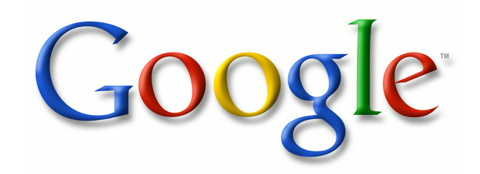
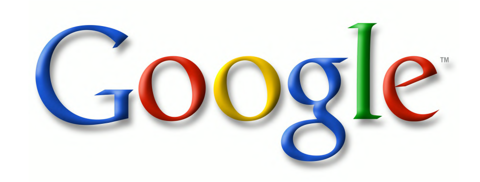





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





LA PETREADE

OU

PIERRE LE CRÉATEUR.

POËME.

LA PETREADE,

OU

PIERRE LE CRÉATEUR,

PAR

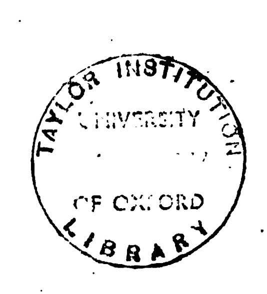
Mr. G. S. CHEVALIER DE MAINVILLERS.



A AMSTERDAM,

CHEZ J. H. SCHNEIDER.

M DCC LXIII.





EXPLICATION DU FRONTISPICE.

Pierre Premier accompagné de Lefort & de la Sagesse, descend du trône & va au-devant de la Science & des Arts, qu'il invite à venir dans son Pays pour d'instruire ses Peuples.

En s'avançant vers la Science il foule au pied l'Oisiveté, l'Ignorance & la Cruauté, qui depuis longtems ont régnés dans son Pays.

Ce Héros s'adresse à la Science, comme à la mere de tous les Arts. Cette Deesse est représentée sur un nuage, sous la figure d'une femme avec des ailes à la tête, qui marquent son élevation; dans une main elle a un miroir qui est le symbole de l'imagination; dans l'autre elle a un triangle, qui représente les trois termes d'une Proposition.

L'Architecture & la Navigation sont les pre-

miers Arts qui dirigent leur vol vers St. Petersbourg, dont on voit la Bourse dans le lointain, par où il fallait commencer. Après vient l'Agriculture, l'Astronomie, l'Histoire, la Poésie, la Peinture & la Sculpture, qui sont la suite de la Science.

La Sagesse est représentée sous la figure de Minerve, ayant sur son casque une chouette: cet animal qui voit dans l'obscurité est son symbole ordinaire, comme le soleil est celui de la vérité, qu'elle a sur la poitrine, & qui de ses rayons frappe ces deux hommes illustres. L'olivier qu'elle a dans sa main est le signe de la paix.

Sous les pieds de ces deux Héros on voit l'Oisiveté au corps replet, qui entraîne après elle l'Ignorance & la Cruauté, qui sont aisées à reconnaître; l'une aux oreilles d'âne & les yeux bandés. L'autre tient un poignard dans sa main droite; & dans sa gauche elle a un bouclier, sur lequel est représentée une tête de lion, les cheveux d'un serpent sur la tête, les yeux enflammés: tout cela caractérise les horreurs de cette terrible passion. Le tigre, comme le plus cruel des animaux, qui semble vouloir arrêter la marche de nos Héros, est encore son attribut.

L'A



LA PETREADE

OU

PIERRE LE CREATEUR.

CHANT PREMIER.

JE chante ce héros qui régnait en Russie,
Que l'Europe admirait, que redoutait l'Asie,
Et qui toujours plus grand dans ses plus grands malheurs,
Apprit par eux à vaincre un peuple de vainqueurs,
Sut lasser la fortune & la rendre docile;
Qui ne se couvrant point d'une gloire stérile,
Sut se créer un monde enfin selon son cœur,
Et lui donner des loix en Esprit Créateur.

Je vous implore seul, VOUS! BIENFAISANS GÉNIES,
Qui rayonnez d'abord dans toutes les Russies!
Les animant toujours de vos plus nobles feux,
Sauvez & conservez ses destins glorieux.
Vous! qui fixez sur vous les regards de la terre,
Pénétrez mon esprit de vos traits de lumiere;
Astres brillans du Nord éclairez mes sentiers,
Rayonnez dans mes chants sur d'illustres lauriers.
Dites par quels travaux, avec quelle constance
PIERRE le Grand savait élever sa puissance;
Comment, malgré la guerre, il peuplait les déserts
Par sa flotte naissante il conquérait les mers;
Montrez aux autres rois un guerrier grand & sage
Qui réformait son peuple au milieu de l'orage,
Qui traçant dessus tout sa juste volonté
Y gravait les grandeurs de la divinité.

PIERRE régnait enfin, & partageait le trône
De son frere accablé du poids d'une couronne;
JEAN qui laissait tomber de ses débiles mains
Le sceptre si sacré pour d'autres souverains,

Loin

Loin de pouvoir jamais relever l'espérance
Du Russe, dont Stokholm affaiblit la puissance,
En ravissant ses ports & ses plus beaux états,
Et reculant le reste aux plus lointains climats.

JEAN était dominé par l'ardente SOPHIE,
Impérieuse sœur, du repos ennemie;
Contre son propre sang voulant armer la cour,
Dans le coupable espoir de régner à son tour;
Emploïant les ressorts des plus souples maximes
Son adresse savait couvrir les plus grands crimes;
JEAN par elle adoré n'était que son sujet,
De ses cruels desseins le malheureux objet;
Et dans un faible corps, ame encor plus débile
Lui confiant le soin d'une vie fragile,
Souvent, sans le savoir, jouet de sa noirceur,
Il armait contre PIERRE une rebelle sœur.

Mais ce PIERRE déjà, cœur grand, inaltérable,
Opposait à SOPHIE un courage admirable,
Et la faisant tomber par ses propres forfaits,
L'enferma dans un cloître & se donna la paix.

On vit déploïer lors cette ame forte & fiére
Qui voulait illustrer son peuple sur la terre;
Et JEAN aïant fini ses destins languissans,
PIERRE créa les siens glorieux & puissans,
En domptant à son tour la Suede orageuse;
Et rendit à jamais sa nation heureuse,
En réformant ses mœurs & créant des remparts
Où naissaient à la fois les vertus & les arts.

Etonnans dans leurs mœurs, plongés dans l'ignorance
Appanage odieux du monde en son enfance!
Les Russes n'avaient pu, comme en d'autres climats,
Par un commerce utile avec plusieurs états,
Civiliser leurs cœurs, se rendre plus traitables,
Rompre des préjugés les liens misérables.
Le prêtre fanatique, imposteur consacré,
Du peuple en toute terre haï, mais révéré,
Envoyait chaque Russe aux flammes éternelles
S'il s'éloignait jamais des terres paternelles,
Pour aller acquérir dans les païs lointains
Les vertus, les talens, qui font les vrais humains.

Tant

Tant d'abus attriſtaient un généreux génie,
Le génie qui veille au ſort de la Ruſſie;
Un de ces purs esprits que la religion
Appelle du mot d'ange en chaque nation;
Ange auquel en tous lieux le ſtupide vulgaire,
A la honte du ciel & de la haute ſphère,
Attache un ſens *ignoble, un emploi trop* borné;
A ces anges donnons un ſort plus élevé.
Ces immenſes esprits, dont l'éclair eſt l'emblême,
Ainſi que le ſoleil eſt celui de Dieu même,
Prompts comme la penſée & gliſſans ſur les airs
Dans tous ſes divers points agitent l'univers,
Pour leurs vaſtes deſſeins raſſemblent les orages;
Des peuples ennemis aiguiſent les courages;
Inſpirent les ſavans & conduiſent les rois;
Elevent les états & font fleurir leurs loix.
Des Ruſſes le génie, en planant ſur le monde,
Reſſentait en lui-même une douleur profonde,
Voyant cent nations, par leurs talens divers,
Enrichir la nature, illuſtrer l'univers,

Tandis que la Ruſſie, en ſoi-même abîmée,
Du reſte des humains ſe voyait ignorée,
Et que ce peuple hélas! adroit, mais ignorant,
Mépriſe l'univers qui rit de ſon néant.
„ Dieux vivans! s'écria cet eſprit tutélaire,
„ L'ange des Suédois entouré de lumiere,
„ Aux regards de l'Europe efface mon éclat
„ Et démembre à mes yeux mon malheureux état!
„ Eh quoi donc! diſait-il, ma nation chérie
„ Ne pourra-t-elle point ſignaler ſa patrie?
„ Le Ruſſe propre à tout, actif & pénétrant,
„ Chez les peuples heureux n'aura-t-il point de rang?
„ Verrai-je l'Angleterre & la brillante France
„ Etaler à l'envi leur nom & leur puiſſance,
„ Enchaîner gloire, honneurs, aux délicats plaiſirs
„ Qui ſemblent devancer leurs plus légers deſirs;
„ Pendant que de mon peuple une immenſe contrée,
„ Dans les déſerts du Nord triſtement iſolée,
„ Ignore jusqu'aux noms de ces païs charmans
„ Et croit qu'on vit par-tout ſans aucuns agrémens.

„ Je

„ Je ne veux point citer la moderne Italie,
„ Ni les vastes païs de la riche Ibérie;
„ Monarque Castillan! la superstition
„ Corrompt trop le bonheur de votre nation.
„ Aux actifs Hollandais portons plutôt envie;
„ S'ils ne goûtent pas tant les douceurs de la vie,
„ Leurs prêtres tout au moins oublians l'argument
„ Respectent leurs plaisirs & leur gouvernement.
„ Tous ces peuples unis dès que finit la guerre
„ Se sont polis entr'eux en parcourant la terre.
„ Ils se sont enrichis en pouvant commercer....
„ Commercer! mais par où pouvons-nous commencer?
„ Russes où sont nos ports? qui nous rendra l'Ingrie?
„ Voit-on les Suédois céder la Livonie?
„ Pourquoi non? s'il le faut enflammons tout le Nord:
„ PIERRE n'en doutons pas secondera le sort.
„ A force de combattre on obtient la victoire:
„ Tout commence à frayer le chemin de la gloire;
„ Le guerrier étranger aguerrit nos soldats,
„ Le Tartare effrayé redoute nos états.

„ Des Suédois osons attaquer le génie,
„ Et que sa Nation, impuissante ennemie,
„ A nos efforts vainqueurs cédant avec effroi
„ Nous livre ses lauriers & reçoive la loi.
Ainsi dit le génie & vola vers les rives,
Où Moskou fait passer ses ondes fugitives,
Et se mêle à l'Occa pour transporter les biens
Que le Wolga fournit aux rivages Caspiens.
De PIERRE appercevant l'auguste résidence,
Il s'arrête la nuit dans cette ville immense;
Et là s'applaudissant de l'air majestueux,
Que malgré ses débris elle offre encor aux yeux,
Il voit avec plaisir qu'en domptant les Tartares
PIERRE l'a su vanger de leurs flammes barbares.
Dans trente mille hôtels, autour d'un prince heureux,
Il voit de quoi pouvoir dompter les factieux,
Et de quoi relever la suprême puissance,
Réunir la grandeur à la magnificence!
Etouffans sous leur poids les odieux complots
Les fideles sujets goûtoient un doux repos;

PIER-

PIERRE même éprouvant les faveurs de morphée,
Laissait loin des soucis entraîner sa pensée,
Ecoutant doucement mille songes légers
Son esprit jouissait de leurs biens passagers,
Quand l'aspect du génie amené par son zele
Ecarta les vapeurs de leur troupe infidelle.
„ PIERRE! lui disait-il, échappé du sommeil
„ Un *prince* doit toujours prévenir le soleil;
„ Vous prince, qu'ont formé les hautes destinées,
„ Et préparé depuis tant de milliers d'années,
„ Pour remplir des destins l'immense arrangement,
„ Pour réformer l'état vous n'avez qu'un moment.
„ La vie la plus longue est un rapide songe,
„ Quand elle est inutile, elle n'est qu'un mensonge,
„ Et qui n'a pas tout fait lorsque survient la mort
„ N'a sans doute rien fait pour bien remplir son sort.
„ Profitez donc du tems en souverain, en maître,
„ Apprenez à tout voir, à tout peser, connaître,
„ Pour combiner après en grand législateur
„ Un sistême d'où naisse un solide bonheur.

Ces mots finis, il part vers la céleste vie,
Et PIERRE à son réveil, tout rempli du génie,
Sent en lui cette force & cette activité
Que ne donna jamais la simple humanité.
Son ame se donnant une immense étendue,
Semble rassembler tout dans un seul point de vue;
Et ce qui parait grand, la gloire de régner,
N'est plus qu'un rien pour lui s'il ne peut pas créer.
Dès lors de son esprit l'active inquiétude
Lui faisait regarder comme une solitude
Ce qui l'environnait & connaissait alors;
Tout lui manquait: il veut le chercher au dehors,

Par divers accidens, imprévus dans la vie,
Des étrangers poussés jusques dans la Russie,
Et souvent retenus par le triste embarras
De pouvoir en sortir, y suspendaient leurs pas.
Un LEFORT genevois poursuivait la fortune,
Et la trouvait par-tout ennemie importune,
Ainsi que ces esprits élevés vers le grand,
Qui se croyent toujours au-dessus de leur rang.

Aiant

Aiant abandonné l'humble état de ses peres
Il porta son espoir aux terres étrangeres.
La fortune avec lui dans Moscou n'eut plus tort,
Et fit pour l'élever un miracle du sort;
A ses regards bientôt elle accourut reluire;
Le jeune souverain, qui cherchait à s'instruire,
Eût d'abord distingué le jeune genevois,
Et fait en sa faveur un héroïque choix.
Qui pourrait nous décrire avec un vrai courage
Ce que cet étranger lui disait en vrai sage?
Qui peut s'imaginer la noble fermeté
D'un Czar, d'un souverain qui veut la vérité?
Vérité trop terrible, & vérité trop rare!
Qui dit au potentat qu'il n'est qu'un roi barbare
S'il ne réforme pas, dessus son horizon,
Des mœurs qui font gémir le cœur & la raison.
„ Grand prince! dit LEFORT, l'organe du génie
Dont le Czar devait être un oracle en Russie,
„ Grand monarque sachez que tous les potentats
„ Ne composent qu'un corps de leurs divers états,
„ Aiant

„ Aiant un droit des gens, un plan de politique,
„ Qui tendent au ſoutien de cette république.
„ D'où vos Ruſſes rétifs, par eux-mêmes exclus,
„ Se rendent à nos yeux des peuples ſuperflus.
„ Si les Européens ſe font entr'eux la guerre
„ Cette guerre civile & toujours paſſagere,
„ Ne tend qu'à rétablir la premiere union
„ Qu'un prince veut troubler par ſon ambition.
„ Mais à peine finit cette guerre civile
„ Que tout retourne au ſein d'une famille utile,
„ Où tout peuple a ſon droit, où tout prince a ſon rang,
„ Où par des députés la juſtice ſe rend:
„ Famille dont le fond ſe diviſe & partage
„ Dont les arts & talens pour plus grand avantage
„ Au bonheur de chacun ſont communs & permis,
„ Et ſervent à polir les peuples réunis.
„ Voilà des biens réels perdus pour vos contrées,
„ Et dont elles ſe ſont elles-mêmes fruſtrées,
„ Et dont votre grand cœur peut r'ouvrir les canaux
„ En faiſant avec art voyager vos vaſſaux.

„ Leur

„ Leur cœur plus éclairé chassant la barbarie
„ Fera plier au beau leur excellent génie,
„ En étouffant en lui la fausse ambition
„ Qui rougit d'imiter une autre nation.
„ Mais comme en tout païs les magistrats, les princes,
„ Doivent moins commander qu'instruire leurs provinces,
„ Que votre propre *exemple, annonçant vos projets*,
„ En *différens* climats conduise vos sujets.
Oui j'irai, dit le Czar, m'instruire loin du trône
Pour revenir enfin digne de ma couronne.
Je le sens; quels que soient tes conseils précieux
Je comprendrai mieux tout, en voyant par mes yeux.
En tous lieux consultant & l'art & la nature,
Chaque production, chaque manufacture,
En vrai roi je reviens enrichir mes déserts
Me *faire créateur* d'un petit univers,
Où je cimenterai les mœurs & les usages
Que j'aurai combinés sur les loix les plus sages;
Après quoi je pourrai faire valoir mes droits
Sur les païs ravis par les fiers Suédois,

J'y

J'y bâtirai des ports & des flottes nombreuses
Et dont j'apprendrai l'art sur vos rives heureuses.
Va comme ambassadeur, va chez les Hollandais,
Sur l'empire des mers, vrais rivaux des Anglais;
Et pour que notre plan ait plus de réussite
Ton maître sans éclat veut se mettre à ta suite.
Qu'entens-je! dit LE FORT; pour le bien de l'état
Grand prince! vous voulez cacher le potentat?
Tel autrefois Cadmus, oubliant sa couronne,
Pour instruire les Grecs exposait sa personne.
Plus généreux encor que n'est le conquérant
Qui méprise la vie & tremble pour son rang;
A son trône son ame asservie en esclave
Plutôt que le quitter s'en ferait une entrave,
Sacrifierait honneur & réputation,
Immolerait plutôt toute une nation.
Par des faits, inconnus aux fastes de l'histoire,
Oubliant votre rang, marchez donc à la gloire;
Pour votre heureux départ je vais tout préparer;
Le héros n'est point fait pour jamais différer.

Al-

Allez de ce voyage inſtruiſant la nobleſſe.
Flattez d'un prompt retour ſa craintive triſteſſe.
La nobleſſe Ruſſienne en des corps différens
Partageait autrefois ſes emplois & ſes rangs
Pour l'honneur du païs magnifique & nombreuſe,
Mais peu diſciplinée & toujours courageuſe,
A la tête de tous ſe *voyaient les Boyars*
Soit aux conſeils d'état, ſoit aux plaines de mars;
Les plus ambitieux ſe rendaient redoutables
Sans être épouvantés des chûtes déplorables
Que faiſaient à leurs yeux ceux qui, volans trop haut,
Du faîte des honneurs tombaient ſur l'échafaut:
Dans ſes folles fureurs l'aveugle populace
Leur ſervant d'inſtrument ſoutenait leur audace:
Mais bientôt effrayée à l'aſpect d'un Ukas
Chacun les abandonne aux horreurs du trépas.
Vous! de vos ſouverains admirateurs aimables,
Vous Ruſſes aujourd'hui généreux, doux, affables,
Souffrez que dans mes chants mes fidelles pinceaux
Tracent de vos aieux les fautes & les maux!

Je ne veux peindre ici que ce que dit l'histoire
Qui doit écrire un jour vos vertus, votre gloire.
Si par comparaison l'on juge toujours mieux,
L'on admire les fils en pensant aux aieux.
Vous ne ressemblez point à vos malheureux peres,
Qui furent entraînés dans d'odieux misteres
Comme d'autres païs, que l'on vit submerger
Par le malheur des tems que PIERRE a fait changer.
Déjà l'on ne voit plus une noblesse fiere
Esclave, & l'avouer d'une façon altiere;
Des Boyars divisés, ardens, présomptueux,
Donner dans les conseils des plans tumultueux.
Choisissant avec soin des sujets estimables
PIERRE sut s'en former des conseils respectables,
Et tenant près de lui la fleur de son état
Il en tirait toujours son suprême sénat,
Qui lâchant de son sein les décrets les plus sages
Rendit le peuple heureux & calma les orages,
Et qui prenant l'esprit des héros souverains
Se portait au sublime, au bonheur des humains.

PIER-

PIERRE parait, inſtruit cette digne aſſemblée
Du deſſein arrêté dans ſon ame enflammée
D'apprendre à ſes ſujets l'heureux art de penſer,
De s'apprendre lui-même à les bien gouverner.
Malgré les préjugés de leurs loix trop ſauvages,
Il entreprend, dit-il, des utiles voyages.
„ Ne craignez *rien pour moi; ni peine ni danger.*
„ *Un* digne ſouverain doit-il ſe ménager?
„ Les peuples ſont-ils faits pour les rois de la terre,
„ Ou le roi regne-t-il pour leur ſervir de pere?
„ Souvent il ſe perſuade, en fuyant les travaux,
„ Que Dieu créa pour lui l'homme & les animaux;
„ Ces princes croyent ils dans leur haute manie
„ Que le peuple doit ſeul ſacrifier ſa vie?
„ *Mais Codrus* pour le ſien alla chercher la mort.
„ Heureux! ſi pour vous tous PIERRE avait ce beau ſort!
Les ſénateurs ſurpris à ces diſcours de PIERRE
Ne ſavaient, en pleurant, qu'admirer & ſe taire:
Et quoique la vertu dominât dans leur cœur,
On les vit preſqu'haïr & la gloire & l'honneur.

Mais comme les humains n'ont pas tous la même ame,
Plusieurs font une ligue aussi noire qu'infame;
Du meilleur des héros détestables sujets
Ils veulent dans son sang éteindre ses projets.
Le démon de l'orgueil, esprit d'indépendance,
Craignant tout ce que PIERRE ordonne, dit, & pense,
Ecouta ce héros, qui dit aux sénateurs
Qu'il voulait réformer ses sujets & leurs mœurs.
Il recueille ces mots, les porte dans l'espace
Où vague sans objet l'oisive populace,
Vil, mais terrible corps dans tout gouvernement
Quand quelque chef actif le met en mouvement.
Déjà de bouche en bouche un dangereux murmure
Accuse notre Czar d'outrager la nature,
Et d'offenser les loix de la religion
Qui défend d'aborder aucune nation.
Pourquoi donc arracher les fils du sein des meres,
Pour les faire courir dans de lointaines terres?
L'étranger maître ici gourmande tes vassaux
Dépouille les Boyars pour bâtir des vaisseaux.

De

De tout ce ſourd murmure un orage s'apprête
A fondre ſur le Czar & menace ſa tête.
Comme l'on voit ſur mer les vents vifs & légers
Faire bouillonner l'onde aux yeux des paſſagers,
Et préparer dès lors à leur ame étonnée
La tempête qui court ſur l'aile de borée.
Déjà l'air ſurchargé des ſoufres allumés
Se déchire en éclats dans les lieux enflammés,
Brille ſur le trépas qu'il préſente, & qu'il donne
Aux triſtes voyageurs que ſa flamme environne,
Que la nuit tout en feu ne paraît éclairer
Que pour montrer l'abîme où l'on doit expirer.
Ainſi PIERRE devait voir terminer ſa vie
A l'horrible lueur d'un funeſte incendie,
Et les traîtres cruels voulaient trancher ſes jours
Dans la flamme où ſes mains apportaient du ſecours.
Quel monſtre pût former cette cabale horrible?
L'eſprit d'indépendance & ſa ſecte terrible,
Qui tombant des hauts cieux au profond des enfers,
Y voudrait entraîner tout ce bas univers.

 Ce'ſt

C'eſt lui qui ſous le nom de liberté publique
Arma contre Céſar la haine politique,
Dans Rome fit périr le héros des humains,
Tandis qu'il travaillait au bonheur des Romains.
On le vit ce démon dans cette ville même
Changer un ſimple apôtre en évêque ſuprême,
Et le pere commun en objet de terreur,
L'exciter à régner ſur ſon propre empereur.
C'eſt ce fourbe génie, eſprit d'indépendance,
Dont le ſoufle empeſtait l'Angleterre & la France,
Armait le fanatiſme, & confondant les droits
Voulait ſervir l'égliſe en maſſacrant les rois.
Et ce monſtre abuſant de l'ecriture même
Contre les voyageurs prononçant l'anathême,
S'applaudit aujourd'hui de ſes derniers complots,
Et fixe au jour ſuivant le meurtre du héros.
Le génie qui veille au ſort de la Ruſſie
De ſes aîles couvrait une ſi belle vie;
Il amene en ſecret aux piés du ſouverain
Trois de ceux qui devaient l'égorger de leur main.

Le

Le Czar à leur récit bénit la providence,
Prend les précautions que dicte la prudence :
Trois principaux Boyars & leurs associés
Arrêtés, confondus, bientôt expédiés,
Laisserent par leur mort à notre Illustre PIERRE
Pour ses vastes desseins une libre carriere.

NARISKIN, GALLITZIN! & vous PROSOROWSKI!
Zélé triumvirat, heureusement choisi,
Régnez en son absence, & chérissez la gloire
Que son choix vous assure au temple de mémoire.
LEFORT & GOLLOVIN, jouissez de l'honneur
D'avoir à votre suite un Czar, un empereur.
Ambassadeurs heureux, cette ambassade étrange
Dans l'histoire est pour vous la plus belle louange.
Quoi! je vois MENZIKOFF, & presqu'à vos côtés
Du sein de la poussiere il s'éleve!.. Arrêtez,
Son mérite annoblit son obscure naissance;
Son esprit, son courage, & sa rare prudence,
En prenant tous les jours un plus brillant essor,
Et changeant brusquement l'injustice du sort,

Le firent à la fois un homme nécessaire,
Le fils de la fortune & favori de PIERRE.....
Où la faveur conduit montez rapidement,
Mais hélas! MENZIKOFF, on en tombe aisément!...
L'ambassade laissant la Russie allarmée
Avait déjà franchi l'Allemagne étonnée,
De voir un souverain qui veut être inconnu,
Mais que trahit toujours l'éclat de sa vertu.
Les villes pour lui plaire ignorent son empire,
Le traitant en héros qui ne veut que s'instruire.
Enfin, comblé par-tout de louange & d'honneurs,
Acceptés sous le nom de ses ambassadeurs,
Il les quitte, & bientôt dans son impatience,
En cherchant la Hollande, il vole & les devance.
Il y court; il y vole, avare des instans
Qu'il y doit consulter ces marins florissans.
Quel mêlange enchanteur s'offre dans ces contrées!
Des bois dans les cités! & des mers resserrées!
Des digues, des palais, des prez & des canaux!
Des moulins somptueux, des jardins, des vaisseaux!

Ce

Ce bel enchaînement de l'art à la nature
Paraît à notre Czar tenir de l'imposture;
Ces immenses travaux d'un peuple peu nombreux
Suspendent son esprit; il n'en croit pas ses yeux.
Revenant à lui-même en détail il admire
Comment les Hollandais tiennent sous leur empire
Une mer qui *voudrait reprendre son terrain*
Sur ces usurpateurs qu'elle menace envain.
Au travers des marais de profondes saignées
Sont d'utiles canaux où les eaux écoulées
Voiturent les marchands dans toutes les cités,
Les débarquent chez eux sur des quais enchantés;
Sous des arbres chargés d'une verdure aimable
Qui présente aux vaisseaux un ombrage agréable:
Ensorte qu'un seul lieu nous fait voir à la fois
La campagne & la mer, une ville & des bois.

Quand est-ce, peuple heureux, que ma chere patrie
Pourra rivaliser votre sage industrie?
Dit le Czar, qui dès lors, voulant avoir son tour,
Projettait sur les eaux le plan d'un Pétersbourg.

Envain vous nous cachez votre auguste personne;
Malgré de faux dehors la majesté rayonne:
Lui dit un magistrat, qui l'avait pénétré,
Et qui par son esprit perçant, sage, éclairé,
Par ses douces vertus, sa profonde science,
De ses concitoyens avait la confiance.
Ses recherches, ses soins pour avancer les arts,
Lui gagnaient des savans les plus flatteurs égards.(a)
PIERRE comprit d'abord qu'il était inutile
De vouloir se voiler devant cet homme habile.
Je voudrais, lui dit-il, forcer ma nation
A cultiver un jour la navigation.
D'un Souverain l'exemple est souvent efficace,
Et fait plus, je le crois, que promesse & menace;
Et sur-tout lorsqu'on voit son prince en un chantier
Travailler sous l'habit d'un simple charpentier.
Le magistrat surpris d'un plan si magnanime
L'admire en exaltant cette grande maxime:

Tel.

(a) Le Bourguemaître Witzen.

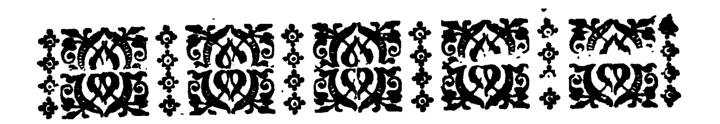
„ Telle autrefois, dit-on, divine Intelligence
„ Par vos anges puiſſans & pleins de bienveillance
„ On vous voit vous maſquer pour venir viſiter
„ Les malheureux humains que vous vouliez aider.
Au héros charpentier il offre avec ardeur
De remplir ſur les arts les deſirs de ſon cœur;
De lui développer chaque manufacture,
Les utiles ſecrets de la ſage nature,
Et la ſcience enfin des habitans des mers
Qui rapprochent les points de ce vaſte univers.
Vous voiſin de la Chine & des confins de Perſe
Ouvrez par vos déſerts un fructueux commerce;
Vous voyez ce qu'il peut dans nos petits états
Qui ſe font rechercher des plus grands potentats,
Pour nous parer d'abord des plus grandes allarmes
Le commerce a plus fait que l'effort de nos armes:
Le magiſtrat enſuite expliquant les reſſorts
Qui les rendaient ſur mer plus riches & plus forts,
Lui prédit le projet d'une haute alliance.
„ Attaquez la Suede amie de la France;

„ France forte sur terre, & faible sur les eaux,
„ Par terre loin de vous, & sur mer sans vaisseaux,
„ Ne flattez ni craignez la publique ennemie.
„ Je prévois cependant qu'un jour votre Russie
„ Pourra bien s'allier avec ce peuple ardent
„ Pour réprimer l'essor d'un potentat naissant ...... (b)
„ Mais laissons l'avenir ..... faites votre demande
„ Au gouverneur Anglais, au roi de la Hollande,
„ Et songez que GUILLAUME ennemi des Français
„ Sera toujours l'ami d'un prince tout Anglais.
„ Allez, voyez ce roi, ce héros politique,
„ Et le plus ferme appui de la cause publique;
„ Parlant peu, mais adroit, il sait approfondir
„ Les divers sentimens qu'on veut ensévelir.
„ Soupçonnant vos desseins lui-même il vous épie;
„ Allez prince héroïque, allez puissant génie,
„ GUIL-

(b) Pierre semble avoir prédit la puissance du grand Frédéric; il ne faut pas soufrir que la Prusse ait plus de trente mille hommes. Que dirait-il s'il voyait son roi, grand en tout, à la fois tenir tête aux plus formidables puissances de l'Europe?

„ Guillaume vous admire, & vous prédit vainqueur;
„ Parlez de la Suede il ouvrira son cœur.
Du plus fameux héros l'ame grande, indomptable,
Plus qu'un autre a besoin d'un ami secourable.
Notre Czar qui le sait, quittant le magistrat,
S'engage à cultiver ce grand homme-d'état.
Ce n'était point assez pour ses hauts points de vue,
De Guillaume il voulait sonder l'ame inconnue.
Il se rend chez ce roi par des détours secrets,
Avec ame il lui dit tous ses grands intérêts.
„ Quoi vous êtes monarque, & vous quittez le trône,
„ Dit ce roi qui venait de ravir la couronne
„ A Jaques son beaupere imprudent, malheureux;
„ Exemple trop terrible aux rois présomptueux!
„ Quel que soit l'embarras de régir des provinces
„ Sur le trône il n'est point de travaux pour les princes.
„ Plusieurs pour leur repos ont cessé de régner;
„ Vous allez loin du trône apprendre à gouverner.
„ Mais quoi donc! sans franchir tant d'immenses espaces,
„ Sans traîner les travaux, les périls sur vos traces,
„ Al-

„ Allez aux Suédois, qui ſont auſſi marins;
„ Vos états ſont amis de ces heureux voiſins.
Grand roi! dit notre Czar, qui comprend ſon adreſſe,
Il faut vous découvrir la cruelle détreſſe
D'un ſouverain qui plaint ſa propre nation;
Beaucoup d'eſprit, hélas! mais peu d'ambition
Pour ſortir à la fin de ſa triſte ignorance,
Et qui de mes projets ne ſent point l'importance.
Pour avoir vôtre appui je vous ouvre mon cœur,
Je blâme mes ſujets pour faire leur bonheur;
Vous verrez leurs beſoins dans l'excès de leurs crimes,
Et pour les rendre heureux vous verrez mes maximes.
De ma propre famille apprenez les malheurs,
Il n'eſt point de parens pour les réformateurs.



LA PETREADE

OU

PIERRE LE CREATEUR.

CHANT SECOND.

ROi! qui dans les revers vous montrez inflexible,
Et qui trahi par Mars paraissez invincible,
Vous savez que le trône est souvent un écueil
Environné de soins, d'allarmes & de deuil.
Dès mes premiers jours, ou plutôt nuits affreuses,
Je vous étais livré vérités malheureuses;
Et le trône, entrouvrant l'abîme sous mes pas,
M'y fit voir à la fois travaux, haine & trépas.

Dans

Dans ma famille, hélas! cette noire cabale
Pouſſait profondément ſa racine infernale.
La fameuſe SOPHIE, ambitieuſe ſœur,
De PIERRE qui l'aimait ourdiſſant le malheur,
Bâtiſſant ſes deſſeins ſur ma faible jeuneſſe,
Avec art diviſant la crédule nobleſſe,
Employait un courage, un eſprit de héros,
A faire réuſſir les plus affreux complots;
Répandant en tous lieux ſon adreſſe funeſte
Par la diſſenſion, trop meurtriere peſte!
Fit périr par eux ſeuls plus d'illuſtres Boyars,
Qu'il n'en pouvait tomber ſous le glaive de Mars.
Accuſez mon enfance, ô manes précieuſes!
Si vous n'obtintes pas des morts plus glorieuſes.
Votre bouillant courage en courant aux combats
Sous PIERRE eût pu trouver un plus digne trépas;
Sous PIERRE plus âgé votre valeur utile
N'eût point connu l'horreur d'une guerre civile.
Par une adroite ſœur miniſtres oppoſés
De jeunes ſouverains, eux-mêmes diviſés,

GAL.

GALLITZIN, HAVANSKI, ſous moi ſeul vos courages
N'auraient jamais formé de ſi cruels orages;
Sous mon autorité vos eſprits réunis
N'auraient perſécuté que mes ſeuls ennemis.
Mais SOPHIE irritant vos ames élevées
A ſes propres deſſeins les avait ſubjuguées;
Pour parvenir au trône on la vit vous forcer
De *tourmenter* l'état, que vous croyez ſauver.
HAVANSKI, GALLITZIN, iſſus de Lithuanie,
Dont les triſtes ayeux, retirés en Ruſſie,
Y porterent le ſang des fameux Jagellons,
Cherchant à ſoutenir l'éclat de leurs maiſons.
En tous tems, en tous lieux on vit ſur notre terre
Les grands vouloir combattre un deſtin trop contraire;
De leurs maiſons en chûte aſſemblans les débris
En tranſporter le poids dans de nouveaux païs.
Là pour étançonner leur illuſtre naiſſance
Ils recherchent ſouvent la plus haute alliance
Pour ſe vanger du ſort, & tirer de leur cœur
De quoi pouvoir fonder leur nouvelle grandeur.

Les

Les deux Lithuaniens n'ignoraient pas l'ufage
Qui donnaient en Ruffie un cloître pour partage
A celles que le fort fit fœurs du fouverain;
Serrail facré des Grecs où tout ferait ferein,
Où mêlant les plaifirs aux pieux exercices
L'ame fans paffions ferait dans les délices;
Purs plaifirs fur le trône altérés, corrompus,
Dans les lieux retirés, mieux goûtés, mieux connus!
Rarement de fon cloître une grande princeffe
Allait jufqu'aux autels couronner la tendreffe
D'un prince fans états, d'un favori puiffant:
Mais comme rien n'eft ftable on le vit cependant.
  Sophie connaiffait en fuprême génie
Les refforts affurés du bonheur de la vie,
Mais fon ambition, au deffus du danger,
Voit tout au deffous d'elle, & rien à ménager.
Les tranquilles momens d'une retraite aimable
Ne font qu'un fourd poifon pour fon ame intraitable;
Chaque inftant qui s'écoule entaffe des deffeins
Qui pouvaient renverfer l'état des Ruffiens.

Sa

Sa solitude enfin devient tumultueuse,
Le monde est moins funeste à l'ame ambitieuse;
Si son esprit se forme un cahos de desirs,
Dans le grand monde au-moins il se livre aux plaisirs.
Chacun d'eux l'entraînant vers tout ce qui l'enchante,
Ote à l'ambition le torrent de sa pente.
C'est ainsi que l'on voit au lointain des guérets,
Dépouillés des présens de la riche Cérès,
Ou la chasse, ou la pêche, ou les courses légeres
Des bergers amoureux & des tendres bergeres,
Arrêter tour à tour les regards des passans,
Et suspendre leurs pas par leurs jeux innocens.
Reconnaissons ici la trop parlante image
De nos momens perdus dans notre grand voyage.
De ma sœur cependant le cœur vaste, irrité,
De son cloître à la cour se trouva transporté.
Unique dans son genre en secret il méprise
Le faste de la cour dont toute ame est éprise,
Et tout en dédaignant les vains ambitieux,
Sur eux elle établit ses projets fastueux.

Elle cherchait l'empire en voulant la régence, (c)
Se prétendant en droit de régir notre enfance.
HAVANSKI, GALLITZIN, admirent ſon grand cœur,
Appuyent ſa fierté pour ſoutenir la leur.
SOPHIE ayant fondé de leur eſprit l'abime,
Sourit de ſe trouver encore plus ſublime,
Dans le grand art de feindre & de ſavoir tourner
Au but de ſes deſſeins ceux qu'elle fait penſer.
Découvrant tous les jours cette ſecrete flame
Et cette ambition qui pénetre leur ame
Du deſir dévorant d'affermir leurs honneurs,
De s'unir même au trône en épouſant mes ſœurs,
Au tendre GALLITZIN SOPHIE ſe deſtine.
Au fils de HAVANSKI préſente CATHERINE; (d)

Non

(c) Il y a une médaille fort curieuſe dans le cabinet de S. E Mr. Heuman.. On y voit d'un côté la tête de Sophie, ce qui ſemble prouver qu'elle a régné quelque tems avec ſon frere Jean.

(d) Toutes les hiſtoires diſent que cette Catherine était ſœur de Pierre & de Sophie, mais elle n'était que couſine germaine. Mr. Teploſt, homme d'eſprit, m'a démontré que c'eſt une erreur où ſont tombés tous ceux qui ont traduit les Mémoires Ruſſes. Car la nation Ruſſienne traite les couſins germains & les couſines germaines de freres & de ſœurs. St. Jaques eſt traité de frere de Jéſus-Chriſt, par la même erreur du pauvre St. Jérôme, qui a traduit très-mal la Bible & les Evangiles.

Non pas pour accomplir leur commune union
Mais pour faire servir leur haute ambition
A ses secrets desirs d'usurper la couronne,
De faire en notre enfance écroûler notre trône.
C'est ainsi que jouant ces deux Lithuaniens
Une femme savait avancer ses desseins.
GALLITZIN à ses yeux plus intriguant que sage;
HAVANSKI moins prudent que rempli de courage;
Le premier d'un esprit élevé, patient,
L'autre, esprit susceptible cœur vif, véhément,
Devinrent dans les mains de l'habile SOPHIE
Et l'image & l'écho de son propre génie.
GALLITZIN pour mieux plaire à cette adroite sœur,
Changeant sa politique en guerriere valeur,
Crut attirer les voeux de toute la Russie
En menaçant de loin les Kans de Tartarie;
L'autre de la princesse empruntant les dehors
Au profond de son cœur cache tous ses ressorts.
Ou plutôt, devenant aveugle politique,
Par elle il fut l'objet de la haine publique,

En croyant prévenir de funestes complots
Et vanger le trépas de FOEDOR son héros.
„ Prince, lui dit SOPHIE en répandant des larmes,
(Car des cœurs faux les pleurs sont les perfides armes)
„ On va couronner PIERRE, & ce jeune empereur
„ Objet de ma tendresse, objet de ma terreur,
„ Verra peut-être, hélas! d'une main téméraire
„ L'affreuse mort l'étendre à côté de son frere,
„ A côté de FOEDOR dont il est le portait,
„ Et déjà dans l'enfance un héros trait pour trait.
„ Ecoutez des complots le plus abominable
„ Ourdi par la fureur d'une haine implacable.
„ De trop cruels Boyars, contre nous conjurés,
„ Vont d'un trône innocent renverser les degrés.
„ Tous ces ambitieux proscrivent avec PIERRE
„ Son frere infortuné, notre famille entiere.
„ Notre mort est le prix. ROMANOFFS, mes ayeux,
„ Que donne à vos vertus le Russe malheureux?
„ Et vous, prince, apprenez qu'une liqueur cruelle
„ Abrégea du feu Czar la vie trop mortelle.

„ Sa-

„ Sachez, lui dit SOPHIE avec rafinement,
„ Que ce même poiſon dans un même moment
„ A nos plus grands ſoutiens doit arracher la vie.
„ Veillez pour nos ſtrélitz... une main ennemie
„ Par un poiſon caché détruit nos défenſeurs.
„ Demain ils trouveront la mort dans leurs liqueurs...
„ Otez-leur ce breuvage, ou leur perte eſt certaine!
S'écria la *SOPHIE*, en *reſpirant à peine*.
HAVANSKI fut ſaiſi de ſes perfides pleurs.
„ Princeſſe, lui dit-il, prévenons ces malheurs.
„ Repoſez-vous ſur moi, calmez votre grande ame,
„ Mes ſtrélitz préviendront leur trahiſon infame.
„ Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que leur fidele corps
„ Reprima des Boyars les criminels efforts.
„ Pluſieurs Czars par lui ſeul, comme atteſte l'hiſtoire,
„ Ont défendu leur vie & protégé leur gloire.
„ Dans leur ſang corrompu noyons donc ces Boyars,
„ Et de Moſcou faiſons un nouveau champ de Mars.
Il dit avec courage, il y vole de même.
Ma ſœur le ſuit de l'œil, & dans ſa joye extrême

Se sourit de le voir courir les yeux ardens,
A travers ses panneaux punir des innocens.
En effet ces Boyars, que lui nomme SOPHIE
Etaient bien éloignés d'attenter à ma vie ;
Ils voulaient au contraire opposer à ma sœur
Leur crédit & leurs biens, leurs bras & leur valeur ;
DOLGOROUKI sur-tout Chancelier fidele,
Qui m'avait dévoué son génie & son zele,
Et qui contreminant plus d'un noir souterrain
Soutenait sur l'abîme un jeune souverain,
Politique & profond ; entreprenant, mais sage,
Il savait d'un moment faire un heureux usage.
Par quel funeste sort ne put-il point parer
Les coups de la fureur qui le fit expirer !
Et vous aussi Boyars fideles, magnanimes,
Deviez-vous augmenter le nombre des victimes ?
Vous m'aviez fait hommage, & ce serment si saint
Vous attira lui seul le poignard dans le sein.
Avec FOEDOR mourant sachans que la Russie,
Avait besoin d'un chef sauveur de la patrie,

Ils étaient convenus que JEAN mon frere ainé
Etait trop au néant pour être couronné.
De ſon corps mal conſtruit les organes fragiles,
A peine en mouvement par des eſprits débiles,
Ne pouvant, diſaient-ils, à-propos ſe mouvoir
Laiſſaient l'ame chez lui ſans force & ſans pouvoir.
Comment donc, au moment que gronde la tempête,
Pouvons-nous repoſer ſur cette faible tête,
Et confier le ſort de nos vaſtes climats
A JEAN qui vit à peine, & qui ne penſe pas?
Laiſſons-lui les honneurs, & couronnons ſon frere;
Pour réformer l'état eſpérons tout de PIERRE,
Qui dès ſes jeunes ans curieux, attentif,
Promet à la Ruſſie un ſouverain actif.
Tels étaient les diſcours de ces Boyars fideles
Qu'on allait attaquer ainſi que des rebelles,
Et que l'affreux ſtrélitz doit bientôt égorger
Aux cris de HAVANSKI qui croyait me vanger.
Le ſtrélitz à Moſcou, janiſſaire en Turquie;
Le ſoutien ou l'effroi de ſa propre patrie;

Milice peu traitable & pleine de valeur,
Mais valeur qui souvent doit s'appeller fureur,
Quand les chefs employans leur funeste éloquence
Leur font voir dans le crime une juste vengeance.
HAVANSKI leur ami plus que leur président,
De cet énorme corps chef vif, mais imprudent,
Aussi puissant du-moins que l'Aga janissaire,
Des strélitz le héros est chéri comme un pere,
Et ces sujets de Mars croyent que de ses jours
Leurs momens les plus surs prennent un heureux cours.
SOPHIE, qui le sait, tourne à son avantage
Et des strélits l'amour & du chef le courage.
Injuste ambition! qui peut approfondir
Les horribles complots que ta main fait ourdir!
Certains jours solemnels les princes de Russie
Régalent les strélitz d'une liqueur choisie;
SOPHIE y fait jetter, pour un double dessein,
Les esprits vifs & prompts d'un poison assassin;
Poison qui devait dire aux strélitz que les traitres,
Par qui périt FOEDOR qui menaçaient leurs maîtres,

Vou-

Voulaient pour assurer tant d'affreuses noirceurs
Faire périr aussi leurs braves défenseurs.
Le moment arrivé la perfide princesse
Fit dire le secret de la liqueur traîtresse,
Et fit insinuer aux strélitz assemblés
D'éviter le poison des Boyars conjurés.
Mais de cette liqueur un strélits trop avide,
Avait déjà goûté sa douceur homicide.
Ses tristes compagnons frémissent dans leur cœur
Autour de son corps mort qui les remplit d'horreur.
Ce trépas les menace..... un silence farouche
Parle à tous les yeux, & ferme à tous la bouche.
Deux seuls mots proférés par leur cher président
Réveillent les esprits, & le strélitz ardent
Atteste la justice, & fait briller ses armes
Qui se font devancer par les tristes allarmes.
Ainsi que dans un bois, épais & dangereux,
Le voyageur frémit des hurlemens affreux
Que poussent à l'envi mille bêtes féroces.
Tout tremble dans la ville à ces clameurs atroces:

„ Périssent les Boyars! vivent nos protecteurs!
„ Meurent des ROMANOFFS les noirs empoisonneurs!
Ces cris comme un salpêtre enflament leur furie,
Souflent de toutes parts l'orage & l'incendie,
Tout est en mouvement, l'étincelle a pris feu,
L'embrasement éclate & serpente en tout lieu.
Déjà de tous côtés dans ce moment funeste
On voit la mort courir comme une horrible peste,
Ravager les palais des malheureux Boyars
Que le strélitz poursuit jusqu'au trône des Czars.
Ma sœur qui prépara cette odieuse fête
Du plus haut du Kremlin excitait la tempête;
Mais voyant sous nos yeux tous ces grands accourir,
Elle craint leurs soupçons prêts à la découvrir.
De leur péril commun feignant d'être atterrée
Aux piés du patriarche elle tombe éplorée;
Déteste des strélitz le courroux plein d'horreurs,
Souhaite d'arrêter leur terribles fureurs.
Vous du trône des rois, vous grande & solide arche,
Vous êtes étonné de voir un patriarche,

Un

Un prêtre tout au plus ſous lui fera gémir
La fierté de ma ſœur que rien ne peut fléchir.
Apprenez qu'en Ruſſie un ſtupide vulgaire
Croyait que les hauts cieux nous parlaient ſur la terre,
Quand ce pontife grec ſoumettait ſon humeur
Pour parler à ſes Czars ſans fierté ni hauteur.
Il croyait que toujours vrai maître de ſes princes
Dieu *lui donnait le droit de piller leurs provinces*;
Qu'enfin il honorait juſqu'à ſes ſouverains,
Quand il laiſſait mener ſon cheval par leurs mains.
Un tel abus jamais ne ſouillera les miennes;
Je ſais trop juſqu'où vont les maximes chrétiennes.
Moi-même juge né des loix de l'eternel
Je me veux conſacrer ſouverain de l'autel...
Que l'on s'en fie à moi ... je reſpecte avec ame
Cet Etre toutpuiſſant, qui ſans doute m'enflame.
Je m'étonne de voir les plus ſages des rois
Des Romains orgueilleux ſubir les folles loix.
Quelle raiſon ſecrete? ...... Arrêtons, c'eſt à PIERRE,
Qui pour s'inſtruire en tout voyage ſur la terre,

A ſuspendre en vrai prince un trop prompt jugement
Pour gouverner après l'autel plus dignement.

SOPHIE connaiſſait l'aſcendant redoutable
Du patriarche grec ſur le peuple intraitable,
Sur-tout depuis les jours où FOEDOR NIKITIS
Gouverna ſagement ſous le nom de ſon fils.
Ce vertueux pontife & le plus près du trône,
N'ayant jamais voulu recevoir la couronne,
Soutint par ſes conſeils l'état dans ſes malheurs,
Et illuſtrant par-là ſes lâches ſucceſſeurs.
Crédit qui, ſe mêlant au reſpect pour l'égliſe,
Soutient, dit-on, les rois, mais qui les rivaliſe:
Crédit qui ſoutenu par un prince ignorant,
Au peuple, même aux rois fait d'un prêtre un tyran.
Faut-il donc s'étonner ſi ma ſœur vive & fiere
Soumit dans ce moment ſon humeur trop altiere
Devant un patriarche haïſſable à ſes yeux,
Mais qui pouvait beaucoup dans ces momens fâcheux.
Cet évêque flatté ſe préſente avec elle
Pour tâcher d'arrêter l'activité cruelle

Des ſtrélitz, qui croyaient ne pas aſſez vanger
Les manes de Foedor qu'ils n'ont fait qu'affliger.
Les ſtrélitz & leurs chefs ſuſpendent leur furie;
Havanski ſe modere aux regards de Sophie,
Et le ſoldat tremblant s'arrêtant dans ce lieu
Adore en ſon évêque une eſpece de Dieu.
Heureux les ſouverains qui n'auraient que des prêtres
Qui, pour mieux réunir les ſujets à leurs maîtres,
Par leurs ſeules vertus ſe gagneraient les cœurs,
Et n'éblouiraient point par des dehors trompeurs!

Sophie cependant voyant calmer l'orage
S'avance à Havanski, lui tient ce faux langage:
„ Ah prince au nom du ciel modérez ce couroux,
„ Qui fait frémir la ville, & nous fait gémir tous.
„ Le ſang du grand Foedor demandait des victimes,
„ Mais vos bras feraient las de punir tous les crimes
„ Qui ſe trouvent unis dans cette ſeule mort.
„ Pouvez-vous rappeller l'heureux tems de Foedor?
„ Pardonnez ſon trépas, dit l'adroite Sophie,
„ Ce peuple qui le pleure avec moi vous en prie.

De

De ce peuple attentif les organes divers
Des vertus de ma sœur fatiguerent les airs:
En tumulte les uns admiraient sa prudence,
Les autres jusqu'aux cieux exaltaient sa clémence,
Tandis qu'à basse voix sa sourde cruauté
Prépare dans la ville une autre hostilité.
„ Nos plus grands ennemis vivent encor, dit-elle,
Voulant de HAVANSKI mieux irriter le zele.
„ Les plus cruels Boyars, & ce fourbe prélat
„ Qui veut même à vos yeux séduire le soldat,
„ Contre votre justice & contre votre foudre,
„ Qui devait aujourd'hui les mettre tous en poudre,
„ Ont osé, sans rougir accourir, implorer
„ Nos bontés, notre cœur, qu'ils voulaient déchirer.
„ Suspendez donc vos coups; promettez récompense
„ Aux strélitz assurés de ma reconnaissance.
„ Si les ingrats Boyars sont encor dangereux,
„ En vous j'implore encore un prince généreux.
Oui princesse, lui dit HAVANSKI, qu'elle enchante,
Mon ame, à vous défendre aussi prompte qu'ardente,

A

A votre ſeul ſignal ſaura bien retrouver
Ces Boyars criminels qui croyent m'échapper.
Il dit: & d'un ſeul mot ſa milice fougueuſe
Diſparut & calma ſa rage impétueuſe,
Comme on voit du ſoleil les rayons vifs, ardens,
Diſſiper l'ouragan qu'ont formé pluſieurs vents.
Mais avec plus de force on voit cet incendie
Sortir de ſes réduits par les ſoins de SOPHIE
Un bruit ſourd & confus dit qu'on veut éblouir
La famille des Czars toute prête à périr:
Que quelques grands ligués pour partager le trône,
Amuſent ma jeuneſſe avec une couronne,
Que dans ce même tems mon frere incommodé
Périſſait le premier par un mal commandé.
En effet les Boyars que pourſuit la tempête,
Du ſacré diadême ornent ma jeune tête,
Croyans qu'en leur faveur un prince couronné
Pourrait mieux retenir le ſtrélitz mutiné.
On veut même flatter la diſcorde cruelle,
Pour en mieux étouffer la derniere étincelle,

On

On veut bien obéir aux cris tumultueux
Que pouſſaient au Kremlin les ſtrélitz furieux.
„ Meurent les ennemis de la maiſon régnante!
„ Périſſez! crioient-ils d'une voix foudroyante,
„ Cruels Boyars qu'on dit attenter à ſon ſang,
„ Avoir même déjà fait périr le Czar JEAN
Que faire? du conſeil la timide aſſemblée
Ne peut délibérer dans une cour troublée;
Il fallait leur montrer ce prince languiſſant
Qui de leur trop d'amour gémiſſait triſtement.
Il voudrait du repos, c'eſt envain qu'il l'ordonne;
Les ſtrélitz forcenés lui donnent la couronne;
Mais loin d'être flatté de leur affection
De ſa mort il croit voir la proclamation.
  Notre ſœur, bien plutôt en effet couronnée,
Fait briller dans ſes yeux le feu de ſa penſée,
Croyant que par JEAN ſeul elle va gouverner,
Et préparer le peuple à la faire régner.
Ce n'était pas aſſez; ſa cruelle ſageſſe
Voyait avec chagrin mon active jeuneſſe,

At-

Atteindre en peu de tems sa plus belle saison,
Et m'apporter bientôt les fruits de la raison.
Cet heureux tems pour moi lui devenait funeste.
„ Je veux vous prévenir, momens que je déteste!
Dit-elle dans l'accès de son ambition,
„ Ne puis-je pas aussi régir ma nation?
„ Quels sont donc ces *enfans*? Ne *suis-je pas l'aînée*?
„ A ramper sous leurs loix qui m'aurait condamnée?
„ Hommes grossiers, cruels! Hommes trop inhumains
„ Qui d'un sexe indulgent dominez les destins;
„ Rien n'est mieux arrangé sur cette vile terre.
„ Des hommes devant nous rempans dans la poussière,
„ Forcés de rendre hommage à nos moindres appas,
„ Quand nous voulons régner arrêtent tous nos pas.
„ Enfans que j'ai vu naître, & sans expérience,
„ Venez me faire taire avec votre puissance!
„ Vous, ministres des Czars, insolens serviteurs,
„ Venez faire abaisser le plus noble des cœurs!
„ Et toi vil espion, qui fais le nécessaire,
„ Précepteur dangereux du trop dangereux PIERRE,

„ Lâche Dolgorouki, grand miniſtre orgueilleux,
„ Je veux régner ſur toi; viens périr ſous mes yeux.
Elle dit: & jouant la cour & la milice
Par le double reſſort d'un affreux artifice
Elle court allarmer les crédules Boyars,
Les prie d'enlever & de cacher les Czars;
Ayant, dit-elle, appris que les mains téméraires
Du traître Havanski vont égorger ſes freres;
Renouveller encor des ſtrélitz la fureur
Pour s'emparer du trône en épouſant ſa ſoeur.
Tandis qu'avec effroi notre cour effarée
Nous prépare en tumulte une fuite égarée,
Sophie adroitement fait dire à Havanski
Qu'on enleve les Czars, & que Dolgorouki,
Ce traître protecteur des troupes étrangeres,
Fait marcher en ſecret ces ſoldats mercenaires
Pour aſſurer ſon crime & régner ſurement,
Bravant de Havanski le zélé dévouement.
Qui pourrait exprimer l'effrayante furie
Dont ſon ame bouillante était alors ſaiſie?

C'eſt

C'est un poison subtil que lancent ses regards;
Qui rassemble à l'instant tous ses soldats épars.
Sur ses rapides pas la vengeance les mene,
Met dans leurs mains un fer aiguisé par la haine;
La mort, l'affreuse mort, plane en l'air devant eux,
Et tombe en surprenant les Boyars malheureux.
Leurs apprêts pour partir semblent prouver leurs crimes,
Et livrer aux soldats de coupables victimes.
Plusieurs de ces Boyards sur leurs chariots sanglans
Meurent priant le ciel vangeur des innocens.
D'autres dans les adieux d'une famille aimable,
Surpris par le fer nud du strélitz intraitable,
Ignorent que SOPHIE ordonne leur trépas,
Et plus que les strélitz y trouve des appas.
Enfin de tous côtés environnant sa proye
Jusqu'à DOLGOROUKI le trépas se déploye;
Ce ministre bientôt entouré d'assassins
Touche au terme fatal de ses derniers destins.
„ Frappez, dit ce grand homme, abrégez cette vie;
„ J'ouvre en mourant les yeux, c'est la main de SOPHIE

 „ Dans

„ Dans ce coup de la mort moi, mon fils & Boyars,
„ Reconnaissons SOPHIE ennemie des Czars.
„ Strélitz respectez-les, & défendez leur trône.....
„ Pour le surplus amis que le ciel vous pardonne.....
Lors son ame paisible en prenant son essor
Suit celle de son fils digne d'un plus doux sort.
Imprudent HAVANSKI! jouet trop misérable
De ma sœur qui trama cette scene exécrable,
Que n'entendîtes vous ce ministre mourant,
Vive image bientôt de vous-même expirant,
De vous, de votre fils, condamnés par SOPHIE
Pour ses propres forfaits à perdre aussi la vie!
L'aveugle HAVANSKI courant à son malheur,
L'orage étant fini félicite ma sœur
Sur la tranquilité, la gloire & la puissance,
Que l'empire des Czars aura sous sa régence:
„ Vos ennemis sont morts: régnez paisiblement;
„ Et si jamais, dit-il, mon vif attachement
„ A bien pu secourir les Czars & ma princesse,
„ Couronnez de mon fils l'invincible tendresse.

„ CAT-

„ Catherine, par vous accordée à ſon cœur,
„ En lui donnant la main fera tout ſon bonheur.....
„ Prince! interompit-elle, employant le miſtere,
„ Je ſais comme je veux achever cette affaire.
„ Jamais je n'oublîrai vos célebres exploits
„ Je leur rendrai juſtice, & comme je le dois.
„ On célebre bientôt le nom de Catherine;
„ Rendez-vous à Troïtz; c'eſt-là que je deſtine
„ Cette fête qui doit terminer tous vos vœux.
Havanski remercie, & croit ſon fils heureux.
Mais telle eſt des humains la fortune cruelle
Qu'on n'eſt jamais plus près de la trouver rebelle,
Que lorſqu'on ſe promet de lui voir accomplir
Ce que peut ſouhaiter notre plus cher deſir.
Havanski l'éprouva: La barbare Sophie
De ſon cher Gallitzin écoutait trop l'envie;
Gallitzin, dit le grand, ne pouvait pardonner
A ſon heureux rival l'honneur de dominer.
Son cœur ambitieux ſe trouvait au ſuplice
En voyant Havanski régner par la milice;

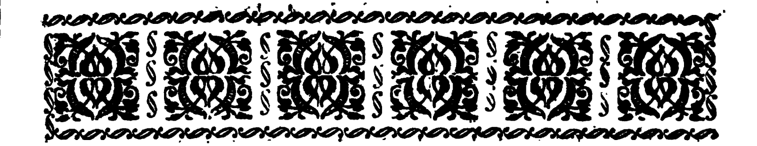
Croire de bonne foi que la mort des Boyars
Avait sauvé par lui & SOPHIE & les Czars.
Ma sœur lui devait tout: & la reconnaissance
Pour tous les cœurs ingrats est un poids trop immense;
Un service important fait souvent d'un ami
Un objet incommode, & même un ennemi,
Et l'on a plutôt fait de faire disparaître
Un puissant serviteur que l'on croirait son maître;
Enfin de HAVANSKI le zéle impétueux
Etonnait GALLITZIN, grand cœur, mais paresseux.
Cependant arrivaient ces cruels jours de fêtes
Qui du pere & du fils faisaient tomber les têtes.
Chacun d'eux sans allarme & sans pressentiment
Vers le lieu du suplice allait pompeusement;
Voyant de loin la fête..... ah quelle scene horrible!
Un escadron armé d'un mandement terrible,
Envelope le pere & le fils à l'instant;
De la vie à la mort l'arrêt est foudroyant.
Mais HAVANSKI reprend cette mort qu'il affronte,
De ne pas arriver sur une aile plus prompte,

Pour

Pour l'empêcher de voir poignarder à ses yeux
Son fils digne de vivre en amant glorieux.
„ O mon cœur, disait-il: quel est le Dieu suprême
„ Qui vous forma si fier pour mon malheur extrême?
„ Intelligence aveugle ouvrez enfin les yeux
„ Et voyez les grands cœurs ici bas malheureux.
„ Mais serait-ce un malheur que de quitter la vie?
„ Non, non; & quand sur-tout on ne voit plus SOPHIE.
„ Barbare continue, & fais frémir les cieux
„ En punissant en nous tes crimes odieux.
„ Mais en monstre, crois-moi, tu vivras dans l'histoire,
„ Qui doit plaindre à la fin mon nom & ma mémoire.
Il dit, & sans pâlir il voit venir la mort;
Et même avec mépris son ame prend l'essor.

Qui pourrait t'exprimer l'excessive colere
Des strélitz qui bientôt redemandent leur pere,
Qui pleurans leur malheur les armes dans les mains
Jurent d'exterminer ces juges inhumains.
Heureusement un corps de troupes étrangeres
Par mon frere FOEDOR attiré sur nos terres,

Arrêta les efforts des ſtrélitz furieux,
Et dont la cour punit les plus ſéditieux.
GALLITZIN, délivré d'un rival formidable,
Et toujours de ma ſœur le tyran agréable,
S'empara ſous ſon nom du timon de l'état;
Par TEKELAVITOFF gouverna le ſoldat;
Mais pour mieux affermir ſa puiſſance douteuſe
Gagna les Suédois par une paix honteuſe;
Et cédant notre gloire à ce peuple ennemi
Aux dépens de l'état il s'en fait un appui.



LA PETREADE

OU

PIERRE LE CREATEUR.

CHANT TROISIEME.

LE ciel, le juste ciel, oubliant ses maximes,
Semblait en se taisant favoriser les crimes;
Mais ce silence enfin endormant leurs auteurs
Entassait sur leurs chefs de plus affreux malheurs.
GALLITZIN triomphait, & l'altiere SOPHIE
Voyait à ses genoux la tremblante Russie;
Et retenans eux deux l'autorité des Czars
Ils trouvaient le secret d'abaisser les Boyars,

Prenans de longue main d'infaillibles mesures
Pour se faire au besoin nombre de créatures,
Avançaient aux honneurs & poussaient aux emplois
Ceux-là seuls qui savaient adorer mieux leurs loix.
Négligeans la noblesse inégale & trop fiere,
A des ambitieux, tirés de la poussiere,
Ils offraient & donnaient les postes importans,
Que les cruels strélitz avaient rendus vacans.
Un TEKELAVITOFF, homme du bas étage,
Voit d'un œil étonné tomber dans son partage
L'honneur de commander le strélitz tout-puissant,
Et dévoue à ma sœur son épée & son sang.
Tranquilles au dehors GALLITZIN & SOPHIE,
S'assurans le secours de la Suede amie
Par des traités de paix lâchement accordés,
Et régnans dans l'état sur des cœurs affidés,
Pouvaient se rendre heureux & gouverner sans crimes.
Mais des ambitieux qui conçoit les maximes?
Leur pouvoir absolu régnait sous notre nom,
Et notre mort manquait à leur ambition.

Ma

Ma sœur en l'attendant, abusant mon enfance,
Et de mon frere ainé caressant l'indolence,
Dans les plus viles mains avait livré mon sort
Pour détourner mes pas du trône de FOEDOR.
Son esprit prévoyant, & dans la politique
Marchant d'un pas actif, toujours sistématique,
Espérait que mon cœur s'abrutirait enfin
En goûtant des pervers le funeste venin:
Croyait que mon esprit par un vin trop nuisible
Comme l'esprit de JEAN devenant insensible,
Perdant de la raison l'aimable sentiment,
Me ferait rejetter de tout gouvernement,
Et lui prolongerait la suprême régence,
Ou sans doute plutôt la suprême puissance.
Le ciel juste & clément qui suit l'iniquité
Dans les plus noirs détours de son obscurité,
Renverse les complots & soutient son ouvrage,
Et tout prince qui sait lui rendre un noble hommage,
A conservé mon cœur né pour les Russiens,
Pour les porter au rang des plus brillans humains.

Les

Les zélés NARESKIN, dont le ſang par ma mere
Se trouvait allié de mon illuſtre pere,
Prévirent le danger, & m'ôterent des mains
Des lâches courtiſans, corrupteurs inhumains
Des jeunes princes nés avec la pente heureuſe
D'un eſprit bienfaiſant, d'une ame vertueuſe.
Vous-même vertueux, BORIS, fidele ami,
Par mes dignes parens vous vous vîtes choiſi
Pour veiller ſur mes jours, pour guider ma jeuneſſe,
Et pour contre-miner la dangereuſe adreſſe
D'une ſœur qu'on voyait habilement mener
Ses obſcurs ſouterrains juſqu'à me détrôner!
Vous! du grand GALLITZIN trop habile adverſaire,
Et qui fûtes alors mon ange tutélaire,
Pourquoi gâter après des ſervices ſi doux
En forçant votre Czar à s'éloigner de vous?
Pendant qu'avec éclat au conſeil de régence
SOPHIE & GALLITZIN ſignalent leur puiſſance;
L'Allemagne & Pologne accourent implorer
Des ſecours qu'on ne peut plus longtems différer.

Le

Le fier sultan des Turcs avait fait trembler Vienne,
Le centre des remparts de l'Europe chrétienne.
L'heureux pere des Czars, disait l'ambassadeur,
Ayant contre les Turcs déployé sa valeur,
Avait fait triompher sa sage politique,
Et consacré ses fils à la cause publique.
GALLITZIN, qui cherchait par ses talens hardis
A se faire en Russie un grand nombre d'amis,
Craignant pour ses desseins une trop longue absence,
Hésita: mais enfin il signa l'alliance,
Esp'rant d'éblouir quelques-uns des Boyars
Par l'honneur de régner sur les plaines de Mars.
Mais de PRECOPS aucun ne veut tenter le siege,
Et laisse GALLITZIN retomber dans son piege.

Excité par la gloire, animé par ma sœur,
Il se fit général & se piqua d'honneur.
Disposant à son gré des soins de la régence,
Il part environné d'un appareil immense;
Se fait suivre en héros d'un monde de guerriers,
Qui croyaient sur ses pas moissonner des lauriers.

Mais

Mais ô vaine espérance ! O gloire des barbares !
GALLITZIN retourna le jouet des Tartares.

Tartares, ignorans les loix du droit divin,
Qui suivez brusquement un appétit humain,
Qui, ne connaissans point les nations savantes,
Aimez, & pour vous seuls, vos mœurs trop dégoûtantes,
Les voiturez sans cesse en toute liberté,
Sans avoir de province, ou païs arrêté:
Qui faites de vos chars des demeures mobiles,
Et qui tous réunis font d'ambulantes villes.
Vous qui vous ennivrez du lait de vos bestiaux,
Et faites vos ragoûts de la chair des chevaux,
Elevans vos enfans dans la brute nature
Qui prend tout par la force & non par l'imposture,
Du moins on ne vit point, dans vos hordes sanglans,
Des martirs de la foi les membres palpitans
Prendre à témoin le ciel que le chrétien barbare
Est cent fois plus que vous inhumain & tartare.
Les Tartares Crimiens, un peu plus policés,
Qui se vantent d'avoir des murs civilisés,

Con-

Connaissans un peu mieux l'adroite politique,
Dans le monde chrétien deviennent république.
Cruellement trompé par leur Kan inhumain
GALLITZIN crut ce roi déja tyran chrétien.
Ce prince scélérat, sachant que son armée
Faute de magazins se trouvait affamée,
Fit proposer la treve, & prolongeant le mal
Sans combattre il défit l'imprudent général.

Résistant par la fuite au Kan de la Crimée
GALLITZIN vit périr la moitié de l'armée.
Mais adroit politique, & qui sait éblouir,
Il bâtit une ville au lieu d'en conquérir;
Aux bords de la Samare il crut fonder sa gloire
Et bâtir un trophée à sa fausse victoire.

SOPHIE cependant fit sonner en tous lieux
De son cher favori les triomphes honteux,
Et sut faire passer une triste retraite
Pour une heureuse paix glorieusement faite.
Par les soins de ma sœur, par ses adroits complots,
On reçoit à la cour GALLITZIN en héros.

Mais

Mais malgré ma jeunesse on me vit bien comprendre
Qu'un héros à la guerre est celui qui sait prendre.
Voulant vanger l'honneur de notre nation,
Je leur fis éprouver mon indignation.
A la Russie ainsi son Czar rendait hommage
En couvrant GALLITZIN du plus sensible outrage;
Mon jeune cœur dès lors sentait l'énorme poids
Que ce ministre altier imposait par ses loix.
Je refusai de voir l'ami de la régente,
Et ma personne enfin ne lui devint présente
Que pour mieux l'accabler de reproches sanglans
Sur sa présomption, sur ses faits impuissans.
SOPHIE, que ce trait d'autorité suprême
Allarme & fait rougir pour un prince qu'elle aime,
S'anime à la vengeance, & dans sa passion
Confond l'amour, la haine, & son ambition.

Trop funestes degrés qui font monter au crime!
Et sur-tout une sœur dont la haute maxime
Est de ne point trembler devant les grands forfaits
Qui peuvent l'élever à ses plus chers souhaits;

Un trône qui brillait à ses regards avides
Excitait son génie à des projets perfides
Sur mon palais, rougi de mon sang innocent;
Ou sur ma liberté : malheur plus effrayant!
Le profond Gallitzin avec plus de prudence
De son ambition calmait l'impatience;
Sophie promettait un trône à ses amours;
Il n'y voulait aller que par de longs détours.

C'est ainsi que l'on voit des guerriers intrépides
Attaquer l'ennemi sur des côteaux rapides,
Tandis que plus prudens d'autres enfans de Mars
Par un plus long chemin surprennent ses remparts.

„ J'adore, disait-il, admirable princesse,
„ Cette divine main, le prix de ma tendresse;
„ Au sceptre dans l'instant tu pourras m'élever;
„ Mais dans l'instant aussi il peut nous écraser.
„ Sans paraître régner affermissons ton trône,
„ Rassemblons en secret les fleurs de ta couronne;
„ Ces fleurs sont l'amitié du peuple & des seigneurs,
„ Dont par mille bienfaits il faut dompter les cœurs.

„ Les Ruſſiens encor trop ſoumis, trop fideles,
„ Chériſſent trop leurs Czars pour devenir rebelles.
„ Il faut qu'ils ſoient mattés par des faits odieux,
„ Pour qu'ils verſent ce ſang qui leur eſt précieux;
„ Et que perſécutés, ſans eſpoir de juſtice,
„ Ils voyent ſous leurs yeux le plus affreux ſuplice
„ Pour oſer attenter au ſang des ſouverains,
„ Pour le voir découler de leurs tremblantes mains.
„ Et toi dès aujourd'hui mon auguſte princeſſe,
„ Fiere de ton courage, oubliant ton adreſſe,
„ Tu crois que ſans danger tu finiras leur ſort?
„ L'héroïſme n'eſt rien, s'il n'eſt pas le plus fort;
„ Le courage perd tout ce qu'il a d'héroïque,
„ Quand il n'eſt pas mêlé d'un peu de politique;
„ Et s'il n'eſt pas adroit, il eſt trop dangereux:
„ Dans l'hiſtoire on en voit mille exemples affreux.
„ Le tems nous donne tout dans ſa courſe volage,
„ Suſpendons ſans danger un trop bouillant courage.
„ Rendons adroitement nos ſouverains cruels,
„ Et toi par tes bontés mérite des autels.

„ Cher-

„ Cherchons pour le Czar JEAN une épouse inutile,
„ Epouse qui chez lui se trouvera stérile.....
„ Cependant s'il naissait quelqu'enfant par hazard,
„ Cet enfant de l'ainé, dans nos mains vrai césar,
„ Repoussera du trône un trop dangereux PIERRE.
„ Devenu pour le peuple un Czar peu nécessaire.
„ Persécuté par nous, des grands abandonné,
„ Aisément dans un cloître il sera confiné;
„ L'on peut autoriser ce nouveau trait d'histoire
„ En rappellant sur-tout de SCHOUISKY la mémoire.
„ Et comme de ce lieu par nos suprêmes loix
„ On ne peut plus tirer ni magistrats ni rois,
„ Nous pourrons librement sans craindre JEAN ni PIERRE
„ Faire croire l'enfant un Czar imaginaire,
„ Un vrai fantôme impur du beau sang de nos Czars,
„ Et se gagner par-là les plus rétifs Boyars.
„ Ils verront tous en toi leur aimable ressource,
„ D'une suite de Czars la précieuse source.....
„ Et dans toi, mon cher prince, interrompit ma sœur;
„ Ils verront un époux trop digne de mon cœur;

„ Je cede à tes avis, je rentre dans mon ame
„ Pour y pouvoir trouver une moins vive flamme,
„ Que celle dont mon cœur se voyait consumer
„ Pour toi-même, pour qui je veux vivre & régner;
„ Pour toi-même sans qui le sacré diadême
„ Me deviendrait profane & d'un ennui suprême.
Elle dit; & d'abord son profond confident,
Sous les dehors zélés d'un conseil tout prudent,
Inspire ses amis favoris de mon frere;
„ Un hymen, leur dit-il, un hymen nécessaire
„ De notre Czar ainé, qu'un noir chagrin aigrit,
„ Ranimera les sens, égayera l'esprit.
„ Une femme agréable, & sur-tout souveraine,
„ Ranime des plaisirs la salutaire haleine;
„ D'un maître qui s'irrite adoucit les humeurs,
„ Fait le bonheur des cours par ses dons enchanteurs.
Le ministre parla: sa parole lâchée
Fut bientôt accomplie au gré de sa pensée;
De courtisans actifs un essaim bourdonnant
Va répandre au Kremlin, sur un ton triomphant,

Au-

Autour de mon ainé son espoir & sa joye,
En discours séducteurs à l'envi se déploye;
L'un de la PROSCOVIE releve la beauté,
L'autre de SOLTIKOFF réleve la bonté,
Son zele pur, ardent, son ancienne noblesse,
Et ses vertus enfin qu'aucun défaut ne blesse.
Mon frere vit sa fille & ses charmes piquans,
Qui réveillent d'abord ses esprits languissans.
Le *dieu* d'hymen arrive avec toute sa pompe
Pour éblouir les yeux d'un souverain qu'on trompe.
La digne PROSCOVIE, épouse de son Czar,
Empêcha sa vertu de donner au hazard
Le plus léger clin-d'œil, le plus simple sourire,
Pour mieux mettre en défaut le talent de médire;
Pour forcer GALLITZIN à respecter l'enfant
Qui prouvait que l'époux n'était point impuissant.
En effet la nature agit dans l'imbécile,
Et le rend en amour aussi savant qu'utile,
Pour remplir les desseins du dieu de l'univers,
Qui montre sa grandeur dans les plus petits vers.

Mon oncle cependant sentit le coup de foudre,
Que cet enfant pouvait mettre mon trône en poudre;
Et qu'un fils de l'ainé pouvait bien l'emporter,
Pour peu qu'on le jugeât digne de commander.
Pour moi qui me sentais, je n'avais nulle crainte;
Un prince qui se sent en a-t-il quelqu'atteinte?
Je ne redoutais rien, mais on craignait pour moi,
Mes amis de l'hymen m'imposerent la loi
Pour ôter l'espérance à l'ardente Sophie
De pouvoir dans un cloître ensevelir ma vie.
A mon tour devenant bientôt pere d'un fils,
Et faisant triompher mes fideles amis,
Nous fîmes échouer, par cette contremine,
Du plus adroit complot l'odieuse machine.
Mais hélas! ce ne fut que pour voir succéder
Le plus affreux projet que l'enfer pût créer!
Puisqu'une même nuit complice de sa rage
Devait faciliter un horrible carnage
De ma famille entiere, & des plus grands Boyars,
Dont le sang assurait le trépas des deux Czars.

„ Non,

„ Non, non, disait SOPHIE, en sa fureur extrême
„ Il faut les immoler pour se sauver soi-même.
„ Vous GALLITZIN ! cessez de suspendre mes coups,
„ Ou de PIERRE craignons le barbare courroux;
„ Je les lis dans ses yeux: qu'ils voyent ma vengeance;
„ L'on peut tout pour régner, & tout pour sa défense.
Elle dit: & le prince honteux d'avoir manqué
Le coup dont il voulait que je fusse attaqué,
N'osant plus opposer sa malheureuse adresse
Aux desseins emportés de la fiere princesse,
Par un louche discours affecta d'approuver
Un projet qui manquant peut se desavouer.

La princesse sortant de ce conseil perfide
Employe un bras formé pour être parricide;
A TEKBLAVITOFF, des strélitz chef affreux,
Elle ose découvrir son projet malheureux.
Ce monstre, qui lui doit & sa place & la vie,
Qui respectait déjà sa reine dans SOPHIE,
Lui jure par le fer, qu'il fait étinceler,
Que dans peu sur le trône il la fera briller,

Après l'avoir défait d'une foule importune
De parens & Boyars tyrans de la fortune.
Il part, il court, il vole, assemble ses soldats,
Et dont il choisit ceux qui sont plus scélérats.
Il en compose un groupe horrible, impitoyable,
Et qui met son espoir dans un coup exécrable.

Dans un lieu de plaisance ignorant leurs complots,
D'une trompeuse nuit je goûtais le repos,
Pendant que les strélitz, que réveillent les crimes,
Marchaient à petit bruit pour trouver leurs victimes.
O moment déplorable où la fleur de l'état
Périssait pour jamais sous le fer du soldat!
Le ciel peut l'attester si jamais ma mémoire
Pour moi-même a frémi de cette affreuse histoire.
Ma mere & mon épouse & mon fils dans ses flancs,
Mes oncles, les Boyars & mille objets sanglans,
Image trop cruelle & de sang & de flamme,
Eloignez vous de moi, n'atristez plus mon ame.

En effet des hauts cieux la propice bonté
Arrêtait en chemin le crime concerté.

Sur deux ſtrélitz agit la divine influence
Et leurs cœurs palpitans, regretans l'innocence,
Du crime à la vertu paſſent rapidement;
Ils courent profitans d'un obſcur firmament,
Au ſein des NARESKIN réveiller les allarmes.
Mes parens, mes amis, & mon épouſe en larmes,
Viennent m'environner en m'inondant de pleurs,
Pour ſauver du trépas *PIERRE* & ſes ſerviteurs.
On me prie en tumulte, & cent voix ſuffoquées
Sans abbattre mon cœur étonnent mes idées.
Mais mon ame auſſitôt, reprenant le deſſus,
Ordonne dans l'inſtant que ſans ſoins ſuperflus
NARESKIN & BORIS ſur leurs courſiers rapides
Aillent examiner ces ſtrélitz parricides.
Je craignais après tout de trop commettre un Czar
Et pour un vain ſoupçon de m'enfuir au hazard.
Mais il était trop vrai qu'une troupe aſſaſſine
Pour nous immoler tous venait à la ſourdine.
NARESKIN & BORIS par un autre chemin
Reviennent confirmer ce complot inhumain.

Vers Troïtz à l'instant chacun se précipite,
Et moi-même en vrai roi je protege leur fuite.
Troïtz est un couvent vaste & fortifié
Que les trésors du Russe avaient gratifié,
Et qui pouvait d'abord, dans un moment d'allarmes,
A vingt mille sujets faire prendre les armes:
Heureux encore, heureux, l'état qui de nos jours
Peut du moine opulent arracher du secours.

Cependant arriva la troupe meurtriere;
Mais TEKELAVITOFF tremble & se désespere,
Apprenant que le Czar, avec toute sa cour,
Avait abandonné ce dangereux séjour,
Pour aller dans Troïtz veiller à leur défense.
Le cruel chef confus retourne en diligence
Annoncer en tremblant à ma barbare sœur
Son malheureux succès & toute sa frayeur.
Mais la fiere SOPHIE est toujours elle-même,
Sachant dissimuler son embarras extrême;
Et son esprit planant au dessus des remords,
Voulut faire jouer quelques nouveaux ressorts.

L'ido-

L'idole qu'on révere en toute la Russie,
Et plus qu'un demi Dieu dans sa propre patrie
Le patriache enfin arrivant de sa part
Croyait nous éblouir par les termes de l'art;
Venant au nom de Dieu, Dieu de miséricorde,
Donner sa sainte paix & bannir la discorde.
Mais voyant qu'on était un peu trop animé
Pour ressentir l'amour dont il est enflammé,
Il voulut accuser en mauvais politique
Notre fuite à Troïtz d'une terreur panique,
Prétendant que Sophie avait un trop grand cœur
Pour former un projet qui fait frémir d'horreur.
Mais notre saint prélat changea vîte d'idées
Apprenant de ma sœur les cruelles menées,
Et que lui-même enfin, proscrit & massacré,
A Silvestre eût transmis son pastorat sacré.
Le prélat plein d'effroi, mais devenu plus sage,
D'aller revoir ma sœur n'avait plus le courage.
Ses tantes, & les grands, apprenans ses projets,
Venaient à mes genoux se montrer mes sujets;

Des

Des ſtrélitz à l'envi quelques troupes entieres
Volaient joindre déjà mes troupes étrangeres;
Tous les fideles cœurs déjà m'environnaient,
Une ſeconde fois ces cœurs me couronnaient.
  Sophie juſqu'alors conduite par l'adreſſe
Voulut faire parler une feinte tendreſſe.
Hélas! ſi de ſon cœur j'avais eu le retour,
Je bénirais encor cet eſtimable jour!
Mais ce cœur ulcéré contre ſon propre frere
Me força trop longtems à me rendre ſévere.
Elle voulut venir ſe mettre en mon pouvoir
Pour montrer ſon amour & tout ſon déſespoir.
Oui mon ame en trembla; grand roi, je le confeſſe,
Et tout roi que l'on eſt on a quelque faibleſſe;
Ce même ſang, hélas! qu'elle voulait verſer,
Me criait de la voir & de la careſſer.
Le bonheur de l'état, l'honneur de la Ruſſie,
Proſcrivaient cette ſœur, condamnaient mon envie;
Mais reſpectant ſes jours confinés au couvent
De ſa cruelle humeur j'arrêtai le torrent.

Heu-

Heureuſe! ſi dès-lors ſe tournant vers les charmes,
Qu'offrent mille plaiſirs éloignés des allarmes,
Elle avait repouſſé le funeſte aiguillon
D'une haine impuiſſante & de l'ambition.
Relançant GALLITZIN avec ſa politique
Loin d'un fatal crédit ſous notre pole arctique,
Et du chef des ſtrélitz abrégeant les tourmens,
En le faiſant périr avec ſes confidens,
Je raſſurai les cœurs de ma triſte patrie,
Et me mis en état au péril de ma vie,
De faire le bonheur d'un peuple que j'aimais,
De faire pour ſa gloire ou la guerre ou la paix.
Trop triſte circonſtance! où maître de mon trône
J'avais à réparer l'honneur de ma couronne.
Un miniſtre tyran de ma minorité
Fit avec la Suede un trop lâche traité.
De ſon joug je devais affranchir la Ruſſie,
Reprendre en triomphant les ports de Livonie;
Païs qui, néceſſaire à mes plus chers deſſeins,
Nous unit par la mer au reſte des humains.

Mais

Mais hélas! que pouvais-je? une guerre en Crimée,
Contre la politique assez mal commencée,
Avec les Ottomans engageait nos combats,
Et pour leur résister occupait nos soldats.
Je me sentais trop d'ame; & des Russes la gloire
Demandait ou ma vie, ou la pleine victoire.

Je voulus y marcher, mais vers ces heureux bords
Où l'ancienne Tana dominait par ses forts
Les Tartares Noguays. Ils sont vers l'embouchure
Du fleuve Tanaïs, l'honneur de la nature;
Et leur port communique, au travers de dix mers,
Jusques dans l'océan qui borne l'univers.
J'ambitionnai donc cette ville importante
Pour une nation guerriere ou commerçante;
Et je fis à la fin, après divers succès,
Avancer mes soldats jusqu'à ses parapets.
Mais l'Europe attentive à cette forteresse,
Qui d'un nouvel état se rendait la maîtresse,
Admirait que les Czars des faibles Russiens
Voulussent figurer chez les grands souverains.

Je me sentais, lui dis-je, une ame trop inactive
Pour me croire au-dessous de toute leur puissance......
 Je m'arrête, grand roi, ce mot m'est échapé.
Guillaume dit ; ,, suivez votre esprit élevé.
,, Pourquoi le ciel veut-il vous prodiguer sa flamme?
,, Jamais le ton rampant ne fut d'une grande ame.
,, Et chaque grand cœur doit se rendre glorieux
,, Pour faire honte au lâche & gloire aux vertueux.
,, Grand prince poursuivez votre étonnante histoire
,, Car déjà tout en vous est digne de mémoire ;
,, Et moi-même j'y crois mériter le respect
,, Des vrais admirateurs de notre ELISABETH.
 Sire! reprit le Czar, ma triste renommée
Par le public altier aurait été blâmée,
Et jamais on n'eût vu tomber Asoph sous moi,
Au superbe Ottoman inspirer quelqu'effroi,
Si je n'avais changé de marche & de sistême ;
Des Russiens les Czars, par un malheur extrême,
N'avaient jamais pensé qu'on se battît sur mer,
Leurs sujets l'auraient pris pour une œuvre d'enfer.

Sans

Sans vaisseaux on croyait prendre la forteresse,
Mais moi je m'apperçus de ma propre faiblesse.
Dans son port chaque instant recevant des vaisseaux,
Asoph par leur secours surmontait nos travaux;
Et pour mieux réussir je résolus d'attendre
Que j'eusse les vaisseaux que je fis entreprendre;
Et je me contentai, par divers campemens,
De tenir en échec leurs fiers retranchemens.
Cependant une armée arrivait de Turquie,
Et qui, joignant bientôt celle de Tartarie,
A grand bruit s'avança pour offrir les combats,
Et jusques dans nos forts défia nos soldats.
De ces Turcs insultans la hardiesse orgueilleuse
Des Russes excita l'audace impétueuse.
Nous les vîmes ces Turcs attaquans nos remparts
Crier le nom de Dieu dans les plaines de Mars.
De nos lâches remparts sortans avec courage,
Sur eux nous fîmes fondre un furieux orage,
Et les Turcs étonnés sous le poids de nos feux
S'animaient à se rendre encor plus dangereux.

Aux

Aux Tartares les Turcs faisans prendre le large
Revenaient avec eux, retournaient à la charge;
Et mêlans à la flamme & le fer & la mort
Voulaient de ce combat faire changer le sort.
Mais hélas! c'est envain; & la mort contr'eux-mêmes
Tourne ses étendarts, étend ses loix suprêmes.
En silence fer bas sur eux nous enfonçons,
Et bientôt sur leurs morts à grands pas nous marchons;
On les voit s'écarter, & méditer leur fuite;
Ils fuyent en effet, nous pressons la poursuite;
Nous voyons sous nos pas les morts & les mourans,
Les Turcs se disperser en faibles camps volans.
Nous attaquions Asoph après cette retraite,
Mais les Turcs sur la mer réparans leur défaite,
Voguans à pleine voile apportaient des renforts,
Qui pouvaient repousser tous nos plus vifs efforts;
Notre flotte, à ma voix du pur néant sortie,
Paraissait formidable aux yeux de la Russie;
Mais en effet trop faible à mes yeux prévoyans,
Par la ruse il fallait nous rendre plus puissans;

Retrancher nos vaisseaux, si j'ose ainsi le dire,
Près d'une isle cacher chaque plus grand navire,
Tandis qu'avec le reste affectant la terreur
Je remontais le fleuve en fuyant un vainqueur.
L'Ottoman en effet, plein d'une vaine gloire,
Remontait après nous en chantant sa victoire;
Mais nos vaisseaux cachés paraissent dans l'instant,
Attaquent l'ennemi déjà moins triomphant.
Tout à coup je revire, & par-là j'environne,
Je mets entre deux feux l'Ottoman qui s'étonne,
Et qui ne pouvant plus combattre & manœuvrer,
Veut se remettre au large & de loin nous tirer.
Mais il court sous le feu de notre artillerie,
Que j'avais su masquer dans une batterie,
Et que firent tonner mes adroits combattans.
Bientôt la mer rougit du sang des Ottomans;
A travers leurs débris je poursuis leur déroute,
Et j'ouvre vers Asoph une immanquable route.
Cette ville effrayée enfin tendit les mains,
Et les Russes par moi se montrerent humains.

Sur

Sur les bords de la mer par cette forteresse
La Russie devient souveraine & maîtresse ;
Et la rade d'Asoph établissant mes droits,
La mer me compte enfin au nombre de ses rois.
Je rentrai dans Moscou suivi de la victoire ;
Chaque cœur m'y gravait au temple de mémoire.
C'était un vrai triomphe au goût des vrais Romains ;
Mes sujets m'élevaient au-dessus des humains ;
Mais je sentais alors que ma gloire imparfaite
Voulait des Suédois voir encor la défaite ;
Oui pour marcher contr'eux on se sent assez grand ;
Et d'avance on gémit de verser tant de sang.
Car il ne s'agit plus de vaincre les Tartares,
De faire agir contr'eux quelques vaisseaux barbares ;
Pour dompter la Suede il me faut des héros,
Pour la battre sur mer il me faut des vaisseaux,
Des bastions flottans & portans le tonnerre,
Tels qu'on en voit courir avec votre banniere,
Tels que malgré mes soins je n'aurai de mes jours,
Si vous ne m'accordez, grand roi, votre secours.

 Je

Je le demande en Russe, & qui veut sur la terre
Figurer à son tour soit en paix, soit en guerre.
„ Oui, répondit GUILLAUME, & l'on verra sous vous
„ La victoire amener tous ses biens les plus doux.
Après ces premiers mots qu'autorise l'usage,
GUILLAUME va parler en roi héros & sage.
Toujours grand politique il parle sans s'ouvrir,
Il anime le Czar sans trop se découvrir.
„ Par votre caractere, & sur votre parole,
„ Je vois que vous joûrez un héroïque rôle;
„ Et je serais indigne & de vous & de moi,
„ Si je ne vous aidais en Anglais, en vrai roi.
„ Mais je ne puis pour vous céder à tout mon zéle,
„ Sans que mes alliés me traitent d'infidele.
„ Je leurs dois mes efforts, je dois les soutenir,
„ Avec tous mes guerriers il faut les prémunir
„ Contre les attentats de l'orgueilleuse France,
„ Qui fait trembler l'Europe au bruit de sa puissance:
„ Et jugez si le Sud dans ces tems orageux
„ Doit attirer du Nord un peuple belliqueux;

„ Si

„ Si je dois irriter la Suede endormie,
„ Lui donner un prétexte & la rendre ennemie.
„ Ses triomphes paſſés contre les Allemands
„ Offrent de ſa valeur d'effrayans monumens.
„ Ils n'étonnent point PIERRE, en cela je l'admire,
„ Et je lui porte envie: heureux ſi mon empire
„ Donnait ainſi que vous de deſpotiques loix.......
„ Je redouterais peu les trop fiers Suédois;
„ Et bientôt dans la paix, me couronnant de gloire,
„ Je ne vous envîrais point l'honneur de la victoire.
„ Vous la remporterez, ainſi que je prévois;
„ Vous pouvez engager Polonais & Danois
„ A combattre avec vous cette grande couronne.
„ Profitez bien du tems que le Français vous donne:
„ Lui-même retenu par nos efforts unis
„ Ne pourra, croyez-moi, ſecourir ſes amis.
„ Mais comme à vos ſuccès mon ame s'intéreſſe,
„ Employez les Anglais, leur ſavoir, leur adreſſe;
„ Mes navires chargés des meilleurs ouvriers,
„ Iront dans vos états préparer vos lauriers,

„ Jusqu'aux jours desirés que la superbe France,
„ Succombant aux efforts de la grande alliance,
„ Nous permette d'aller admirer vos exploits,
„ De rappeller la paix au sein des Suédois.





LA PETREADE OU PIERRE LE CREATEUR.

CHANT QUATRIEME.

Déjà loin d'Albion PIERRE eſt en Germanie,
Lorſqu'il eſt averti, par ſon heureux génie,
D'aller dans ſes états, dont il ſe montre un Dieu
Actif & bienfaiſant, lumiere & même feu.
Ses ſujets diviſés en bons & mauvais anges,
Pendant qu'il eſt abſent, partagent leurs phalanges,
De la guerre civile affrontent le hazard,
Et veulent s'égorger au ſujet de leur Czar.

Un vulgaire ignorant s'inquiete & s'irrite
De tous les changemens que ce prince médite.
Quelques-uns, possédans du cœur & de l'esprit,
Méritent que leur nom à la gloire transcrit,
Par les mains du bon-sens gravé dans chaque temple,
Soit pour tous les humains un immortel exemple
De vertus, de sagesse & de fidélité,
Pour servir à l'honneur de notre humanité,
Et d'autres, vil rebut de la triste nature,
Toujours paîtris de fiel & couverts d'imposture,
A peine figurans au nombre des humains,
Condamnent des grands cœurs les oracles divins,
Sous mille préjugés leur faible ame abbattue,
A faire son malheur s'applique & s'évertue;
A force de damner les esprits généreux,
Elle-même se damne en terre & dans les cieux.
  Cette foule de peuple incommode, odieuse,
Dévote avec bassesse & trop tumultueuse,
Apprenant que le Czar veut de ses nations
Réformer les abus, leurs folles notions,

Ne

Ne plus baiser les piés d'un trop fier patriarche,
Souleve les strélitz, les met en pleine marche.
Vers Moscou les mutins s'avancent fiérement,
Pour enlever sa sœur de son triste couvent;
Déjà leurs vœux hardis la placent sur le trône,
Lui présentent de loin le sceptre & la couronne,
Se flattans d'empêcher le Czar de revenir
La disputer à ceux qui la voulaient ravir.
Ce terrible complot, ce dangereux mistere,
S'est tramé sourdement au fond d'un monastere.
C'est ainsi que l'on vit, du fond du saint des saints,
Les Hébreux révoltés combattre les Romains.

PIERRE pour mieux voir tout parcourait l'Allemagne,
Mais écoutant l'esprit qui par-tout l'accompagne,
Il résiste au desir des plus grands potentats,
Les quitte tout à coup, accourt dans ses états.
Les strélitz effrayés, ayant mis bas les armes,
Ne faisaient plus voler la crainte & les allarmes;
Et notre Czar charmé du repos des sujets,
Profite habilement de ce dernier succès.

A fonder leur bonheur ſoudain il ſe prépare
En détruiſant dès lors une troupe barbare.
L'ange de la Ruſſie en gémit dans ſon cœur,
Mais il commande enfin cet utile malheur.
Il prévoit que jamais ſa trop chere Ruſſie
Ne ſera dans ſes mœurs réformée & polie,
Si l'on n'abbat du mal la cauſe & le ſoutien,
L'ami des préjugés, l'ennemi de tout bien.
Le ſtrélitz eſt proſcrit par ſa propre malice,
Il ſubit par milliers un trop juſte ſuplice;
Ce que n'oſa jamais l'Ottoman empereur
Sur l'ardent janiſſaire, & toujours ſa terreur,
PIERRE l'exécuta ſur le ſtrélitz impie,
Et détruiſit enfin cette race ennemie.
Mais détournons les yeux de ces objets ſanglans,
Et plaignons le meilleur des héros bienfaiſans,
Qui juſques dans l'orage, en ſa juſte vengeance,
Fait rayonner les traits d'une ſage clémence.
La trop cruelle ſœur, qui machinait ſa mort,
Par ce frere attendri vit ménager ſon ſort.

H

Il laiſſe encore vivre une ſœur criminelle,
Mais chez elle il punit une ALECTO rebelle,
Entourant ſon réduit de cent affreux gibets,
Où l'on a ſuspendu ſes prétendus ſujets.
Un héros ſait toujours de la disgrace même
Tirer un bien réel pour un peuple qu'il aime.
Aimable paſſion, des hommes le bonheur!
Vous deſir du bon ordre animez le grand cœur:
Ce PIERRE, qu'immolait la fureur de SOPHIE,
S'anime par ce crime à ſauver la Ruſſie.
Plus elle était pour nous un païs ignoré,
Plus il veut qu'elle ſoit un climat admiré.
Alors on ne voyait qu'un funeſte délire
Déchirer puiſſamment ſon malheureux empire;
Sentant de ſes ſujets la fermentation
Il détourna le cours de leur émotion.
Son peuple jusqu'alors courageux, mais informe,
Murmurait, & tout haut, d'une utile réforme.
Il connaiſſait ſa force en pouſſant ſes clameurs
Contre les ſages loix qui réformaient ſes mœurs.

Dé-

Détruiſant le ſtrélitz par un juſte carnage,
De ſes autres ſujets il guide le courage
Contre les Suédois, naturels ennemis,
Guerriers entreprenans ſur ſes vaſtes païs.
Il fait plus ce héros, ſa haute politique
Sait faire de la ſienne une cauſe publique;
Et pour la belle gloire enflammant tout le Nord
Unir & Polonais & Danois à ſon ſort.
Si différens tous trois en génie, en puiſſance,
De ces trois potentats quelle étrange alliance!
Le Polonais galant, rampant ſous ſes ſujets,
Au milieu des plaiſirs tremble pour ſes projets;
Le Danois, affranchi des maîtres de ſon trône,
Ne peut oſer jouir, des droits de ſa couronne;
Quoique plus deſpotique, encore moins puiſſant,
Ménage ſon état pour qu'il ſoit floriſſant.
PIERRE qui ſe ſent fait pour toute grande choſe,
Pour le bien des ſujets entreprend tout & l'oſe;
Son pouvoir deſpotique eſt un rayon divin
Pour ſes deux alliés & pour le Ruſſien.

Pour

Pour ses heureux sujets, & pour sa gloire extrême,
Il sait faire valoir l'autorité suprême;
Et son regard perçant dans les sombres destins
Voit que le despotisme est utile à ses fins;
Et s'étant étudié, dans ses divers voyages,
A penser sagement sur les divers usages,
Il sent que les humains, nés sous différens cieux,
Ne peuvent pas voir tout avec les mêmes yeux.
Dans les fiers Polonais les Sarmates antiques
Reconnaissent leurs fils, leurs libertés publiques,
Puisque les Polonais par leur gouvernement
Ne voyent dans leur roi qu'un spectacle brillant.
Le servans noblement comme l'on sert un pere,
Ils cherchent ses faveurs sans craindre sa colere,
Charmés de ses bienfaits qu'il ne peut plus ôter,
Quand il devient tyran ils osent résister;
Et pour leurs libertés veillans avec allarmes,
Autant que leurs voisins ils redoutent ses armes.(e)

Il

(e) Le but d'Auguste second en attaquant la Livonie était de remplir son

Il suffirait pour eux qu'il voulût au dehors
Sur des païs voisins étendre ses efforts,
D'abord ils trouveraient son pouvoir redoutable.
Chez eux un roi sans force en est plus respectable.
Ils ne craignent jamais qu'il soit assez puissant
Contre leur liberté, leur bien le plus touchant.
Chez eux un souverain, Sobieski plein de gloire,
Dont les hauts faits encor font honneur à l'histoire,
A force de grandeur leur parut dangereux,
Et son fils n'obtint point son trône glorieux.
A plus forte raison Auguste en Livonie
Conquérant les païs de la Suede amie,
Leur fait voir tout à perdre & rien à s'acquérir
Des vastes régions qu'il voulait conquérir.
Tout autre que le Czar aurait fui l'alliance
D'un peuple avec son roi si peu d'intelligence;
Mais ce trouble lui fait voir la facilité

De

son serment & celui de tous les rois, qui est de revendiquer les droits & les démembremens de l'état. Cette réflexion m'a été suggérée par Mr. le comte de Dumbski, jeune seigneur polonais & staroste plein d'esprit & de mérite.

De conquérir pour soi ce païs contesté.
Tandis que sourdement tout s'apprête à la guerre,
Et qu'il fait augmenter sa milice étrangere,
Qu'il s'allie avec soin à deux rois ses voisins,
Il retient en respect un reste de mutins.
Sa prudence voulait épargner leur suplice
Croyant en faire un jour une utile milice.
Leurs esprits vacillans se trouvent suspendus,
Et dans l'incertitude inquiets, éperdus.
Ils craignent chaque instant quelque nouvel orage;
Mais PIERRE, créateur aussi prudent que sage,
Les tourne habilement vers leur propre bonheur,
Leur ôte de faux biens qui leur tenaient au cœur,
Les tristes préjugés, inspirés dès l'enfance,
Qui sur toute la vie étendent l'ignorance;
Et qui, bouchans les yeux sur les vrais intérêts,
Font même du plein jour de ténébreux secrets.
Volant du haut des cieux l'ange de la Russie,
De PIERRE, soutenait l'entreprenant génie;
Il lui fait retrancher jusqu'aux moindres abus,

Tourner les vices même en dignes attributs;
Et les Ruſſes, qu'il ſait prendre à leur avantage,
Montrent qu'ils ont du ciel les beaux feux en partage.
Mais il faut d'un cahos débrouiller leur effort,
Et rendre tout vivant jusqu'aux traits de la mort.
PIERRE, pour réuſſir dans ſes grandes réformes,
Regarde ſes ſujets ſous différentes formes;
Conſultant, la nature & tous ſes mouvemens,
Il ſait y conformer ſes divers réglemens;
Et ſon rare génie, agiſſant & ſuprême,
Au bonheur des ſujets procede par ſiſtême.
Tel était, mais moins grand, Licurgue autrefois,
Au trop fier Spartiate il preſcrivit des loix;
Mais en le réformant il le rendit ſauvage;
PIERRE fit au contraire un peuple heureux & ſage.
Prenant l'homme au berceau, le menant par la main,
Jusqu'au moment cruel qui finit ſon deſtin,
Il parcourt avec lui tous ſes différens âges,
Conſulte leurs beſoins, leurs différens uſages;
Les vertus qu'il leur faut, leur force ou leurs talens,
Les

Les guide en père, en roi, par cent beaux réglemens:
Avec les enfans même il gémit sur l'enfance,
Qu'on éleve avec soin dans la triste ignorance;
Mere des préjugés & des vaines terreurs
Qui gâtent les esprits & flétrissent les cœurs:
Il souhaite aux enfans des femmes raisonnables,
Dont l'esprit, supérieur aux prodiges, aux fables;
Profite noblement de leur soumission
Pour graver dans leur cœur une religion:
Non un culte idolâtre, & rempli de manegé;
Où l'on nous fait du ciel un tableau sacrilegé,
Où l'on nous peint un Dieu sous d'ignobles couleurs;
Aimant l'ame rampante & damnant les grands cœurs:
L'enfant, sorti des bras de ces femmes pieuses,
Doit tomber dans des mains sages mais courageuses;
Qui, traçant son chemin dans de brillans écrits,
Elèvent vers le grand son ame & ses esprits.
Ces esprits dirigés vers l'amour de la gloire
Gravent les grands auteurs dans leur jeune mémoire;
Et donnans aux savans leur admiration

Imitent les héros dont ils font mention.
Le ſujet arrivé dans une adoleſcence,
Qu'éclaire & que ſoutient une mâle ſcience,
Peut alors dans le monde examiner, choiſir
Où l'état ou l'emploi qui lui peut convenir.
Alors auſſi le roi, qui voit clair dans ſon ame,
Peſe tous les degrés de la divine flamme,
Qui l'anime & le rend propre aux plus grands emplois,
Propre à juger le peuple, ou défendre les rois.
Suivant tous les degrés de la lumiere à l'ombre
PIERRE faiſait ſervir de zéros & de nombre
Ces hommes machinaux, ces êtres peu penſans,
Qui dorment éveillés, qui ſont morts en vivans.
PIERRE ſe conſolait voyant qu'en toutes terres
Le nombre des humains eſt rempli de miſeres;
Qu'un nombre fort petit penſe & ſe rend heureux,
Pendant que le plus grand ſe rend dur malheureux,
Formant dans tout païs l'égoût de la nature
Pour tourmenter l'honneur & chérir l'impoſture;
Pour forcer même enfin le plus ſublime cœur

A

A craindre de parler, à craindre sa noirceur.
Le Czar laissait traîner des momens insipides
A ceux qui se montraient ignorans ou timides;
Il les laissait tomber dans un affreux néant.
C'est ainsi que l'on vit l'aigle au regard perçant
Porter tous ses aiglons sur ses puissantes ailes,
Et tourner au soleil leurs ardentes prunelles;
Chérir ceux qui pouvaient soutenir ses rayons,
Abandonner au sort les timides aiglons.

Le Russe consommé dans le train des affaires
Se voyait avancer de diverses manieres,
Il pouvait vers le grand tourner sa passion,
Le Czar pouvait remplir sa haute ambition.
L'un devenait un juge, intendant de province,
Et l'autre général, sénateur, ou bien prince.
C'est ainsi que le Czar débrouillait du cahos
Des utiles sujets & même des héros.

Ce n'était pas assez il voulait en Russie
Adoucir les malheurs d'une mortelle vie;
Charmer de ses sujets l'ordinaire langueur

Chasser de leur patrie une hypocondre humeur,
Qui ternit la beauté de leur génie aimable,
Emousse leur esprit d'ailleurs vif, agréable.
De la société les charmantes douceurs
N'occupaient point encor le vuide de leurs cœurs.
Au fond de son hôtel une Russe isolée
N'osait se faire voir dans aucune assemblée,
Et le Russe ignorait que ce sexe charmant
Par son ton séducteur, par un attrait puissant,
Travaillait à polir les peuples de la terre,
Qui cherchent à l'envi le bonheur de lui plaire.
Notre héros savait que la rivalité
Exerce les humains dans la société;
Et qu'une seule femme adroite, mais aimable,
Dans une compagnie anime l'agréable,
De dix hommes pourra remuer les esprits,
Encourager les cœurs, du beau les rendre épris.
Chacun de ces rivaux, & que la gloire irrite,
Dispute la victoire à force de mérite;
Chacun dans ses façons apporte un air galant,

S'étu-

S'étudie à briller ſe montrant bienfaiſant;
Recherche des vertus la brillante parure,
Et juſqu'en ſes habits veut orner la nature.
C'eſt ainſi qu'un grand prince annoblit ſes projets,
En les faiſant ſervir au bonheur des ſujets.
Le héros ne croit point abaiſſer ſa ſageſſe,
En donnant des leçons de goût, de politeſſe;
Celui qui deſſinait le grand & fameux plan
D'unir par un canal deux mers à l'océan,
A ſes peuples traçait d'une main ſalutaire
Des habits plus brillans, & de plus l'art de plaire.
Il leur fit donc quitter leur trop lourd vêtement,
La barbe qui n'eſt plus dans l'homme un ornement,
Et qui même devient dégoûtante à la vue
Depuis que la nature a honte d'être nue,
Que cherchant l'élégant, le leſte & l'apprêté,
De ſoi-même a frayeur dans la malpropreté.
Le Ruſſien pouvait anéantir ſa femme;
Après avoir proſcrit cette coutume infame
Notre empereur ſe fit l'ange heureux de l'hymen,

Avant lui les époux se prenans par la main,
Se juraient aux autels une ardeur éternelle,
Et sans en ressentir la plus faible étincelle,
Ne s'étant jamais vus, & ne s'aimans jamais
Que sur l'absurde foi de parens indiscrets;
Parens qui consultaient le rang & l'opulence,
Non l'amour indigné contre cette alliance.
Delà tant de froideurs, delà tant de dégoûts
Empoisonnaient les jours de nos jeunes époux.
Delà tant de débats & delà tant de larmes,
Qui les précipitaient dans d'affreuses allarmes.
L'injuste époux plus fort souvent en abusait,
Insultait & grondait, tonnait & menaçait;
L'épouse non moins fiere & tout aussi peu sage,
Pleurait & fulminait, s'attirait un orage;
L'épouse périssait plainte par les amours
Que les graces ornaient pour de plus heureux jours.
Trop heureux ces époux quand un indigne cloître
Terminant leur fureur l'empêchait de s'accroître,
Ne faisait pas servir le nuptial flambeau,

Pour

Pour éclairer de l'un le meurtre ou le tombeau.
PIERRE, qui déplorait ces uſages barbares,
Proſcrivit les abus des Turcs & des Tartares,
Qui rendaient inviſible un ſexe trop charmant,
De la ſociété le plus bel ornement,
Le héros voulut donc leur ouvrir le grand monde
En pere, en créateur d'une ſource féconde
De plaiſirs délicats, utiles aux deſtins,
Qui veulent augmenter la race des humains.
Il ſait que chaque ſexe, animé l'un par l'autre,
Pour ſe multiplier, n'a pas beſoin d'apôtre;
A ce but glorieux il veut les ramener,
A fuir la ſolitude il veut les condamner;
En être ſupérieur ordonne que les graces
Commandent aux plaiſirs de mener ſur leurs traces,
Les timides beautés dans des cercles nombreux,
Qu'un triſte préjugé leur dépeint dangereux.
Mais bientôt y prenant une douce habitude,
D'y plaire avec ſageſſe elles font leur étude;
Dans chaque compagnie aiguiſant leur eſprit

Laissent dans plus d'un cœur leur mérite en écrit.
Plus d'un aimable amant, entrepris de leurs charmes,
Et conduit par l'amour leur rend enfin les armes,
Leur jure avec raison au pied d'un saint autel
Un véritable amour, un hommage immortel.
  Après avoir ainsi de la belle nature
Rétabli tous les droits & banni l'imposture,
Du triste préjugé le funeste venin,
La folle jalousie au regard assassin,
PIERRE le créateur reconnut qu'en Russie
Tout bientôt par ses soins prendrait nouvelle vie;
Que l'amour s'animant au gré de ses projets
Enfanterait pour lui des millions de sujets.
Après avoir sur-tout évité la faiblesse
De croire & d'écouter la piété traîtresse
De ces moines cruels pour le gouvernement
Etoufans en eux-même & trop barbarement,
Une suite d'enfans, de sujets nécessaires,
Pour faire des soldats, pour cultiver leurs terres,
Pour peupler les cités, pour remplir les emplois,

Pour

Pour rendre plus puissans & le prince & les loix.
Notre Czar qui voyait l'utilité des siennes
Pour faire triompher les forces Russiennes,
Se crut avec courage assez bien affermi
Pour oser attaquer un terrible ennemi;
Le Suédois, dont l'œil plein d'audace & de gloire,
Avait vu constamment obéir la victoire,
Du Russe méprisait les mœurs & les guerriers,
Croyant dans Moscou même entasser ses lauriers.
Les tems étaient changés, à force de combattre,
De se voir terrasser, de lutter & se battre,
PIERRE à qui son grand cœur inspire un noble espoir
Avait pour vaincre enfin tout su faire & prévoir.
Tandis que de son peuple il polit le génie,
Se rend digne rival d'une fiere ennemie,
Qu'il achete le sang des soldats étrangers
Et peuple ses états d'excellens officiers,
De ses propres sujets il fait des militaires,
Dont les cœurs aguerris dans la suite des guerres,
Devaient bientôt après le faire triompher

Et ſur les mers enfin le faire dominer.
Mais que vois-je! arrêtez...quelle ſurpriſe extrême
Ce puiſſant empereur était ſoldat lui-même.
Ce Lefort genevois qu'il créa général
L'avait auſſi créé de tambour caporal,
Et l'avait par degrés de ſoins & d'exercices
Reçu ſimple officier dans ſes propres milices.
Hélas! ce genevois, victime de la mort,
Malgré les pleurs du Czar vit terminer ſon ſort;
Et PIERRE, alors privé de ce bras ſecourable,
Par un nouveau deſſein à jamais admirable,
Pour mieux encourager les nobles & les grands
Dans ſes troupes voulut paſſer par tous les rangs,
Donner l'exemple à tous par une obéiſſance
Qui ſouvent du ſoldat laſſe la patience.
Il ne ſe réſervait le droit d'être empereur,
Que pour mieux obéir & montrer ſa valeur.
C'eſt ainſi qu'autrefois le foudre de la guerre,
Céſar ſervit d'abord en ſimple volontaire,
Qu'à force de malheurs, de travaux, de hazards,

PIER-

PIERRE se préparait les triomphes de Mars.
Mais comme, dans le cours des affaires humaines,
L'adresse & la valeur seraient faibles & vaines,
Sans ce métail puissant, que des avides mains
Vont au travers des mers ravir aux Mexiquains,
Le Czar qui sait que l'or est le Dieu de la guerre,
Subit malgré son cœur cette loi nécessaire,
Qui ravit fort souvent, par des impôts fâcheux,
Leur plus solide bien & le plus précieux.
Mais par ses sages loix ses financiers avares
N'y pouvaient plus jamais tremper leurs mains barbares,
Ni sucer à longs traits en tygres affamés
Tout le plus pur du sang des sujets opprimés.
Le peuple avec transport secourait son grand prince,
Sachant ce que devait fournir chaque province,
Que leurs biens jusqu'au Czar coulans entiers & surs
Ne circuleraient plus dans des canaux impurs.
Comme on voit quelquefois une onde claire & pure,
Ornement des païs, tribut de la nature,
Dans un marais affreux se perdre & s'épancher

Et

Et devenir nuisible au triste passager.

Pour ses sujets le Czar pénétré de tendresse
Se trouvait opulent de leur propre richesse.
Même par ses bienfaits devenu tout-puissant,
En esprit créateur & toujours agissant,
Il semble faire naître une flotte de l'onde;
Formant un nouveau peuple il fait un nouveau monde;
Sur mon peuple, dit-il, mon desir soit rempli;
Il ordonne, il agit, & tout fut accompli.



LA PETREADE
OU
PIERRE LE CREATEUR.

CHANT CINQUIEME.

Sous l'aile du héros tout paraissait tranquile,
Quand tout à coup le bruit d'une trompette agile
Des Russes étonnés agite les états,
Met tout en mouvement, fait marcher aux combats.
Comme une vaste mer qui reflue à la ronde,
Qui semble menacer de submerger le monde,
PIERRE, qui se sent grand, marche & veut engloutir
Des païs qu'un grand art doit seul lui conquérir.

Cent

Cent mille combattans n'aſpirans qu'à la guerre,
Touchent d'un pié léger l'Eſtonique frontiere,
Enveloppent Nerva, ſaiſiſſent ſes abords,
Et contre ſes remparts dirigent leurs efforts.
Tandis que les Danois à qui l'art du miſtere
Peut ſervir de puiſſance & talent militaire,
Par ruſes en tout tems, quelquefois par combats,
Tourmentent le Holſtein, l'inondent de ſoldats;
Contraignent la Suede à diviſer ſa force,
Tandis que des Saxons un électeur s'efforce
A ſubjuguer pour lui, non pour les Polonais,
Les bords de Livonie & de nouveaux ſujets,
Cherche à s'y conquérir quelque nouvelles terres
Qu'il s'était propoſé de rendre héréditaires,
Pour ſe donner auſſi des ports & des vaiſſeaux,
Et fonder ſa grandeur ſur l'empire des flots;
Tandis que FREDERIC & le galant AUGUSTE
Marchent de leur côté pour une guerre injuſte,
Mon héros, qui pour lui la croit juſte en honneur,
Les fait ſervir tous deux à ſa propre grandeur.

Il attaque Nerva qu'il voit dans ſon partage,
Foudroye tous ſes forts, les preſſe avec courage.
Mais que peut la valeur ſans ſoldats aguerris
Sur les fiers Suédois par Bellone nourris,
Fils des Gots les vainqueurs des fils de la victoire,
De ces Romains fameux au temple de mémoire,
Pour avoir ſubjugué le reſte des humains,
Et tous ces rois détruits par leurs vaillantes mains?
Depuis on vit ſouvent ces Gots ſi formidables
Faire aux champs du Dieu Mars des exploits incroyables,
Depuis on vit encor trois GUSTAVES guerriers
Y cueillir tour à tour les plus brillans lauriers.
Un jeune rejetton de cette auguſte race
Se voyant attaquer s'élance ſur leur trace;
Et quittant à la fois ſes plaiſirs les plus doux,
Puiſe un courage altier dans le feu du courroux.
L'ange de la Suede accourant de Ruſſie
D clare à CHARLES douze une ligue ennemie,
Et lui dit que Danois, Polonais, Ruſſiens,
Par un traité ſecret ont uni leurs deſtins.

Que

Que déjà leurs soldats, les bras de leur puissance,
Dans ses païs lointains vont avec arrogance
Ravager ses vassaux, assieger ses forts,
Braver ses jeunes ans par leurs puissans efforts.
„ Non je ne suis plus jeune, & je commence à vivre,
„ O mes ayeux! dit-il: héros que je veux suivre;
„ Une haute vengeance a pour moi trop d'appas,
„ Mes ennemis ou moi périront sous ses pas.
„ Ecoutez conseillers, vous braves militaires,
„ Ce glaive étincellant, toujours nud dans mes guerres,
„ Ne reposera point qu'il n'ait fait succomber
„ Ces peuples orgueilleux qui veulent m'attaquer.
„ Tout entier aux combats, roi monarque suprême,
„ Pour vaincre je serai ennemi de moi-même.
Il dit; & dès l'instant on le vit en effet
Devenir du Dieu Mars le terrible sujet;
Ou vouloir bien plutôt croire en être le maître;
Maîtrisant les destins & même son propre être;
Insensible aux plaisirs, conduit par son démon,
Le desir de la gloire absorbe sa raison.

Un

Un fanatisme ardent, soit en paix, soit en guerres,
L'occupe incessamment de terribles misteres.
Son esprit est actif, hautain, tenace en tout,
Il croit pousser la gloire & le ciel même à bout.
CHARLES se transformant évite tous les charmes;
Son esprit échauffé n'en voit que dans les armes;
Et défiant enfin la nature & le sort
Des plus rudes travaux son corps soutient l'effort.
On le voit ce guerrier devançant les années
Par son heureux instinct gouverner ses armées,
Et laissant les Danois, déjà vaincus, domptés,
S'avancer contre PIERRE à pas précipités;
Ne se montrer d'abord un héros redoutable
Par des faits inouis presqu'un être incroyable;
N'accumuler enfin victoires & grandeurs
Que pour rendre le Czar le plus grand des vainqueurs.
Des Russes cependant le pénétrant génie
Prévoyait que d'abord les troupes de Russie
Vont se voir abîmer sous un orage affreux,
Que PIERRE toujours grand va se voir malheureux.

Ce génie voulant exciter ſon courage
De ſon camp, où bientôt l'audace & le carnage,
Faiſant voler la mort, détruiront ſes guerriers,
Le tire adroitement de ces lieux meurtriers,
Et lui parle en ces mots: „ Ton ennemi s'avance;
„ Il faut à la valeur joindre de la prudence.
„ Contre ces Suédois aux combats exercés
„ Que peuvent tes ſoldats nouvellement dreſſés?
„ Le grand nombre jamais ne donna la victoire,
„ Les meilleurs combattans obtiennent cette gloire.
„ Le grand CONDÉ, TURENNE, avec peu de ſoldats,
„ Contre un bien plus grand nombre ont ſignalé leurs bras.
„ CHARLES impétueux, & qui leur porte envie,
„ Qui pour les imiter ſacrifirait ſa vie,
„ Ne craindra point ſuivi d'un petit corps guerrier
„ De venir attaquer tout ce grand monde entier.
„ A ſa bouillante ardeur oppoſez quelque ruſe;
„ Tandis que loin du camp CHEREMETOFF l'amuſe;
„ L'arrête habilement à chaque défilé,
„ Court vîtez au ſécours de Pleſcou déſolé.

Ses

„ Ses ſoldats ont perdu leur divine oriflamme,
„ Cet étendart ſacré qui raſſurait leur ame,
„ Par qui depuis longtems la ſuperſtition
„ Promet de grand ſuccès à notre nation.
„ Allez & raſſemblez ces troupes fugitives,
„ Allez, ramenez-les ſur ces tremblantes rives,
„ Votre préſence vaut les meilleurs étendarts;
„ Revenez avec eux au pied de ces remparts,
„ Tromper le Suédois par des marches guerrieres,
„ Et mettre entre deux feux ſes ſoldats téméraires.
„ Alors de tous côtés trouvant à le preſſer,
„ Par le nombre on pourra le vaincre & l'écraſer.
PIERRE frappé d'abord de cette heureuſe idée,
Que le génie inſpire à ſon ame agitée,
Abandonne ſon camp, ou plutôt ſes enfans,
Pour tirer d'autres fils de pas embarraſſans.
Mais tandis qu'il ſoumet ſon cœur & la nature,
Le ciel en l'éprouvant par une loi trop dure
Souffre que l'ennemi ſubjugue ſes ſoldats,
Qu'ils ſoient devant Nerva vaincus en deux combats.

CHEREMETOFF, guerrier auſſi prudent que brave,
Depuis des Suédois la plus terrible entrave,
Poſté dans des terreins habilement choiſis,
Croit pouvoir arrêter ſes bouillans ennemis.
Que peut d'un général la haute expérience,
Quand il a des ſoldats dont la triſte ignorance
Croit que les Suédois, braves, humains guerriers,
En mépriſant la mort étaient d'affreux ſorciers.
PIERRE ſut dans la ſuite effacer cette idée,
Mais pour CHEREMETOFF aſſez tard effacée,
Puisqu'il ne put couvrir le ſiege de Nerva;
Puiſque malgré ſes ſoins tout fuit, & ſe ſauva.
Ô CHEREMETOFF, fameux au temple de mémoire,
Vous n'avez rien à craindre ici pour votre gloire;
Vos ſoldats veulent fuir, & vous les arrêtez.
Vous leurs parez les coups,pour eux vous combattez!
L'ame de PIERRE anime en vous le cœur,l'audace,
Des ſoldats protégés la fugitive trace;
Couvrez-les, s'il ſe peut avec tout votre corps,
Et préparez au camp de plus puiſſans efforts,

Dans

Dans les retranchemens cette troupe allarmée
Vient porter la frayeur à leur nombreuse armée.
DE CROI le général, officier allemand,
Pour pouvoir résister met tout en mouvement.
D'un jeune audacieux il craint l'ardeur fougueuse,
Il compte avec effroi sa troupe peu nombreuse;
Plus il la voit petite & plus avec terreur
Il redoute de Mars les tours & la fureur.
En tête de sa troupe avec sa confiance,
CHARLES invoque Dieu, vers les Russes s'avance;
Un fort retranchement aurait dû l'arrêter,
Donner aux Russiens le tems de résister.
L'ange de la Suede, ou plutôt de la guerre,
Joignant à la valeur la ruse militaire;
Flottant avec plaisir parmi les étendarts,
Et des Russes voyant les dangereux remparts,
Voulut aux Suédois ménager la victoire,
Sans rien diminuer de leur plus chére gloire.
Le soleil éloigné laissait venir l'hiver;
A la voix du génie accourt un vent pervers,

Au dos des Suédois assemble les nuages,
Et soufle aux Russiens la neige & les orages.
Ces novices soldats, ces guerriers malheureux,
Pour défendre l'approche ont à peine des yeux.
Lors vingt bouches d'airain qu'aucun effort n'arrête,
Vomissant à la fois la foudre & la tempête,
Renversent dans l'instant leurs remparts étonnés;
Ouvrent plusieurs chemins à ces Gots acharnés.
Ces peuples aguerris qu'aucun danger n'effraye
Dans un cruel assaut, que le trépas leur fraye,
Pénétrent tous les rangs des Russes peu serrés,
Qui combattent toujours quoiqu'ils soient séparés:
Trop faible impulsion d'une masse ébranlée,
A quoi sert en effet la valeur mal réglée?
Les petits bataillons des Suédois pressés
Poussaient d'un pas vainqueur les Russes dispersés,
Et bientôt poursuivans cette armée effrayante
Par le grand art de Mars la rendent impuissante.
Ce grand art inconnu des braves Russiens
Dérouta leurs efforts & leurs pas incertains.

L'enne-

L'ennemi dos à dos ſe diviſe en cent groupes,
Tâche de prendre en flanc leurs inquietes troupes,
Toujours uni, ſerré, combat & perce tout;
Des Ruſſiens gênés met la valeur à bout.
CHARLES parait, voltige & ſe montre à la tête;
A la droite ſur-tout, ſon courage l'entête,
Il croit y rencontrer le plus digne ennemi,
Un ennemi héros, *PIERRE*, plus grand que lui.
Mais il était loin d'eux.....Cette funeſte abſence
Des Ruſſes emportait toute la confiance.
Contr'eux tout combattait dans ces momens affreux;
Et tout juſqu'à leur nombre était fatal pour eux.
Sans aucun mouvement, comme une lourde maſſe,
Des bataillons entiers périſſaient ſur la place,
Ne pouvans éluder l'extrême agilité
Du Suédois qui fonce avec vivacité;
Qui peut légérement choiſir ſon avantage,
Et frapper dans l'endroit où marche ſon courage,
Tandis que notre Ruſſe immobile & gêné
Sans ſe pouvoir défendre eſt comme aſſaſſiné.

Privé du libre jeu du maniement des armes,
Sa valeur cede enfin aux cruelles allarmes
Qu'inſpire aux plus grands cœurs un odieux trépas,
Que l'on voit mieux venir quand on ne combat pas.
Cependant cette mort volant de file en file,
(Qui le croira jamais ?) eſt un ſecours utile
Pour le Ruſſe plus libre en ſes rangs éclaircis,
Et pour ſon officier plus actif, plus décis.
Le combat recommence en ſe mettant au large,
Au bruit des inſtrumens on ſe pouſſe, on ſe charge,
De Croi, Dolgorouki, Golofkin, généraux,
Rallient leurs guerriers; défendent leurs drapaux;
On ordonne; on avance; on voit le fer qui brille;
A travers la fumée un feu cruel petille;
Le plomb, trait de la mort, accompagne l'éclair,
Frappe, terraſſe, abbat & fait retentir l'air.
Enfin on ſe rapproche, on ſe range, on ſe preſſe;
A forcer l'ennemi chaque côté s'empreſſe;
Pluſieurs différens corps combattent mains à mains;
Par-tout tombent des coups rapides & certains;

Le démon de la guerre a répandu ſes charmes,
Et l'on ne connaît plus de pitié, ni d'allarmes;
On foule ſans horreur les morts & les mourans,
Qui dans ce jour cruel s'entaſſent rangs ſur rangs.
C'eſt ainſi que l'on voit dans les déſerts d'Afrique,
Les tygres réunis en corps de république;
Des rois des animaux rivaux ambitieux,
Attaquer fiérement les lions furieux;
On les voit tour à tour déployer leur courage,
Pour défendre leur proye employer trop de rage.
Vous guerriers! Admirez ce trop cruel portrait,
Il vous reſſemble hélas! grands héros trait pour trait.
Les actifs généraux des deux troupes guerrieres
Renouvellent déjà leurs charges meurtrieres,
Déjà le Ruſſien animant ſa valeur,
Eſpérait de pouvoir repouſſer le vainqueur.
Mais il n'était plus tems; la moitié de l'armée
Qui pouvait vaincre encor eſt bientôt abîmée,
Etant battue en flanc par ſes propres canons,
Et qui cruellement rompaient ſes bataillons.

Il fallut ſuccomber ne pouvant ſe défendre,
Sur un pont ſubmergé ſe noyer ou ſe rendre.
D'un ſi cruel revers témoins ſilentieux!
Cieux! vous abandonniez ces humains malheureux.
Dans cette extrémité tous mettent bas les armes,
Pluſieurs cœurs courageux en verſerent des larmes.
Mais ainſi que le reſte il faut ſubir la loi,
Le ſoldat, l'officier & juſques à De Croi;
De Croi leur général qui cherchait la victoire,
Qui devait du héros faire tonner la gloire,
Qui devait plutôt rompre & ne jamais plier,
S'abîmer ſous le joug & non pas le baiſer,
Plutôt que l'eſclavage affronter la mort même:
Il eſt tant de moyens pour ce remede extrême!
Ce peuple de captifs, outre les officiers,
Renfermait dans ſon ſein d'illuſtres priſonniers.
On en vit un ſur-tout, exemple mémorable
Des révolutions du ſort inexorable!
Ce ſort, qui pourſuivit juſqu'aux derniers Stuarts,
Du trône de Georgie avait chaſſé ſes Czars

Et

Et leur avait fait fuir l'appui de la Turquie,
Pour leur faire chercher celui de la Russie.
MITELLESKI, ce Czar que nous appellons roi,
Fuyant les Georgiens qui rejettaient sa loi,
Auprès de notre PIERRE oubliant sa province
Régnant sur sa famille, est encor un grand prince.
  Le jeune CZARASIS, l'ainé de ses enfans,
Sa consolation, l'espoir de ses vieux ans,
Devait bientôt s'unir avec sa tendre amante,
Princesse douce, aimable & beauté trop touchante,
Pour ne pas captiver le plus digne des cœurs,
Et pour n'en pas bannir l'amour des vains honneurs;
Se croyant plus qu'aucun des princes de la terre
Etre en droit de régner sur une ame si chere.
Mais de son protecteur qui marchait aux combats
Il veut en brave prince accompagner les pas;
Et ce tendre Artschelou, combattant pour la gloire,
Devient pour le vainqueur le prix de la victoire;
Prisonnier arraché de l'objet de ses vœux
En Suede il finit ses jours trop malheureux.

O

O juſte ciel! voyant tant d'horreur, de miſere,
Confeſſe pour ta gloire, & n'en fais pas miſtere,
Que tu te mêles peu des choſes d'ici-bas;
Mais comment nos malheurs ne te toucheraient pas?
CHARLES ce fier vainqueur, & né pour les allarmes,
Voyant le CZARASIS fut touché juſqu'aux larmes.
„ Hélas! s'écria-t-il; pour ce prince quel ſort!
„ Né roi vers le Caucaſe il va captif au Nord.
„ C'eſt comme ſi j'étais priſonnier en Crimée.
Oh coup du ſort! ce roi prédit ſa deſtinée,
De ſa gloire au malheur l'affreux enchaînement.
Etait-ce par hazard, ou par preſſentiment?
Peut-être ſentait-il, qu'un héros tel que PIERRE,
Pourrait faire tomber ſa puiſſance en pouſſiere;
Que le héros du Nord trouverait un vainqueur
Dans celui qui ſût être un grand réformateur?
CHARLES fit cependant ouvrir un ſûr paſſage
Aux Ruſſes qui venaient d'éprouver ſon courage.
Ce vainqueur ſut agir en habile guerrier;
Renvoyant le ſoldat il retint l'officier.

La

La nobleſſe, par-tout plus riche & plus ſavante,
Pour mieux ſervir l'état eſt toujours plus puiſſante;
Du trône & de la guerre eſt la force & l'honneur,
Quand ce trône ſait bien employer ſon grand cœur.
CHARLES qui le ſavait retint cette nobleſſe,
Et le Czar lui donnant des larmes de tendreſſe,
La plaignit & voulut du-moins la remplacer
Par ceux qu'il prévoyait pouvoir ſe ſignaler.
Parmi ces ſerviteurs, fortunés militaires,
MENZIKOFF courtiſan, courageux dans les guerres,
Favori fort adroit, tout à coup s'avançant,
Fut bientôt annobli, bientôt prince important.

Le Czar, qui du vainqueur égala le courage,
Mais dont la politique était beaucoup plus ſage;
„ Qui diſait: je le ſais, le Suédois vaincra,
„ Le Suédois ſouvent de nous triomphera;
„ Mais je ſens en mon cœur qu'à force de nous battre
„ Il doit auſſi m'apprendre à le vaincre & l'abbattre.
Ce PIERRE ſans pâlir apprit qu'un cruel ſort
Avait fait triompher le faible du plus fort;

Qu'une

Qu'une vaine terreur ſaiſiſſant ſon armée
L'avait fait ſuccomber, & l'avait diſperſée,
Et que les Suédois, vainqueurs audacieux,
Paraiſſaient plus que lui favoriſés des cieux.
C'eſt ainſi que du ciel la puiſſance ſuprême
Eprouve ſi le Czar eſt digne de lui-même,
Et ſi ſans ſon ſecours par ſa propre vertu
Il ſait voir ſon malheur ſans en être abbatu.
Auſſi vit-on dans PIERRE un homme inébranlable,
Un héros ſans armée, en lui ſeul indomptable.
Avec cent bataillons il venait au ſecours,
Voulant pour tout ſauver ſacrifier ſes jours.
Il y hâtait ſes pas...... Du haut de l'empirée
Un tourbillon apporte une nue enflammée,
Qui s'ouvre & qui préſente un eſprit glorieux......
Il enchante les cœurs, il éblouit les yeux.
Le Czar ſait l'admirer pendant que ſa lumiere
Offuſque des ſoldats la timide paupiere.
„ Que voulez-vous? dit PIERRE avec ſa fermeté;
„ Combattrez-vous pour ceux qui me croyent dompté?
„ Pour-

„ Pourquoi m'arrêtez-vous trop fier & grand génie?
„ Les cieux ordonnent-ils une honteuſe vie?
„ Quel intérêt les cieux ont-ils d'humilier
„ Les grands cœurs qui ſur terre ont peine à ſe plier?
„ Grand & ſublime effort de ces hauts cieux ſuprêmes
„ De venir accabler l'homme de maux extrêmes,
„ Et même l'empêcher de jouir de l'honneur
„ D'aimer le vrai, le grand, enfin d'avoir un cœur.
„ Qu'on me laiſſe périr; mon ame hors de la terre
„ Pourra bien comme vous poſſéder la lumiere;
„ Mais n'emploira jamais la ſuperſtition
„ Pour dompter les humains par quelque viſion.
„ Il fallait qu'à mon tour je marche à la victoire.
„ Pourquoi retardez-vous ou ma mort ou ma gloire?
Oui je veux empêcher une inutile mort,
Dit l'eſprit lumineux qui veillait à ſon ſort.
Oui, les plus hauts deſtins veulent te faire vivre,
Le grand-homme toujours eſt ſoumis à les ſuivre.
Leurs éternels décrets ont compté tous ſes jours,
Et toute ſa valeur n'en peut rompre le cours.

„ Tes

„ Tes soldats sont vaincus, & pendant ton absence ;
„ Il te sera plus beau de vaincre en ta présence.
Oui, sois donc même encor plus fier que ton vainqueur ;
C'est dans l'adversité que s'éprouve un grand cœur.
Et pour te faire voir que dans le malheur même
Les grands peuvent briller d'une gloire suprême,
Je te suis apparu sous des traits lumineux,
Moi qui toujours avant me cachais à tes yeux.
Comme esprit supérieur qui régis la Russie
J'ai pu des Suédois combattre le génie;
Mais l'arrêt des destins est contraire aujourd'hui,
Te destinant l'honneur d'être un jour leur appui.
Il faudra donc attendre un tems plus favorable ;
Dans ce monde jamais rien n'est sûr, immuable :
Ainsi que d'heureux tems on tire son malheur,
Dans les plus grands revers on puise son bonheur.
CHARLES victorieux a trop de confiance,
Et devenant héros a trop peu de prudence ;
PIERRE dans ses soldats malheureux & vaincu,
A travers l'infortune exerçant la vertu,

En

En renvoyant au tems le parti le plus sage,
Doit former ses soldats, animer leur courage,
Et préparant de loin des foudres, des éclairs,
Vaincra les Suédois, surprendra l'univers.
Enfin, pour te couvrir d'une plus grande gloire,
Le ciel te laisse seul te devoir la victoire.
Tu n'auras pas besoin qu'un écrivain pompeux
Appelle à ton secours un esprit des hauts cieux;
Que pour te rendre grand par des moyens étranges
Il fasse ouvrir les cieux & combattre les anges;
On affaiblit l'honneur du plus digne héros,
Le faisant réussir par de divins complots.
Je te dévoilerai tous nos plus grands misteres;
Mais pour combattre, agir, ce seront tes affaires.
Sois donc grand par toi-même, & grand réformateur,
Les destins te diront d'être aussi créateur.

Le génie a parlé: s'élevant de la terre
Il entraîne après lui des torrens de lumiere.
Et parcourant les airs avec rapidité
L'œil de loin ne croit voir que de la majesté.

Ainsi qu'une comete à queue flamboyante,
Qui pour le simple peuple est toujours effrayante,
Fait pour l'homme qui pense un spectacle charmant;
De même pour le Czar il n'est rien d'étonnant
Dans l'apparition de cet esprit céleste:
Il en bénit le ciel, se tranquillise au reste.

PIERRE vient à Moscou cherchant à le calmer,
En lui montrant un cœur qu'on ne peut étonner.
Il chasse à son abord les mortelles allarmes,
Et sa présence vaut de triomphantes armes,
Fait oublier le sort des malheureux guerriers,
Et fait pour l'avenir espérer des lauriers.
Exerçant ses soldats, rehaussant leur courage,
De la victoire enfin se donnant comme un gage;
Le Russe qui le voit si grand dans le malheur,
N'en augure pour soi que gloire & que bonheur.



LA PETREADE
OU
PIERRE LE CREATEUR.

CHANT SIXIEME.

Tandis que mille soins, comme une vive flamme,
Dévoroent mon héros dans le fond de son ame,
Qu'il pense à se créer quelque chose de rien,
Qu'il veut même tourner tous les malheurs en bien;
Le ciel tournait aussi, ramenant toutes choses,
L'épine des chagrins & des plaisirs les roses,
Après la paix aimable un meurtrier procès,
Après de grands revers de glorieux succès.

Que ferait l'homme faible en ce monde pénible
S'il n'y trouvait jamais quelque moment paisible?
La nuit nous la procure, & laisse respirer
Un grand cœur que sans elle ont verrait succomber.
„ Venez sur mon héros, dit l'illustre génie,
„ Qui veillait au salut de l'heureuse Russie,
„ Le destin vous l'ordonne: O bienfaisante nuit!
„ Chassez loin ce soleil qui trop longtems reluit.
„ Prenez dans votre sein sa grande ame agitée;
„ Apportez les pavots du tranquille morphée;
„ Calmez ses sens trop vifs & ses nobles ardeurs,
„ Le ciel fit les pavots pour tempérer les cœurs.
A l'invitation de cette Intelligence
La complaisante nuit sort des flots & s'avance.
Son ample voile noir, & parsemé de feux,
Enveloppe la terre & s'étend jusqu'aux cieux.
Leur sombre profondeur, leur auguste silence,
Etonne les esprits de tout homme qui pense;
Il n'ose regarder, si ce n'est qu'en tremblant,
Ce spectacle admirable & toujours accablant.

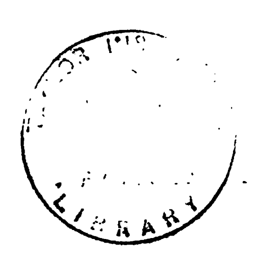
Mal-

Malgré ſes ſoins divers PIERRE toujours lui-même
Admirait en ſecret cette diſtance extrême,
Qui dans deux petits points,& tels que ſont nos yeux,
Raſſemble les grands corps qui roulent dans les cieux.
PIERRE les obſervant d'une attentive vue,
Son eſprit parcourait leur immenſe étendue,
Paſſait de l'un à l'autre, & ſes réflexions
Le menaient de la terre à d'autres régions.
Pour notre petit globe il ſe ſentait trop d'ame,
Il en fallait pluſieurs à ſa divine flamme.
Il volait dans les cieux..... Le ſommeil y conduit
L'ame de mon héros, qu'il ſurprend & ſéduit.
Son eſprit dégagé des ſens par le génie,
Et prenant ſon eſſor de la terreſtre vie,
Parcoure les hauts lieux des ſéjours éternels,
Où l'on voit du deſtin les décrets immortels;
Ainſi qu'en un miroir, auſſi brillant qu'immenſe,
Tout ce qui vit s'y peint, & même ce qu'il penſe;
Le paſſé, l'avenir, tout s'y lit dans ſon rang,
Avec ordre on y voit chaque être différent,

Leur moment ou leur lieu, l'infamie ou leur gloire,
Du ſage le repos, du héros la victoire.
On y diſtingue enfin tout un peuple de rois,
Et les foules d'humains qui ſubirent leurs loix.
Ainſi qu'en ces bas lieux chacun eſt dans ſa place,
Qu'il ſe pouſſe l'un l'autre & que tout ſe remplace,
Qu'il change cependant & d'aſpects & de lieux
A meſure qu'il tourne avec les premiers cieux;
Et comme on voit au ciel, obſervé par les ſages,
Des Aſtres de tout rang les brillans aſſemblages
Conſerver tous entr'eux le même éloignement
Et la même figure en leur arrangement,
Mais ſe montrer plus loin ou plus près de la terre,
Et ſembler s'engloutir dans notre baſſe ſphere;
De même auſſi l'on voit tous les êtres divers
Tendre à ſe replonger dans ce bas univers,
Pour y remplir au bout de mille & mille années
Le ſort qu'ont préparé les hautes deſtinées,
Et pour paſſer ſans fin alternativement
Des mondes d'ici-bas à ceux du firmament.

PIER-

PIERRE, que conduisait l'ange de la Russie,
Parcourt en un instant l'étendue infinie,
Et se voit au milieu du cercle des destins,
Où tout surprend, ravit ses regards incertains.
Il cherche sans effroi dans l'immense étendue,
Ce cahos infernal où l'ame descendue
Se sent par mille feux enchaîner à jamais
Pour expier ainsi de passagers forfaits.
Il voudrait écouter l'effrayante harmonie
Des êtres gémissans d'avoir reçu la vie.
Il ne voit ces horreurs que dans les fictions
De mille anciens devins de cent religions.
Pour mieux faire valoir une morale sage,
Du poëte autrefois le sublime langage
Effrayait les esprits du peuple corrompu,
Et le forçait au moins d'admirer la vertu.
Notre Czar voit par-tout un enfer pour le vice,
Qui dans tout l'univers vole avec son suplice.
PIERRE cherchait aussi ces hauts cieux enchantés
Dont le poëte adroit dépeint les voluptés,



La touchante harmonie & la joye animée,
Comme si dès la terre il l'avait éprouvée.
Il voulait approcher de ce divin rempart,
Croyant qu'il renfermait les bienheureux à part.
Mais quelle fut du Czar la surprise & la joye!
Autour de lui le ciel s'étend & se déploye.
Il cherchait ce séjour où la Divinité
Remplit les purs esprits de sa félicité,
Et lui-même il se voit au milieu de ces ames
Qui renvoyent à Dieu leurs amoureuses flammes.
Lui-même dans l'instant il brille de leurs feux,
Il sent par-tout un Dieu, par tout il voit les cieux.
Il voit d'un seul coup d'œil, comme dans un seul temple,
Tout l'immense univers & son Dieu tout ensemble,
Nul mistere cruel n'offusque son esprit;
Le secret de chaque être est en lui comme écrit.
Il voit ce qu'il était, ce qu'il est, ce qu'il pense,
Quelle doit être un jour sa nouvelle existance.

Le Czar admire aussi tous ces héros fameux
Qui firent de la terre un théâtre pompeux

Qui

Qui souvent s'écroulant sous le poids de leur gloire,
Ne laissait que leurs noms aux fastes de l'histoire.
Mon fils, dit le génie au chef des Russiens,
Tous ces rois, ces guerriers tant modernes qu'anciens,
Sont, il est vrai, comblés de gloire & de lumiere,
Mais ce n'est point le prix de leur humeur guerriere;
Elle aurait bien plutôt préparé leur malheur,
Si les vertus n'avaient tempéré leur valeur.
Ce Ninus qui fonda Ninive & Babilone,
Qui le premier apprit à porter la courone,
Est glorieux ici dans l'ordre des destins,
Parce que sa vertu servit à leurs desseins.
Osiris ce héros, qui des bords de l'Egypte
Porta ses pas vainqueurs par-delà le Granite,
Ne brille pas ici par tous ses grands exploits,
Mais pour les dons du cœur qui forment les bons rois.
Cadmus parait ici dans la suprême gloire;
Il fut écrit sur terre au temple de mémoire
Avec ces lettres même & cet art précieux,
Qu'il sut apprendre aux Grecs par lui dès lors heureux.

Votre héros Codrus, qui put d'un vain mistere
Rendre à tous ses sujets la fable salutaire,
Voulut mourir pour eux; il triomphe aujourd'hui,
Et ses sujets au ciel ne brillent que par lui.
Cyrus fit le bonheur du plus puissant empire,
Tant qu'il ne suivit point son martial délire;
Mais des Scythes le fer abrégea ses fureurs,
Et leur reine à sa place enchante tous les cœurs.

Regardez ce grand-homme, & tout brillant de gloire
Il ne l'a jamais due aux loix de la victoire;
Assuerus longue-main, des peuples le trésor,
Sut ramener pour eux le premier âge d'or,
Et bannissait le fer du cruel dieu des guerres,
Leur faisait ignorer ses funestes miseres.
Les rois les plus guerriers n'étaient que ses amis,
Redoutans d'offenser le trône de Thémis.

D'un des coins de la Grece Alexandre au contraire
Voulant comme un torrent inonder toute terre,
Ne brille point ici parmi tous ces guerriers;
Nulles vertus n'ornaient ses trop sanglans lauriers.

Sa

Sa vaste ambition animant ses largesses
Donnait tout pour avoir de plus grandes richesses.
Pour sa propre fortune il était généreux,
Et ce soi-disant dieu fit trop de malheureux.
Cher monarque tu vois ici sa seule place,
Les destins condamnans ce roi trop plein d'audace
A subir à son tour un cahos de malheurs
Sur la terre où jadis triomphaient ses fureurs.....
Mais j'attends le moment d'en dire davantage;
Que son exemple, ô Czar! modere ton courage.
Crains qu'un jour chez les Turcs il n'aille t'emporter...
Remarque ce héros; il le faut imiter.
Ce premier Ptolomée aussi brave qu'affable,
Attaqué par le fer d'un rival intraitable,
Le vainquit noblement à force de vertu,
Lui présentant la paix après l'avoir vaincu.

En finissant ces mots, comme un trait de lumiere,
Au travers des hauts cieux l'esprit entraîna PIERRE.
„ Mais qui sont, dit le Czar, ces rois sans ornemens,
„ Qui semblent commander à tous les élémens?

„ Un

„ Un feu clair rejaillit de toute leur personne,
„ Plus que dans mille rois il éclaire & rayonne.
„ Tout ce groupe d'esprits, courtisans glorieux,
„ Leur parait même offrir de plus sinceres vœux.
Ces grands-hommes, dit l'ange, apprens à les connaître,
Ne furent point des rois, ils méritaient de l'être.
Il tenaient du destin la haute mission
D'instruire tous les rois & chaque nation.
Philosophes remplis d'une divine flamme,
Le ciel toujours clément voulut former leur ame,
Pour éclairer l'esprit des malheureux mortels,
Et leur faire entrevoir les secrets éternels.
A peine on écoutait ces génies sublimes,
Qui du vice souvent devenaient les victimes.
Aujourd'hui dans la gloire ils sont comme adorés
Par les mêmes humains qui les ont déchirés.
Etant mort sous les coups d'une injuste cabale,
Socrate dans les cieux voit bénir sa morale.
Tu vois Solon, Thalès, Démocrite & Platon
Les modernes savans, Descartes & Newton.

Mais

Mais remarque sur-tout le divin Pythagore,
Que l'on décrie à Rome & qu'ailleurs on adore;
Un tems viendra peut-être où son systême heureux
Instruira les humains, leur ouvrira les yeux.
Apprenez donc, ô rois! qui gouvernez la terre,
A chérir les savans dont l'esprit vous éclaire.
Contre les préjugés protégez les auteurs,
Ils chassent l'ignorance & toutes ses noirceurs.
Voici ces fiers Romains qui brillerent dans Rome,
Qui paraissaient avoir quelque chose plus qu'homme.
Mais ces fameux Romains & ces guerriers si grands
Ne sont vûs dans les cieux que comme des tyrans,
Des monstres furieux, ennemis de la terre,
Que leur gloire remplit d'une longue misere.
Distinguons-en pourtant Camille & Scipion,
Et qui devaient sauver toute autre nation.
Mais enfin ces brigands, ennemis entr'eux-mêmes,
Se livrans l'un par l'autre à des malheurs extrêmes,
Se virent tour à tour accablés par les fers,
Que ces cruels vainqueurs donnaient à l'univers.

Ma-

Marius & Silla, César vengeans le monde,
Font à leur république une playe profonde,
Dont depuis les Romains, destinés... à servir,
Languissans tristement n'ont jamais.... pu guérir,
Sur les vastes débris de leur odieux trône
Mille chefs différens élevent leur couronné,
S'élevans au-dessus des lâches souverains
Qui reçurent des loix des superbes Romains.
Regarde tous ces rois, ce vil peuple de princes;
Esclaves des Romains, tyrans de leurs provinces;
Ici d'aucun éclat ils ne frappent nos yeux,
Tandis que nous voyons rayonner dans les cieux
Ces héros qui, vengeans votre nature humaine
Du joug dont l'écrasait la nation Romaine,
Qui de la liberté revendiquans les droits
Voulaient rendre leur peuple à ses anciennes loix.
Mithridate aima mieux sacrifier sa vie
Que de voir les Romains asservir sa patrie.
Sur la terre son nom est encor moins fameux
Qu'il ne se trouve au ciel illustre & glorieux.

Tan-

Tandis qu'on voit ramper ſur ſa brillante trace
Ses fils ou ſes parens indignes de ſa race.
Ces vils amis de Rome, eſclaves couronnés,
Et juſques dans les cieux d'affronts environnés.
Mithridate, dit PIERRE à ſon heureux génie,
Goûte des purs plaiſirs la douceur infinie ;
Lui que l'on accuſa de trop de cruauté ;
Le ciel me permet donc de la ſévérité ?
Non, non, répondit-il : jamais l'humeur ſévere
Ne ſera cruauté quand elle eſt néceſſaire.
Comme toi Mithridate uſait de châtimens
Pour des traîtres amis, & pour d'ingrats enfans.
Et toi Czar tu pourras abolir les ſuplices
Qu'exigeaient des méchans les noires injuſtices.
On eſt ſouvent cruel quand on eſt trop clément ;
L'impunité fournit des armes au méchant.
On ne peut réformer les odieux uſages
D'un peuple qui les croit auſſi ſacrés que ſages,
Sans abbattre la tête ou ſans lier les mains
Du méchant qui s'oppoſe à d'utiles deſſeins.

Pour

Pour enter de bons fruits ſur des arbres ſauvages,
Il faut abbatre auſſi d'inutils branchages ;
Et le fer à la main il faut vous attacher
A chercher le mauvais, le lier ou trancher.
Dès que l'on a tari des maux la ſource impure,
Il ne faut plus qu'aider votre humaine nature.
En attendant ce tems, du trône les beaux jours,
Pour le bien des ſujets que juſtice ait ſon cours ;
Sans doute un jour ton ſang héritant ta puiſſance
Sur les Ruſſes pourra régner avec clémence.

Qu'ai-je vu ! dit le Czar ; Spartacus aux honneurs
Eſt monté ſous l'habit des vils gladiateurs.
Oui, mon fils, répondit ſon ange tut laire,
Plus que d'autres héros ce guerrier doit te plaire ;
Et même plus qu'eux tous, cet eſprit tout divin
Avait droit de prétendre aux graces du deſtin.
Il voulait abolir la coutume inhumaine,
Qui régnait autrefois ſur la ſcene Romaine,
Et qu'on vit de nos jours réjouir Albion,
Où de l'ange l'anglais ſe croit un rejetton.

Spar-

Spartacus gémissait de ce que la nature
Voyait tranquillement l'humaine créature
Violer sans respect ses plus certaines loix;
Les hommes s'égorger par plaisir & par choix,
Pour suivre l'ordre affreux d'un riche tyrannique
Arroser de leur sang une fête publique.
Le héros que tu vois pensant plus dignement,
Punissant des mutins, périt plus noblement.
PIERRE alors s'écria: quelle gloire pompeuse
Pour ces rois qui n'avaient qu'une ame belliqueuse!
Attila, Genseric, & tous ces rois Lombards,
Par qui Rome sanglante a perdu ses remparts,
Ces rois Gots & Français qui partageaient ses terres,
Par le droit odieux de leurs cruelles guerres,
Méritaient-ils de Dieu ces suprêmes honneurs?
Mon fils, dit le génie, ils étaient ses vangeurs.
Eux-mêmes, instrumens de sa juste colere,
Se nommaient les fléaux de ce Dieu sur la terre.
Trop longtems un César insultant le seigneur
Du monde entier se crut être seul l'empereur.

Chargés par les destins de vanger cet outrage,
Ils sont récompensés d'avoir eu ce courage.
Au reste l'Eternel, dont la puissante main
Partage les païs de l'empire Romain,
N'avait jamais permis que sortant de sa cendre
A régir l'Occident il pût encor prétendre,
Que sous un Charles-magne on le vit se former,
Si dans ce tems barbare il n'eût dû réformer
Certaines nations cruelles & sauvages,
Les joignant pour un tems à des peuples plus sages.
C'est ce que tu feras te faisant empereur
Des peuples différens dont tu feras vainqueur.
Sans prendre les secours d'ambitieux apôtres,
Tu les réformeras tous les uns par les autres;
Et tes loix, combinant leurs diverses humeurs
Les plîront à la fin à de plus douces moeurs.
Tu vois devant tes yeux, poursuivit le génie,
Ceux sous les loix de qui l'empire de Russie
Commença d'assembler ses peuples dispersés (f).

Et

(f) Rossia veut dire dispersion.

Et dont tu poliras les travaux commencés.
Trois freres WAGRIENS unis par leur sageſſe
Surent les gouverner ſans rigueur ni faibleſſe.
On vit après RURICK régner ſon fils IGOR,
En Ruſſie avec lui renaître l'age d'or.
Le jeune SWATOSLAS laiſſa régner ſa mere,
Cette OLHA que tu vois nager dans la lumiere,
Cette princeſſe alors, moins femme que grand roi,
En guerre comme en paix fit adorer ſa loi;
Et le Ruſſe, au ſoleil comparant cette Hélene,
Reconnaît lui devoir la lumiere chrétienne.
Ainſi que toi, mon fils, on la vit voyager
Pour inſtruire ſon peuple & pour le ſoulager;
Mais elle ne put faire en toute ſes années
Ce que t'ont réſervé les hautes deſtinées.

PIERRE s'écrie: ô ciel! quels bataillons épars!
Et quels monceaux de morts! quels débris de remparts!
Je ne vois que du fer! que des torrens de flammes!
Des Ruſſes, eh quoi donc, les criminelles lames
De leur propre patrie ont répandu le ſang!

Ces freres se sont-ils entrepercé le flanc?
Voilà l'horrible effet des imprudens partages
Que font entre leurs fils des peres, rois peu sages,
Répondit le génie: en mourant SWATOSLAS
Fut le premier qui fit ce trop dangereux pas.
Entre trois fils chéris, mais trop farouches princes,
Il voulut diviser ses heureuses provinces.
Mais bientôt ce partage, en armant leurs fureurs;
Ne fit de leurs états qu'un vaste champ d'horreurs.
YEUPALCH peu content de ceux de Kiowie
Arracha d'OLEGAS les états & la vie.
Maître ainsi des Dreulins sans pouvoir s'assouvir,
Il marche à Newgorod contre WOLODIMIR,
Et vers les WAGRIENS met en fuite ce frere,
Qui, de ses bataillons chargeant bientôt la terre,
Revient & le combat, le poursuit à son tour;
Sous les murs de KIOW le prive enfin du jour.
WOLODIMIR vainqueur régna seul en Russie;
Mais il suivit aussi l'influence ennemie,
Partageant à sa mort entre ses dix enfans

Des

Des païs qui ſous lui devenaient renaiſſans;
Et quoiqu'il en eût fait l'épreuve redoutable
Il mit encor l'etat dans un trouble effroyable.
Ces dix freres, jaloux de leurs poſſeſſions,
Eurent bientôt entr'eux mille diſſenſions,
Et ce ne furent plus que combats, que carnages,
Que meurtres, que poiſons, que cruels brigandages.
D'un ſeul moment de vie à peine eſt-on certain;
Ou du moins on redoute un affreux lendemain.
De ces princes les fils par de nouveaux partages
Hâtent leur infortune, augmentent les ravages;
Pour s'entre-dépouiller les plus ambitieux
Mendient le ſecours du Tartare orgueilleux;
Du barbare bientôt devenus tributaires,
Pour mieux briſer ce joug multiplient les guerres,
Pour repouſſer auſſi les Teutons chevaliers,
Qui pour lors ſe montraient d'intrépides guerriers.
Tems de trouble & d'horreurs! enfin votre ALEXANDRE
Parut, & retira ſon païs de ſa cendre,
Réuniſſant en lui ſes différens états,

Repoussant le Tartare à force de combats.
A Moscou le premier il fit sa résidence,
Et de ses successeurs il fonda la puissance.
Sur terre comme un saint il se voit honoré,
Ici plus dignement tu le vois admiré.
Bazile Iwanowitz, auprès d'Iwan son pere,
Et brillant comme lui d'une vive lumiere,
Augmentant ses états en habile vainqueur,
Il porta le premier le grand nom d'empereur,
Et se le vit donner par la fiere Allemagne;
Mais prends-le par toi-même, ainsi que Charles-magne.
Quel peut être ce prince? interrompit le Czar,
Celui qui nous adresse un si triste regard?
Eloignons-nous, mon fils, répondit le génie:
Plaignons dans ce héros l'affreuse tyrannie
Qui lui faisait porter si loin ses cruautés,
Que même on haïssait ses grandes qualités.
Le nommer dans l'histoire est assez inutile;
Le seul mot de tyran veut dire Iwan Bazile.
Et vous, ô Souverains! vous-mêmes tremblez tous
D'é-

D'écouter la moitié du plus juste courroux.

FOEDOR trop faible fils d'un trop barbare pere
Souffrit tranquillement qu'on massacrât son frere.
GODUNOW son tyran, adroit usurpateur,
Abrégea ses momens pour se faire empereur.

Mais il céda lui-même à l'habile imposture
Du faux Demetrius, que la belle nature
Semblait avoir formé pour faire pardonner
Dans un fourbe hardi l'ardeur de dominer.
Célebre sur la terre, au temple de mémoire,
Il souffre dans les cieux quoique couvert de gloire.
Deux autres imposteurs qui le ressuscitaient,
Voulaient saisir l'empire & le bouleversaient.
Tous trois, des Polonais fantômes politiques,
Des Russes embrouillaient les discordes publiques,
Tandis qu'à leur couronne aspire un LADISLAS,
Et qu'un roi de Suede y veut porter ses pas.

Dans ces dissensions, & ces troubles horribles,
Les destins jusqu'alors, pour le Russe inflexibles,
Me permirent, mon fils, d'agir & gouverner

En leur montrant celui qu'ils devaient couronner.
Au nom de ta famille on vit toute cabale
Offrir à ROMANOFF la pourpre impériale.
Sa noble modeſtie éloignait cet honneur,
Mais le peuple le force à faire ſon bonheur.
Lors montant ſur le trône offert par la Ruſſie
Dans ce tems orageux funeſte à la patrie,
Que voulait conſerver l'immuable deſtin,
Il en fut le ſauveur plus que le ſouverain.
„ O mon illuſtre ayeul, s'écrie à l'inſtant PIERRE,
„ Permets-moi de percer ton divin athmoſphere.
„ Mon pere & vous auſſi dont les rares vertus
„ Ont trop tôt délaiſſé les Ruſſes éperdus!
„ Souffrez qu'en votre ſein mon ame ſe déploie;
„ Mais le ferai-je, hélas! avec triſteſſe ou joie?
„ Vos céleſtes honneurs me faiſant ſentir mieux
„ Ce qu'en vous on perdit ſur nos terreſtres lieux.
„ Et vous trop digne frere à qui je dois le trône,
„ J'aurais ſu le grand art de porter la couronne,
„ Si du moins ma jeuneſſe, inſtruite par vos ſoins,

„ Ne

„ Ne m'avait pas laiſſé mille cruels beſoins.
„ Trop chers prédéceſſeurs daignez ici m'inſtruire,
„ M'apprendre ce qu'il faut ou bâtir ou détruire,
„ Faiſant des Ruſſiens un peuple ſage, heureux,
„ Et de l'empire enfin un état glorieux.

Ainſi PIERRE parlait, quand de la haute ſphere
Dit une voix pareille à l'éclat du tonnere:
„ Les héros que la mort ſépara des humains
„ Pour te répondre ici font parler les deſtins.
„ Sois-nous fidelle, ô Czar, écoute ton génie,
„ Au travers des périls il conduira ta vie.
„ Plante, détruis, bâtis, attaque ton vainqueur,
„ Et meurs des Ruſſiens le plus grand empereur.

A cet oracle on vit s'agiter la lumiere,
Treſſaillir les hauts cieux & s'arrêter la terre.
PIERRE ſurpris, ſaiſi d'un ſaint frémiſſement,
Adore avec amour ce divin jugement.

Suis-moi, lui dit l'eſprit, des deſtins le ſeul maître,
A tes regards actifs veut bien faire connaître,
Pour te mieux animer, ſes plus obſcurs ſecrets.

Mon fils soumets ton ame à ses sages décrets.
Le héros n'est grand homme, & doit n'avoir de gloire,
Qu'autant que sur soi-même il obtient la victoire.
Cet immense tableau me peint encor vaincu,
Dit le Czar étonné, mais non pas abbattu.
Le génie reprit: suis ces traits de lumiere,
Ils te peindront plus loin ta gloire sur la terre,
Observe ici ta marche aux bords Livoniens,
Tes soldats donneront des ports aux Russiens.
„ Oui, mais, répondit PIERRE, un conquérant injuste
„ Ote ici la couronne au malheureux AUGUSTE.
„ Trop séveres destins écoutez nos soupirs!
Il reprendra son trône & selon tes desirs,
Repartit le génie: avance & suis la trace
Que te fait vers la gloire une immuable grace.
Regarde ce vainqueur. „ Ciel! il fuit devant moi!
„ S'écrie notre Czar, je lui donne la loi.
„ La victoire à présent n'est plus mon ennemie.....
„ O ciel! ce fugitif tourmente encor ma vie?
„ Entre les mains des Turcs je suis son prisonnier.
Quel

Quel triomphe, ô destins, pour son courage altier!
Telles sont, dit l'esprit: les plaisirs & les peines,
Qui régnent tour à tour sur les choses humaines.
Vois ce qu'est le grand homme,il n'est rien sans le ciel.
Toute sa vie, hélas! n'est que travail & fiel.
Avance cependant; une femme héroïne
Et que tu vois ici, l'illustre CATHERINE,
Sauvant tes jours, l'état, d'un imprévu malheur,
Comme épouse mérite & ton trône & ton cœur.
„ Assurément! dit PIERRE: & mon esprit sans cesse
„ Aura présens son air, ses vertus, son adresse,
„ Jusqu'au jour trop heureux qui pourra me l'offrir.
„ Quel bonheur de pouvoir l'élever, la chérir!
„ C'est s'approcher de Dieu... mais, ô sort déplorable!
„ Je vois ici périr mon fils trop misérable!.....
Arrête, dit l'esprit, tu le dois condamner;
Ainsi veut le destin, le dire & l'ordonner.
Car jamais tes projets, quoique grands & suprêmes,
Ne pourraient soutenir, chez les peuples extrêmes,
Les nouveaux réglemens, les nouvelles vertus,

Si ton fils cependant protégeait leurs abus.
Laiſſe périr ce fils, que ton cœur l'abandonne;
Rends-le donc aux deſtins, & tel qu'on te le donne.
Il aurait renverſé nos réglemens divins.
En héros laiſſe agir ſes contraires deſtins.
Regarde plus avant, regarde ton épouſe
Juſqu'après ton trépas de te plaire jalouſe.
Elle allait vers le grand..... une ſubite mort
Dans le ſein des deſtins l'uniſſant à ton ſort.....
A cet infirme enfant abandonne le trône,
Dit PIERRE avec chagrin: mais comment la couronne
Ne l'écraſera pas de ſon terrible poids?
Ah! le fils d'ALEXIS renverſera mes loix.
Conſole-toi, dit l'ange, éternelle eſt ta gloire;
Admire ELISABETH au temple de mémoire.
Selon tes chers deſirs bientôt tu la vas voir
Etre de ta grandeur l'admirable miroir.
Vers le trône d'abord une route aſſurée
Après ANNE menait ta fille deſirée;
Mais l'injuſtice affreuſe eſſaya les deſtins

Et

Et cherchait à ravir le ſceptre de ſes mains.
Mais après des revers dignes de ſon courage
On vit cette héroïne aſſurer ſon partage,
De la plus juſte cauſe affrontant les hazards,
S'élancer avec gloire au ſceptre des Céſars;
L'arracher dans l'inſtant, & d'une main guerriere
Rompre entre elle & le trône une injuſte barriere.
Son régne heureux & long des peuples le bonheur
Semble faire tourner les cieux en ſa faveur.

Quel ſpectacle! l'on voit une lointaine France,
Venir pour l'admirer, chercher ſon alliance;
Envoyer pour l'honneur de cette nation
Un L'HOPITAL former cette grande union;
Nous rappellant le nom de ces hommes célebres,
Qui ſoutinrent la France,en ces tems trop funebres,
Où la loi ſubmergée en des torrens de ſang
Trouvant dans leurs vertus un appui renaiſſant.
L'HOPITAL vient au Nord, & ſes vertus aimables
Couvrent tous ſes travaux de voiles agréables.

Mais quel héros là-haut, & bien plus que héros?
Fait

Fait face, agit par-tout, renverſe les complots
Des plus grands potentats & des plus puiſſans princes,
Ligués, pour conquérir ſes plus belles provinces.
Lui ſeul & tout à tous, il ſe trouve en tous lieux;
A peine en tous païs le pourſuit-on des yeux.
Ciel! quelle activité! quel feu! quelle prudence!
Il nous paraît moins roi que haute intelligence.
C'eſt FREDERIC, dit l'ange, admirez en ce roi
Le plus grand des humains & des hommes de loi;
Un des grands généraux qui paraiſſent ſur terre,
Enfin un grand ſavant, qui l'orne & qui l'éclaire;
Uniſſant en lui ſeul, de cent héros les cœurs,
Mieux qu'eux il fait valoir leurs talens ſupérieurs.
Eh quoi donc, ce héros, dit le Czar au génie,
Sera-t-il l'ennemi de ma chere Ruſſie?
Non, lui répondit l'ange, il ſera ſon ami
En le faiſant briller comme ſon ennemi:
Car il eſt bien plus beau d'obtenir la victoire
Sur un prince grand homme & couronné de gloire,
Que d'abbattre un monarque ignoble & ſans talens,
Et

Et qui reſſemblerait à ces rois indolens,
Dont parlent à regret les faſtes de l'hiſtoire,
Gémiſſant de transmettre au temple de mémoire
Les noms de ces humains, trop inutiles rois,
Qui ne font point régner la vertu ni les loix.
Regarde auprès de toi venir ces jeunes princes.
Que vois-je! dit le Czar, quoi! toutes mes provinces
Doivent voir le neveu de mon fier ennemi
Les gouverner un jour comme empereur, ami.
Tout change, dit l'eſprit, le deſtin favorable,
Terminant à la fin la haine déplorable
Qui deſunit long-tems le ſang de vos maiſons,
Saura les réunir par d'heureux rejettons,
Et par eux régneront ſur la Ruſſie entiere
De CHARLES les neveux, les petits-fils de PIERRE.
Quel prince, dit le Czar, ſe préſente à mes yeux!
Ma fille le conduit d'un pas majeſtueux.
Sans vouloir le ſavoir, il va droit à la gloire.
La plume ſe prépare; il ornera l'hiſtoire.
Aſſis auprès du trône en habit guerrier,

Sa courageuſe main veut ſaiſir un laurier.
Le cœur d'Elisabeth grand, mais bon,tendre & ſage,
Tout en l'applaudiſſant, tempere ſon courage.
Une épouſe admirable arrête ſon ardeur;
Elle ſait ſes vertus, elle connaît ſon cœur.
Philoſophe héroïque, elle anime, elle honore,
La ſcience & l'eſprit, que dans elle on adore.
 L'ange parlait encor, qu'un immenſe brouillard
Déroba tout-à-coup le ciel aux yeux du Czar.
Les éclairs ſillonnans ſur ſes faibles paupieres,
Les éclats redoublés des plus bruyans tonnerres,
Font fuir la viſion, & rappellent ſes ſens
Qui le font retrouver au nombre des vivans.
 Cet empereur admire au fond de ſa penſée
Les ſecrets du grand Dieu, dont on n'a point d'idée;
Que vous ſeriez aimé, dit-il, en l'adorant,
Si l'on ne faiſait pas de vous un Dieu tyran!

LA



LA PETREADE OU PIERRE LE CREATEUR.

CHANT SEPTIEME.

PIERRE reſſuscité de cette léthargie
Qui l'avait tranſporté dans l'éternelle vie,
Se ſentit pénétré des faveurs du deſtin;
Sur lui rejailliſſait certain rayon divin,
Flamme immatérielle & qui donne l'eſſence,
Ou qui du moins s'anime en tout être qui penſe.
C'eſt ce rayon divin qui nous fait triompher
De cent eſprits rétifs qui veulent réſiſter.

De PIERRE les ſujets, & que ſon air accable,
Le voyant juſte & grand trouvent ſon regne aimable;
On les voit ſe livrer & ſe plier à tout,
Pour l'aider à pouſſer ſes grands deſſeins à bout.
Les Ruſſiens jadis avaient la Livonie,
Qui leur donnait des ports pour ſervir leur patrie,
Mais ces peuples jadis pouvaient-ils d'aucun port
Tirer quelque parti pour adoucir leur ſort?
Par les fiers Suédois, habiles politiques,
Ils étaient *ſéparés* des rivages Baltiques.
Ils ne pouvaient uſer de ces commodes mers,
Qui portaient les vaiſſeaux au bout de l'univers.
Il fallait leur ouvrir des portes néceſſaires
Pour aller recueillir les biens des autres terres,
Qui compoſent enſemble un autre continent
Moins grand que la Ruſſie & bien plus opulent.
De ſes chers Ruſſiens PIERRE, l'habile pere,
Voulut en Livonie au moins porter la guerre;
AUGUSTE ne pouvant y mener ſes ſoldats,
Les Polonais étant jaloux de leurs états,

Et

Et d'une liberté leur idole trop chere
Pour vouloir recevoir une troupe étrangere.
L'empereur ne pouvant ſecourir ſon ami
Contre CHARLES toujours implacable ennemi,
Par la diverſion des plus puiſſantes armes,
Crut du moins adoucir d'AUGUSTE les allarmes,
Et détourner ſur ſoi quelques-uns des éclats
Du foudre qui pourſuit ce roi dans ſes états.
Notre Czar, devenant lui-même un autre foudre,
Chez l'ennemi s'avance & réduit tout en poudre;
Et la flamme à la main faiſant irruption,
Même chez le vainqueur met la confuſion.

Tandis que les Suédois vont en Lithuanie,
Le Czar comme un torrent court vers la Livonie,
Que CHARLES furieux venait d'abandonner,
Pourſuivant ſon ami qu'il voulait détrôner.

En ſortant de Ruſſie on trouve une contrée
En tournant vers le pole où tempête borée.
On l'appelle l'Ingrie, & ſur les Suédois
L'aigle Ruſſe avec gloire y tranſporte ſes loix;

Déjà ſur SCHLIPPENBACH fondant à tire d'aile,
Etouffant de ce chef le courage & le zele,
Elle fait prendre au Ruſſe un ſuprême aſcendant;
De ville en citadelle il marche triomphant.
Dans ſes ſerres tenant Nottebourg, Schanſternie
Elle plane déjà près de la Lœthonie,
Et maîtreſſe du cours de l'utile Neva
Une ſeconde fois s'avance vers Nerva.

C'eſt vers ce lieu fatal que PIERRE prend ſa route,
Son grand cœur deſirant d'effacer la déroute
Où le Ruſſe, vaincu par l'abſence du Czar,
Se vit anéantir ſous ce cruel rempart.
Ruſſes raſſurez-vous! votre empereur lui-même,
Ne craignant ni périls, ni la fatigue extrême,
Sous les murs de Nerva reconduira vos pas;
C'eſt aſſez, & déjà vous bravez le trépas.

Quel noble changement dans des ſoldats timides!
Nerva paraît enfin à leurs regards avides,
Et chacun d'eux du Czar veut conſulter les yeux,
Pour y chercher gaîment les endroits périlleux.

Mais

Mais PIERRE, que conduit un esprit salutaire,
Et qui sait du soldat être empereur & pere,
Balançant des sujets & la vie & la mort,
Pour leur propre salut fait exposer leur sort.
Il ménage avec art les approches mortelles
De Nerva foudroyant par cent bouches cruelles,
Qui vomissant par-tout & la flamme & le fer
Font de ses environs une espece d'enfer.
Pour mieux s'en garantir les troupes retranchées
S'enterrent toutes vives au fond de leurs tranchées;
Les soldats bien postés la beche dans les mains,
Font vers les bastions de tortueux chemins;
Dans mille souterrains fouillent, s'enséveliffent,
Pour parer les boulets que tous ces forts vomissent;
Et qui trouvans par-tout des obliques remparts
Ne peuvent enfiler ces adroits boulevarts.
Mais qui peut se parer de l'adresse cruelle
De notre espece humaine, avide & criminelle?
Que de globes ardens, prompts comme les éclairs!
S'élevent en sifflant & crevent dans les airs!

Ils vont tomber au loin comme un foudre effroyable,
Faisant pleuvoir par-tout la mort inévitable.
Chacun se la renvoye assiégés, assiégeans;
Nul n'en est à l'abri par ses retranchemens.
C'est ainsi que la mort, que fait voler la haine
Triomphe des humains par l'industrie humaine;
C'est ainsi que du ciel la suprême équité
Fait périr les méchans par leur méchanceté.

Du gouverneur DE HORN l'active prévoyance
Au cœur des citoyens portait la confiance;
DE PROU vice-amiral, courageux Suédois,
Qui savait de la mer la manœuvre & les loix,
Embarquait à Wibourg une troupe choisie,
Croyant tromper sur mer les forces de Russie,
Et porter des secours aussi prompts que certains
Aux tristes assiégés qui leur tendaient les mains.
On voit du haut des murs leurs frégates flottantes
Fendre rapidement les ondes écumantes.
De tous les citoyens les avides regards
Mesurent leur chemin jusqu'au pié des remparts.

Au

Au plus heureux eſpoir leur ame ſe déploye.
On court; chacun s'embraſſe, & tous pleurent de joye.
Enfin de l'aſſiégé l'aimable émotion,
Porte chez l'aſſiégeant la conſternation.
Les Ruſſes étonnés voyent d'un œil timide
Les ſecours avancer ſur la plaine liquide.
Ils ſe demandent tous s'ils pourront repouſſer
Ce nouvel ennemi qu'on leur veut oppoſer;
Et l'aſſiégeant enfin, redoutant quelque piege,
Tremble d'avoir lui-même à ſoutenir un ſiege.
Le camp eſt en allarme, & le plus grand des Czars
Seul ferme & de ſang froid défie les hazards.
Mais par le ciel d'abord ſa prudence éclairée,
Ne veut point leur livrer le ſort de ſon armée.
Déjà dans ſon eſprit il avait prévenu
Leurs coups qui font ſouvent échoüer la vertu.
Il parle à ſes ſoldats, & leur rend leur courage.
„ Amis que faites-vous debout ſur ce rivage?
„ Non, ce n'eſt pas ici que l'on doit attaquer
„ Cet ennemi qui doit bientôt ſe rembarquer.

 „ Cro-

„ Croyez-moi le péril n'eſt ici qu'en peinture
„ Et déjà la Nerva n'aura plus d'embouchure
„ Pour laiſſer remonter aucun de ſes vaiſſeaux
„ Vers les murs où bientôt brilleront vos drapeaux.
Il dit, & la Nerva par cent canons barrée
Au ſecours Suédois refuſe ſon entrée.
L'amiral étonné fait envain mille efforts,
Et retourne cacher ſon malheur dans ſes ports.
L'aſſiégé qui des murs apperçoit ſa disgrace,
Par le déſeſpoir même augmente ſon audace.
Se montre aux Ruſſiens & garnit les remparts
Sans relâche combat, fait feu de toutes parts.
PIERRE qui voit le feu de la ville aſſiégée
Par un ton ſupérieur dominer ſa tranchée,
Et fulminant ſans fin du haut des baſtions,
Etonner ſes ſoldats, dérouter ſes canons;
PIERRE paraît d'abord, parle, encourage, ordonne.
A ſa voix ſon canon s'avance, charge, tonne.
De cent bouches d'airain le ſalpêtre enflammé
Foudroye chaque fort qui s'en trouve abimé.

Bien-

Bientôt on ne voit plus leur grosse artillerie
Eclairer par ses feux toute leur batterie.
Bientôt on ne voit plus les ardens cannoniers
Avec la meche en main embraser les mortiers.
De degrés en degrés du héros la présence
A ces fiers assiégés impose le silence.
DE HORN leur gouverneur, un des plus grands guerriers,
Qui craint en se rendant de perdre ses lauriers,
Parle à ses Suédois & court toute la ville;
Mais contre notre Czar son effort inutile
Lui conseille d'écrire aux généraux amis,
Appellant du secours contre ses ennemis.
  L'ange de la Russie, attentif à sa gloire,
Qui de PIERRE voulait illustrer la victoire,
Epie le moment que sort le messager
Pour courir vers Stibach du pas le plus léger.
A sa marche il oppose un nuisible nuage,
Et fait enfin saisir ce dangereux message.
Notre Czar ayant lu ce que DE HORN écrit,
Suit l'avis inspiré par son divin esprit.

Tandis qu'une nuit noire enveloppe la terre,
Et couvre ses desseins du plus profond mistere,
Il met hors de son camp divers gros bataillons
Vêtus en Suédois & traînans des canons.
Le lendemain au jour cette troupe masquée
Présente aux assiégés une tête d'armée,
Qui vient à leur secours, leur faisant le signal
Que la lettre DE HORN marquait au général.
Qui peut des assiégés représenter la joye?
Ces transports animés où chacun se déploye?
La garnison gaîment vient border le rempart,
Voulant dans la victoire obtenir une part.
Tandis que notre Czar, feignant d'être en allarmes,
Fait abbattre son camp & fait courir aux armes.
Tout y paraît d'abord dans l'agitation;
Chaque troupe combat avec confusion.
Le faux secours avance, & fait de fausses charges;
L'assiégeant y répond par de faibles décharges,
La simple poudre éclate & sans plombs meurtriers,
Et chaque parti feint de perdre des guerriers,

En-

Enfin le ſecours ſemble arracher la victoire
Et DE HORN deſire en partager la gloire.
Il fait alors ſortir ſes ſoldats de leurs forts,
Et prétend du ſecours ſeconder les efforts.
Plus d'un bourgeois, qui croit aller piller la proye,
Suivait la garniſon avec ardeur & joye.
Mais ô triſte ſurpriſe! ô revers trop cruel!
Ils ſe voyent tombés dans un piege mortel!
Encor un pas la mort par-tout les environne,
Et de ſa faulx tranchante il n'échappait perſonne.
On voit des Suédois le génie accourant
Du ſein de la Pologne où CHARLES conquérant
Faiſait ſous ſon auſpice éclater ſon courage.
Il vole ici des ſiens empêcher le carnage.
„ Arrêtez, leur dit-il, amis où courez-vous?
„ C'eſt un appas trompeur où vous périrez tous.
„ Croyez-vous que le Ruſſe eſt ſans intelligence,
„ Et qu'on pourra toujours l'attaquer ſans prudence?
„ Abandonnez vos morts, regagnez le remparte,
„ Rapportans à DE HORN cette ruſſe du Czar.

„ Allez & dites-lui : l'ange de la Suede
„ Trouve dans nos ſeuls murs du ſecours, du remede ;
„ Rentrez & défendez vos heureux baſtions
„ D'où votre valeur peut matter ſes légions.
Il dit, & leur ſoufla cette étonnante audace
Qui jamais ne fléchit & ne cede la place.
Animés par ces cris ces aſſiégés trop fiers
Par le bruit de leurs coups faiſaient gémir les mers.
L'athmoſphere eſt chargé d'une épaiſſe fumée,
Et la poudre en éclairs perce cette nuée.
C'eſt ainſi que l'on voit les éclairs ſillonnans
Eclairer les horreurs des plus noirs ouragans,
Et préſentans la mort grondant ſur les nuages
Glacer d'un triſte effroi les plus bouillans courages.
Le Czar toujours guidé par la haute valeur,
Au travers de l'orage avance avec grandeur.
Au milieu des hazards ſon ſang froid intrépide
Inſpire l'héroïsme au cœur le plus timide.
Déjà ſur cent affuts, cent inſtrumens vainqueurs
Lancent contre les murs des globes deſtructeurs.

Déjà de trois côtés le rempart ſe crevaſſe,
De trois côtés auſſi l'aſſiégé ſe terraſſe,
Et derriere la breche élevant des travaux
En éloignant ſa priſe il prolonge ſes maux.
Sous les débris affreux de leurs maiſons fumantes
Les Suédois voyaient leurs épouſes ſanglantes;
Leurs enfans écraſés, leurs filles en lambeaux,
Tout enſemble trouver la mort & leurs tombeaux.
Ils nagent dans l'horreur. L'ange qui comme PIERRE
Blâme ces furieux, gémit de leur miſere,
Pour épargner leur ſang & pour mieux les ſauver,
Touche le mur d'Honor & le fait ſoulever.
Cette maſſe retombe avec un bruit terrible,
Et remplit le foſſé de ſon décombre horrible.
Mur, parapet, canon, les ſoldats malheureux
Font vers la breche un pont commode & ſpacieux.
Donnant au ſeul hazard cet ouvrage de l'ange,
DE HORN conſerve encor l'entêtement étrange
De défendre la ville ou de s'enſévelir
Dans un fort que le Czar s'obſtine à lui ravir.

Ce-

Cependant l'empereur, qui ne peut point comprendre
Que ce grand commandant veuille encor se défendre,
Oubliant par bonté le rôle de vainqueur
Veut fléchir du vaincu l'inflexible rigueur.
Ogilwi général écrit selon son ordre,
Représente à de Horn le funeste désordre
Qui doit suivre un assaut, où le triste innocent
Dans la premiere ardeur répand toujours son sang;
Qu'ouvrant aux Russiens un facile passage
Le ciel condamne enfin son funeste courage.
„ Qui sont ces Russiens? répond le gouverneur:
„ Sont-ils pas ces guerriers qui remplis de terreur,
„ Tremblans au pié des murs de cette même ville,
„ Se virent enchaîner au nombre de cent mille?
„ Notre héros absent compte encor sur nos bras,
„ Et nous comptons pour rien un évident trépas.
„ En attendant du Russe on peut bien se défendre,
„ Ou du moins ne livrer que des vaincus en cendre.
Ces discours où le Russe était peu ménagé,
N'étaient plus de saison, & tout était changé.

Par

Par les travaux du Czar, par ses soins admirables,
Ses soldats n'étaient plus des hommes méprisables
Qu'un peu de Suédois détruisaient par milliers;
Les Russes sous le Czar se créaient grands guerriers.
La réponse DE HORN, noble mais insultante,
Piquait dans leur héros leur valeur renaissante.
Aux armes sous ses yeux chacun court en sursaut,
Et dans le plus bel ordre avance vers l'assaut.
Les tambours, les clairons égayent leur courage;
L'artillerie en feu, prélude du carnage,
Protege le soldat qui s'avance à pas surs
Vers la ville, & franchit ses déplorables murs.
Leurs longs débris servaient de pont jusqu'à la place,
Couverts de flots de sang qui sous leurs piés se glace,
Ne font aucune horreur aux Russes enflammés,
Qui secondent l'effort de leurs chefs animés.
Au bastion d'Honor le fier SCHAMMERS arrive,
Le Russe suit l'effort de sa valeur active;
WERDEN conduit l'assaut du bastion Fama,
Et le vaillant SCHÖNBECK marche à Victoria.

Aux

Aux yeux de l'empereur, l'ame de ſon armée,
Chaque troupe de gloire ou de mort affamée
Tire, avance, combat, & bientôt mains à mains
L'aſſiégeant l'aſſiégé, diſputent leurs deſtins.
Il faut vaincre ou périr; la nature friſſonne,
Gémit voyant la mort, qui n'épargne perſonne,
Se donner & ſe rendre à coups précipités,
Accabler des héros juſqu'alors indomptés.
L'aſſiégé défend moins ſa vie que la place;
A l'aſſiégeant par-tout quoiqu'expirant fait face;
Et même après ſa mort il ſemble qu'il combat.
Un feu roulant détruit ce que le fer abbat.

C'eſt ainſi que l'on voit la flamme dévorante
Seconder les efforts de la hache tranchante,
Et détruire les bois, la gloire des forêts
Dont l'actif laboureur veut faire des guérets.

Toi ſuperbe Nerva! Toi ville glorieuſe,
Par tes braves ſoldats, par tes combats fameuſe,
Tu n'aurais plus été qu'un champ rempli d'horreur,
Sans le bras bienfaiſant de PIERRE ton vainqueur;

Ses

Ses Russes irrités de tant de résistance,
Dans Nerva, qui combat malgré son impuissance;
Raniment leur valeur, rassemblent leurs efforts;
Et se font jour enfin à travers mille morts.
Le Suédois vaincu fuit, & loin de se rendre,
Fuit dans la vieille ville, & cherche à se défendre:
Le Czar force bientôt tous ces retranchemens;
Et Nerva pousse enfin de longs gémissemens.
Ces cris, ces tristes cris de la nature en peine;
Dans le cœur d'un héros éteignent toute haine;
Et dans celui de PIERRE ils portent la douleur;
Ils font plus, & Nerva trouve en PIERRE un vangeur.
Lui-même il la défend contre sa propre armée;
A vanger tous ses morts vivement acharnée:
Les Russes, irrités de l'obstination
Du fier comte DE HORN & de sa garnison;
Trouvans dans leur fureur la victoire trop chère;
Voulaient faire valoir tous les droits de la guerre:
C'en est fait; tout Nerva va périr dans l'instant;
Le Czar accourt d'abord, il arrête le sang.

Et non content aussi de protéger la vie
Du soldat Suédois & de la bourgeoisie,
Il défend même encor leurs biens & leur honneur,
Se montre des vaincus plus pere que vainqueur.
Il perce le soldat qui pillait leurs familles,
Et noye dans son sang la honte de leurs filles.
„ Mon glaive n'est point teint, dit-il aux citoyens,
„ Du sang des assiégés, mais de mes Russiens.
„ Et toi! poursuivit-il, regardant avec peine
„ Le gouverneur captif qu'à ses piés on amene,
„ Toi commandant cruel! toi! dont l'entêtement
„ Est cause qu'on versa trop de sang innocent,
„ Va, chargé de mes fers, gémir dans les ténebres,
„ Sur ces jours malgré moi devenus trop funebres.
„ Remplace Schlippenbach, que tu fis enfermer
„ Pour avoir su la guerre & mieux me désarmer.
Il dit, & dans l'instant le céleste génie
Qui faisait par le Czar triompher la Russie,
Le conduit par la ville, & sur ses pas la paix,
Accordant ses douceurs & ses charmans bienfaits,

Y faisait disparaître & le sang & les larmes,
Succéder le repos aux cruelles allarmes.
Le marchand & l'ouvrier, le noble & le bourgeois,
Obéissent déjà par amour & par choix.
Pour ouvrir les trésors de sa magnificence,
Et leur faire jouir d'une heureuse abondance,
Il veut que Menzikoff comme leur général,
Comme son favori leur serve de canal.
Ils suivent du vainqueur & les pas & l'exemple,
L'accompagnent eux-même au plus célebre temple
Rendre grace au très-haut le souverain seigneur
Des peuples, des états, des rois & de leur cœur.
Ce même être éternel, & pour plus grande gloire,
Donnait alors au Czar une double victoire.
Un cri subit annonce aux Russiens surpris,
Que par son aigle Derpt & son lac étaient pris.
Un bien seul ne vient point, dit souvent le vulgaire,
Toujours un mal, un bien, ont leurs suivans sur terre;
Mais notre Czar qui veut tout voir & s'assurer,
Pour cet autre triomphe a su tout préparer.

L'encenſoir à la main ce prélat hypocrite,
Au lieu d'un Dieu clément que la vengeance irrite,
Encenſe avec adreſſe un monarque vainqueur,
L'anime contre un roi qu'accable le malheur.
Feignant de raſſurer la Pologne inquiete,
Il convoque le noble, il forme une diete;
Il s'arme d'un faux zele, & ſes tons ſéduiſans,
Ont dans chaque parti nombre de partiſans.

Qui ne ſait qu'en Pologne une nobleſſe libre,
Entr'elle & tous ſes rois tient ſans fin l'équilibre;
Que la balance auſſi panche de ſon côté,
Dès qu'un moindre accident touche à ſa liberté?
Un intérêt ſi vif réuniſſant les troupes,
Des nobles qui toujours formaient différens groupes
Quand leur propre intérêt diviſe leurs eſprits,
Et les rend méfians, ou ſouvent trop aigris.

Le primat éclairé ſur ce qui l'intéreſſe,
En réunit pluſieurs par ſa funeſte adreſſe,
Eſpérant de gagner, au gré de ſon ardeur,
Ceux qui pour la fortune abandonnent l'honneur.

„ Qu'at-

„ Qu'attendons-nous? dit-il, trop illustre assemblée
„ Par des maux étrangers la Pologne est troublée,
„ Et nous nous endormons ainsi qu'en pleine paix.
„ On ravage nos biens, sommes-nous Polonais?
„ Qui fait chez nous la guerre? Est-ce la République?
„ Ou bien de notre roi la sourde politique?
„ Est-ce pour notre gloire? Est-ce pour notre bien?
„ Que ses Saxons allaient chez le Livonien,
„ Malgré notre Pologne étendre son empire.
„ Nous aimons notre roi, nous pouvons le lui dire.
„ Mais que nous fait à nous qu'il devienne puissant?
„ Sans cela notre peuple est assez florissant:
„ Que dis-je! la Pologne est toujours plus heureuse,
„ Alors qu'elle n'est point vainement glorieuse,
„ De la grande puissance & des lauriers d'un roi
„ Qui pourrait bien un jour lui trop donner la loi.
„ L'infortune d'AUGUSTE aujourd'hui nous étonne;
„ Mais c'est sur nous, hélas! que cette guerre tonne.
„ Si notre roi succombe, avec lui nous tombons;
„ S'il triomphe, sous lui bientôt nous succombons;

„ Et notre liberté...... ſur ce mot qui vous touche
„ Mon triſte cœur ſaiſi ne ſecourt plus ma bouche.
„ Secourez vous vous-même, & ſans délibérer,
„ Courez vîte au remede & ſans trop différer.
Ainſi donc du prélat la politique adraite,
Ne laiſſe aux Polonais qu'une ſeule retraite,
Pour fuir des Suédois la triomphante ardeur,
Pour éviter le fer de ce peuple vainqueur.
„ CHARLES monarque altier, leur dit-il à voix baſſe,
„ De leur retardement ſe fatigue & ſe laſſe.
„ Deſire voir leur roi par leurs mains détrôné,
„ Et bientôt LECZINSKI par leurs mains couronné,

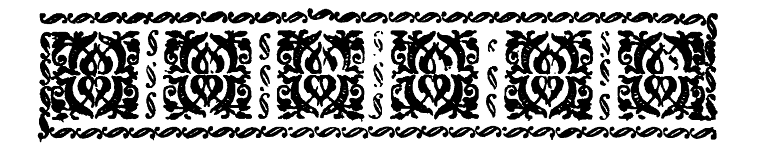
Malgré tous les efforts d'une ligue oppoſante,
On déclare auſſitôt la couronne vacante,
Et pour chaſſer enfin un roi victorieux,
On éleve un ſujet à ce rang glorieux;
Et ſans examiner ſi l'action eſt juſte,
Le ſalut de l'état fait rejetter AUGUSTE,
Fait proclamer un roi qui plait à ſon vainqueur,
Et STANISLAS jouit de ce double bonheur.

STA-

STANISLAS qui mérite une triple couronne,
Si la feule vertu lui préfentait ce trône.
STANISLAS en un mot fi grand, fi vertueux,
Qu'on lui pardonnerait un crime plus heureux.
Car du fort qui fe joue innocente victime,
On lui fait faire, hélas! un inutile crime.
En attendant fa chûte il jouit des honneurs,
Que mérite chez lui le plus noble des cœurs;
Et fon rival AUGUSTE, allant cacher fa honte,
Eft forcé d'adorer le vainqueur qui l'affronte,
Ecrit à STANISLAS pour le féliciter,
Du trône dont il vient de le précipiter.
Alors PIERRE fans qui cette paix eft tramée,
Et qui voit fur lui feul accourir une armée,
Accoutumée à vaincre avec fon jeune roi,
Qui fe flatte en fon cœur de lui donner la loi;
L'empereur, qui prévoit où paffera l'orage,
Voudrait bien épargner ce funefte paffage,
En bon prince, en bon pere à tous fes chers fujets,
Et s'épargner auffi de douloureux objets.

Il voudrait conſerver une conquête juſte,
Mais il lui faut combattre un roi vainqueur d'AUGUSTE,
Et l'on redoute tout des héros de ſon rang;
Ce n'eſt pas que le Czar ne ſe ſente aſſez grand,
Pour lui ravir un jour l'honneur de la victoire,
Et l'éclipſer enfin au temple de mémoire,
Se trouvant plus de gloire à rétablir un roi,
Que CHARLES n'en reçut en lui faiſant la loi.
Il cherche à le vanger, il fait marcher ſes armes,
Et voulant terminer la guerre & ſes allarmes,
Comme un ſecond Céſar, le Czar vole au devant,
Pour mourir avec gloire, ou vivre en triomphant.

LA



LA PETREADE

OU

PIERRE LE CREATEUR.

CHANT HUITIEME.

Les chefs-d'œuvres fameux d'un héros ordinaire,
Sont de vaincre par-tout, de ravager la terre;
D'être de cent remparts le fléau destructeur;
Mais de PIERRE la gloire est d'être créateur.
Tandis que l'ennemi ne pense qu'à combattre,
Tandis qu'il se promet de détruire & d'abbattre,
PIERRE digne héros édifie & bâtit,
Et remplace les murs qu'ailleurs on démolit.

Une

Une ville s'éleve, à sa voix bienfaisante
La nature paraît se rendre obéissante ;
Et sous sa main l'on voit les plus tristes déserts
D'une cité pompeuse enrichir l'univers.
Une terre en tout tems sombre & marécageuse,
Cruellement stérile, indigente odieuse,
A qui l'astre du jour refuse ses rayons,
Que l'ingrate nature a privé de ses dons,
Aux bords de la Neva la malheureuse Ingrie,
Gémissait du courroux de la nature aigrie,
Et ne pouvait nourrir quelques pâles enfans,
Qui tiraient de son sein des sucs trop languissans.
Consolez-vous Ingrie! un héros vous arrive,
Conduisant tous les biens sur votre heureuse rive ;
Vous l'allez voir bientôt fourmiller de sujets,
Qui se rendront heureux en suivant ses projets.
Le plus mauvais païs devient riche & fertile,
Sitôt qu'un nombreux peuple y sait se rendre utile.
Mais déjà sur ces bords un peuple d'ouvriers,
Des lieux les plus lointains arrive par milliers!

Par

Par cent chemins on voit leurs troupes à la file
Venir, & se logeans se former une ville,
Autour d'une cabane où PIERRE tient sa cour,
Et n'est jamais plus grand que dans ce vil séjour.
Quand on veut réussir la plus belle maxime,
Est de montrer l'exemple en homme magnanime.
Sur les isles que font les eaux de la Neva,
PIERRE la beche en main lui-même leur traça,
Tous les allignemens d'une ville impériale,
Et digne d'égaler toute autre capitale,
D'attirer les regards des voyageurs savans,
Et les pas empressés des actifs commerçans.
Notre empereur rempli de cette noble idée,
Semble à tous ses sujets inspirer sa pensée;
Elle échauffe leur ame, elle éleve leur cœur,
De leurs plus grands travaux elle soutient l'ardeur.
Autour du souverain on travaille, on s'empresse,
On cherche dans ses yeux le prix de son adresse.
Pour ne point retarder les travaux différens,
De tout ce que l'on trouve on fait des instrumens.

Au niveau quelques-uns applanissent les terres;
D'autres à tours de bras vont voiturer les pierres,
Sous la hache déjà succombent les forêts,
Tandis que cent fossés dessechent leurs marais.
Par le fer aiguisé la pierre façonnée,
Par cent fourneaux ardens la brique préparée,
Et des bois tous entiers en charpentes taillés,
Les ferremens enfin proprement travaillés,
De tous les ouvriers réjouissent la vue,
Et pour les employer chacun d'eux s'évertue.
Déjà de tous côtés s'élevent les maisons,
Et semblent seconder les efforts des maçons.
Ils font briller sur-tout & leur force & leur zéle,
Entassans à l'envi la fiere citadelle,
Que du Czar le génie avait su leur tracer,
Et que Charles pourra vainement menacer.
Mais pendant qu'au travail ils trouvent tant de charmes
Ils entendent crier: l'ennemi vient! aux armes!
Chacun laisse l'ouvrage, & plein d'étonnement,
Chacun est en désordre & court confusément.

Lors

Lors PIERRE paraissant les rassemble & rassure,
Les renvoye gaiement bâtir d'une main sure.
PIERRE veillait pour eux sur terre & sur les eaux,
Empêchant l'ennemi de troubler leurs travaux.
Les Suédois, jaloux de sa ville naissante,
Et connaissans combien elle était importante,
Pour assurer au Czar sa conquête & ses ports,
Contr'elle redoublaient leurs plus puissans efforts.
Leurs navires sur mer, leurs bataillons sur terre,
Cherchaient à renverser les hauts projets de PIERRE;
En renversant d'abord sa nouvelle cité,
Et dispersant au loin son peuple épouvanté.
Mais le Czar prévoyant leur secrete pensée,
Prévint tous les desseins de leur ame abusée.
L'embouchure & le golfe hérissés de soldats,
Virent fuir l'ennemi dans différens combats,
Abandonner enfin leurs rives triomphantes,
Pour cacher dans ses murs ses défaites sanglantes,
Laissans en liberté ces heureux ouvriers,
Achever de bâtir à l'ombre des lauriers.

C'est

C'eſt ainſi que l'on vit dans l'antique Judée,
Le peuple élu de Dieu revenant de Chaldée,
Bâtir leur ville ſainte au milieu des horreurs,
Que les Samaritains cauſaient dans leurs fureurs;
Que l'outil d'une main & de l'autre l'épée,
Ils furent repouſſer leur envieuſe armée,
Travailler avec coeur; combattre vaillamment;
Triompher & bâtir leur plus beau monument.
PIERRE, par le ſecours de ſon puiſſant génie,
Fait préſent d'une ville à l'heureuſe Ruſſie:
Mais ce n'eſt pas aſſez pour le plus grand des Czars
De bâtir des maiſons, un port & des remparts;
Il veut orner encor ſa précieuſe ville,
Et joindre l'agréable à ce qu'elle a d'utile.
Conduits par ſon eſprit des ouvriers fameux,
Accourent dans ſes murs travailler ſous ſes yeux.
On voit d'abord venir l'élégante ſculpture,
Donner de l'ornement à la ſimple nature;
Dans les grands bâtimens tout paſſe par ſes mains,
Et ſous les yeux du Czar ſe ſont tous ſes deſſeins:

Pour la premiere fois on voit dans la Ruſſie,
Les arts ſi recherchés de la Grece polie;
Paraît l'architecture & tous ſes élémens,
Qui fixent le bon goût dans tous les ornemens.
Chaqu'ordre eſt employé, le Toſcan, l'Ionique;
Pour bâtir les palais on ſe ſert du Dorique;
Mais pour plus d'élégance on ſuit le Corinthien.
De tous le Compoſite eſt le charmant lien.
De plus l'ordre de Perſe & des Caryatiques,
Etalent à l'envi des beautés magnifiques;
Au lieu de colonnade on voit dans les palais,
Pour ſupporter les toits des coloſſes parfaits,
De l'un & l'autre ſexe en leur belle nature,
Pour donner plus d'éclat à leur architecture.
Des Perſes autrefois les Grecs victorieux,
Eurent ſoin d'élever ces trophées fameux,
Ces monumens parlans d'une inſigne victoire,
Et dont l'architecture a conſacré la gloire,
L'image des vaincus qui ſubirent leurs loix,
Portant l'entablement de leurs ſuperbes toits.

C'eſt ainſi que le Czar, par un heureux préſage,
De ces grands ornemens fit faire un noble uſage;
Que Pétersbourg enfin des Ruſſes l'ornement,
Devait de ſon triomphe être le monument.

Tandis que l'étranger, qui ſuit la renommée,
Accourt pour admirer cette ville créée,
Et que PIERRE lui-même admire dans leurs yeux
De ſes heureux travaux les effets précieux;
L'ange de la Suede aſſis ſur une nue,
Et baiſſant ſur la ville une jalouſe vue,
Exhalait par ces mots ſa douleur, ſon dépit,
Voyant que ſous ſes murs tomberait ſon crédit.
„ Ainſi donc, diſait-il: cette ville orgueilleuſe,
„ Sortant dans un moment d'une terre fangeuſe,
„ Voudra ſur la Baltique auſſi nous ſurpaſſer?
„ Mais que dis-je! peut-être un jour nous écraſer?
„ Quel marchand déſormais affranchiſſant les ondes,
„ Portera dans Stokholm les tréſors des deux mondes?
„ Et viendra dans mes ports au travers des rochers,
„ Si ce port eſt facile aux yeux des paſſagers?

„ Ne

„ Ne vois-je pas déjà dans sa rade ennemie,
„ Ces vaisseaux, ces guerriers, qu'assemble son génie,
„ Menacer de leurs feux nos rivages, nos ports?
„ Prévenons dès l'instant leurs funestes efforts:
„ Rassemblons nos vaisseaux, allumons-y la foudre,
„ Et que ces nouveaux murs retournent dans la poudre
„ D'où PIERRE les tira.... Mais que veut ce château,
„ Que vers Kotline on voit sortir du sein de l'eau?
„ Mille bouches d'airain, qui couvent la tempête,
„ Si nous voulons passer menacent notre tête.
„ Par Cronslot, Pétersbourg, tu prétends m'arrêter?
„ Les Suédois pourront par terre t'aborder.
„ Volons vers leur monarque; excitons son courage
„ A venir renverser ce trop fatal ouvrage.
„ Assez & trop longtems il arrête ses pas,
„ En Pologne où son roi ne lui résiste pas.
„ Tous les momens sont chers quand on soutient la guerre
„ Avec un ennemi moins vigilant que PIERRE.
„ Hélas! que mon héros avec cet empereur
„ Craigne d'avoir besoin de toute sa valeur.

Il dit & s'élançant des bords de la Russie,
Au-delà des forêts de la Lithuanie,
Il arrive en Pologne, où son œil curieux
Contemple tous les pas des soldats furieux.
Il voit en mille endroits des maisons fourragées;
Des familles au loin tremblantes dispersées;
Des magazins épars; des temples profanés;
Des villages entiers ruinés, abandonnés;
Des villes au pillage ou réduites en cendre;
Des peuples égorgés sans pouvoir se défendre;
Des peres malheureux sur leurs enfans mourans,
Trembler, gémir, tomber eux-mêmes expirans;
Des filles dans les bras des soldats téméraires,
Reclamant, mais envain le secours de leurs meres,
Au travers de cent feux leurs freres tout sanglans,
Poursuivre avec grands cris leurs ravisseurs ardens.
Dans toutes ces horreurs, que les partis contraires
Commettent tour à tour sur leurs diverses terres,
Perçant de leurs guerriers les tumultueux flots,
L'ange de la Suede aborde son héros.

„ CHAR-

„ CHARLES ! montrez, dit-il, un généreux courage,
„ Et qu'en vous imitant on ceſſe le carnage.
„ Vous avez détrôné le roi des Polonais,
„ Donnez-leur avec gloire une honorable paix.
„ Un plus grand ennemi vous appelle & vous preſſe,
„ La victoire à-préſent vers le Czar vous adreſſe.
„ Courez, volez, héros ! l'autre digne de vous,
„ Au ſein de ſes états doit ſignaler vos coups.
„ Loin de vous il triomphe, & pendant votre abſence,
„ Sous ſes yeux une ville avec trop d'arrogance,
„ S'éleve de la terre, annonce ſes exploits,
„ Il ſemble menacer Stokholme de ſes loix.
A ces mots étonnans le fier rival de PIERRE,
Prend feu comme l'éclair & part comme un tonnere;
Dit ces mots que ſon camp fait par-tout retentir:
„ Allons brûler les murs que le Czar fait bâtir,
„ Qu'il bâtiſſe une ville, il peut bien l'entreprendre,
„ Mais tout ce qu'il conſtruit c'eſt à nous à le prendre.
L'ange de la Ruſſie en coulant dans les airs,
Recueille ces diſcours, & comme les éclairs,

Passent rapidement d'un pole à l'autre pole,
Ces discours vont au Czar parole pour parole.
L'ange qui les transmet affermit son grand cœur,
Et le Czar, s'avançant au devant du vainqueur,
„ Dit: que si CHARLES veut être un autre Alexandre,
„ Et mettre mon empire avec mon trône en cendre,
„ Il n'aura pas dans PIERRE un autre Darius,
„ Et qu'il puisse aisément mettre au rang des vaincus
Déjà les deux héros arrivent en présence,
CHARLES est brave, & PIERRE a de plus la prudence;
CHARLES veut le combat, PIERRE sans l'éviter,
A des projets qu'avant il veut exécuter.
Par marche & contre-marche il conduit son armée,
Et fait croire qu'elle est du péril allarmée:
A l'ennemi par-tout il cede le terrein,
A sa propre valeur mettant un sage frein,
En quittant à propos des plaines inutiles,
Pour chicaner après des côteaux ou des villes;
S'appuyant d'autres fois de fleuves, de marais;
Et fatigant ce prince au travers des forêts,

Le

Le conduisit chez lui dans de stériles terres,
Ordinaire tombeau des troupes étrangeres;
Et sut habilement couper tous les chemins,
Par où pouvoient tomber des vivres dans ses mains.

Le fameux LOEVENHAUPT, conduisant à son maître,
Des troupes, des convois, qui l'auraient fait renaître,
S'était vu terrasser par le Czar acharné,
A détruire un secours qui l'eût enfin ruiné.
LOEVENHAUPT dépouillé; CHARLES, que rien n'étonne,
Sans vouloir dévoiler son secret à personne,
Prend un autre chemin que celui de Moscou,
Mais l'habile empereur pénetre où tend le coup.

Tournant vers l'orient CHARLES marche en Ukraine,
Païs fertile, heureux, riche & riante plaine,
Où le ciel bienfaisant a versé ses faveurs,
Où CHARLES des soldats veut ranimer les cœurs;
Se flatte de pouvoir rafraîchir son armée,
D'une immense traverse & de faim excédée;
Où CHARLES se promet des Cosaques guerriers
Un secours décisif & de nouveaux lauriers.

Les Cosaques formaient une branche Tartare,
Mais peuple plus poli que ce monde barbare,
Dans la suite des tems il sut s'en séparer,
Et dans l'Ukraine enfin s'établir, s'épurer.
Sous cet aimable ciel leur ame se déploye,
Aux inspirations de la plus pure joye.
De leur cœur bienfaisant de leurs mœurs la douceur
N'a jamais amolli leur illustre valeur.
Peuple heureux si jamais il n'avait eu de traîtres,
Et si jamais leurs chefs n'avaient trahi leurs maîtres,
MAZEPPA, grand génie, & l'employant fort mal,
Fut par malheur pour eux leur trop cher général.
Page un peu téméraire en sa verte jeunesse,
Il osait être aimé de sa dame & maîtresse;
D'un si haut attentat son époux irrité,
Prend pour le châtier un cheval indompté,
Et l'attachant dessus le renvoye en Ukraine,
Où l'animal ardent le transporte & l'entraine.
MAZEPPA demi-mort de fatigue & de faim,
Trouve pour le sauver plus d'un Cosaque humain.

Bien-

Bientôt chéri de tous, ſes talens, ſon courage,
Lui donnent des emplois le plus brillant partage,
Et bientôt indulgens pour ſon ambition,
Les Ruſſiens l'ont fait chef de ſa nation.
Ce n'était pas aſſez pour ſon humeur altiere,
Il voulait s'acquérir une puiſſance entiere,
Et profitant du trouble où ſe trouvait ſon Czar,
A CHARLES contre lui prête ſon étendart.

C'eſt ainſi qu'on a vu dans les ſanglantes guerres
Que la France & l'Eſpagne avaient pour quelques terres
Le Portugais Bragance aſſiſté des Français,
S'ériger un royaume & dominer en paix.

MAZEPPA qui viſait au même point de vue,
Sonde ſa nation, la tente & l'évertue,
A délaiſſer le Ruſſe, à trahir l'empereur,
Qu'il peint pour leur païs un objet de terreur.
Mais à tous ſes diſcours le Coſaque fidele,
Oppoſe ſon devoir, ſon amour & ſon zele.
Quelques-uns cependant lui prêterent les mains,
Mais l'habile empereur ſut rompre leurs deſſeins.

Il fait marcher vers eux ſon aigle impériale,
Pourſuit les révoltés juſqu'à leur capitale;
Et leur crime arrachant ſes ordres rigoureux,
Eſt arrêté, puni par les plus juſtes feux.
C'eſt ainſi que l'on vit la perte d'une ville,
Au ſalut de l'empire être dès lors utile,
Et que ſes magazins, ou ſes tréſors pillés,
Laiſſaient aux Suédois des amis dépouillés.
Mazeppa fugitif ſuivi d'un petit nombre,
De tous ſes grands ſecours offrant à peine l'ombre,
Entreprend d'inſpirer l'eſpoir le plus flatteur,
Chez un roi qui jamais l'éloigne de ſon cœur.

Mais tandis que tous deux attendent la victoire,
Eſperent des ſuccès, ſe repaiſſent de gloire,
Leurs ſoldats affaiblis ſuccombent à la faim,
Ayant trop de lauriers & n'ayant point de pain.
Mais leur ſuccès paſſé ſoutient leur confiance,
Et les tréſors Saxons payent leur ſubſiſtance,
Sans le ſecours du fer tout périſſait enfin,
Lorſqu'arrive un débris de quelque magaſin.

Au-

Autour de ce trésor mille soldats livides,
Unissent leurs regards impatiens, avides.
Il est vrai que chacun obtient peu d'alimens,
Mais il en use assez pour refaire ses sens.
Par cet heureux secours ressuscite l'armée,
Et pour d'autres exploits elle est encouragée.
„ Profitons de l'instant, dit alors MAZEPPA,
„ Courons aux magazins du riche Pultava.
„ Assiégeons-le, grand roi! malgré sa résistance,
„ Vos soldats nageront bientôt dans l'abondance.
„ Des meilleurs alimens un précieux trésor,
„ Fera pour eux renaître un second siecle d'or.
Allons, dit ce héros, & que pour notre gloire,
Ces vivres soient le prix d'une insigne victoire.
Mais c'est où l'attendait un héros plus prudent,
Qui n'attend point du sort quelqu'heureux incident:
Qui de loin prévoit tout, force les avantures,
Les tourne en sa faveur par d'habiles mesures,
Laisse les ennemis combattre sous ses murs,
Pour leur porter après des coups d'autant plus surs.

Loin

Loin que de Pultava PIERRE empêche le ſiege,
Contre ſes ennemis il ſait en faire un piege,
Les y laiſſant longtems ſans relâche appliqués,
Pour mieux défaire après leurs ſoldats fatigués.
En effet Pultava fatiguait la Suede;
Mais l'armée à ſes maux n'eſperait de remede,
Qu'en le faiſant tomber ſous ſes plus vifs efforts,
Qu'en prenant ſes greniers & conquérant ſes forts.
L'empereur cependant qui ſent que ſon empire,
En perdant Pultava, ſe briſe ou ſe *déchire*,
Sent qu'il eſt tems auſſi d'agir & d'attaquer,
L'ennemi qu'il s'eſt mis en état de bruſquer.
Le Ruſſe par ſon ordre au combat ſe prépare,
Tandis que, paſſant l'eau, le vagabond Tartare,
Annonce aux Suédois qu'il faut vaincre ou périr,
Le Czar de ſon côté voulant vaincre ou mourir.
Renouvellez mes chants, vous! glorieux génie!
Qui fîtes triompher l'aigle de la Ruſſie,
Et de ſon empereur les précieux deſtins;
Deſtins d'où dépendait le ſort des Ruſſiens;

Des-

Destins, qui, soutenus avec courage & gloire,
Eurent sur la Suede une entiere victoire.
Venez puissant génie! accourez à ma voix!
Et soutenez ma main pour graver tant d'exploits!
Peignez avec le sang l'acharnement horrible,
Qui signala ce jour dans ce combat terrible!
Je n'ai pas ce courage, & ma juste frayeur
Eteint de mon esprit la vie & la chaleur.

J'entends déjà sonner l'instrument de la guerre,
Cet instrument barbare appellé militaire,
Que les cruels humains, insensés, odieux,
Firent pour s'exciter à s'entr'égorger mieux.

Charles les yeux ardens s'avance hors des lignes,
Suivi d'un gros choisi de ses braves insignes.
Loevenhaupt & Reinschild guident ses fiers soldats,
Qui se faisaient toujours un jeu de leurs combats.
Chaque troupe suivant le drapeau qui la mene,
Débouche de son camp & s'étend dans la plaine.
Charles, déjà blessé porté sur un brancart,
Parait aux Suédois le plus sûr étendart,

Qu'il puiſſe accompagner pour aller à la gloire,
Croyant voir dans ſes yeux reſplendir la victoire.
„ Mes amis, leur dit-il, aux champs de Pultava,
„ Finiront vos travaux commencés à Nerva,
Par ce diſcours il veut animer leur courage;
Mais il eſt malgré lui d'un ſiniſtre préſage,
Et ſon ſens équivoque annonce en ces deux mots,
Que la mort, la priſon, finiront leurs travaux.

Les Ruſſes n'étaient plus ces troupes ramaſſées,
Que Nerva ſous ſes murs avait vu diſperſées;
PIERRE avait travaillé pour conduire au combat,
Le Ruſſe digne enfin d'être appellé ſoldat,
De ſe créer un nom ſur tout notre hémiſphere,
Nation digne enfin de ſe nommer guerriere.
PIERRE digne dès lors d'être nommé le grand,
Qui, quoique faiſant tout, officier du bas rang,
Menait ſes Ruſſiens, les rangeait en bataille,
Foulant d'un pié léger un champ de funeraille.
Les Ruſſes avec ordre avancent ſous ſes yeux,
Et voyent ſans pâlir le moment périlleux.

Ils marchent fiérement ſans ces clameurs barbares,
Que le Czar proſcrivait & laiſſait aux Tartares.
Leurs armes, leur acier, rayonnans au ſoleil,
Leur ſilence, tout fait un terrible appareil.
Alors PIERRE qui voit cette pompe avec joye,
„ S'écrie: mes enfans, vous voyez votre proye;
„ L'ennemi dans vos mains eſt venu ſe livrer,
„ Mais des ſiennes auſſi cherchez à vous ſauver;
„ Ce n'eſt pas en fuyant, ni cherchant à vous rendre,
„ Le fer que vous tenez vous doit ſeul tous défendre.
„ Au ſurplus faites feu ſur le premier fuyard,
„ Et ſi votre Czar fuit, tirez ſur votre Czar.
Il dit & dans l'inſtant de la voix & du geſte;
Il donne le ſignal d'une maniere leſte,
Et ſon courſier fougueux, ſuperbe de ſon poids,
Semble aux autres courſiers vouloir donner des loix.
Tout marche, met en joue: une flamme rapide
Pouſſe de toutes parts une balle homicide:
Des deux côtés ſe fait un feu vif & roulant,
Qui fait voler la mort & briſe chaque rang.

Les

Les bouillans Suédois emportent la redoute,
Que PIERRE avait conſtruit pour arrêter leur route.
Mais tandis qu'ils voulaient attaquer d'autres forts,
Notre Czar fond ſur eux à la tête d'un corps.
On ſe bat, on ſe preſſe avec plus de furie,
C'eſt moins un combat qu'une affreuſe tûrie.
La foule des ſoldats ſerre ſi fort les rangs,
Qu'elle ſoutient debout les morts & les mourans.
MENZIKOFF, qui frémit du danger de ſon maître,
Cet heureux favori, que le Czar ſut connaître,
Qui chez les Polonais vainquit les Suédois,
Accourt pour faire ici quelques nouveaux exploits.
Le zélé GALLITZIN, GALLOWIN l'intrépide,
Voulans ſe diſtinguer par un coup qui décide,
Chacun de leur côté fondent ſur l'ennemi,
Environnent le Czar, & triomphent ſous lui.
Les Suédois pouſſés font face & ſe roidiſſent.
Mais preſſés par les flancs enfin ils s'affaibliſſent,
Ils cedent, on avance, ils perdent du terrein,
Malgré tous les efforts d'un héros ſouverain.

C'eſt

C'eſt envain qu'il combat, qu'il crie & les excite;
Renverſés par le Czar, qui talonne leur fuite,
Ils vont ſe rallier ſous les yeux de leur roi;
Un reſte de valeur leur en faiſait la loi.
CHARLES dans un moment raſſemble ſon armée,
Vers ſa gauche en bataille elle eſt bientôt rangée.
Le vainqueur s'en étonne, & le ſort incertain
Semble vouloir encor s'arracher de ſa main.

Mais tandis que le Czar recommence une affaire,
Que l'on croyait finie avec victoire entiere,
Qu'il change ſa bataille, & par un plan plus beau
Sur CHARLES ſe prépare un triomphe nouveau.
Des Suédois altiers le ſuperbe génie,
Et tous les fiers eſprits qui ſuivent ſa furie,
Oſerent défier l'ange des Ruſſiens,
Cherchans à renverſer ſes trop heureux deſtins.
Le coeur encor enflé des victoires paſſées,
Que l'ange de Ruſſie a toujours traverſées,
Ces eſprits courageux viennent pour l'attaquer,
Croyans que leurs efforts pourront le ſubjuguer.

Mais le puissant esprit d'une Russie immense,
Par l'arrêt du destin fait sentir sa puissance.
Ils lui cedent voyans qu'il est supérieur,
Frémissans de prévoir le Russien vainqueur.
CHARLES s'accoutumant à dompter la nature,
Méprisait la douleur de sa vive blessure;
Mais il était sensible au noir pressentiment,
Dont il est en ce jour ému cruellement.
Cependant son ardeur que rien ne peut abbattre,
Lui donne le conseil d'attaquer, de combattre.
Une seconde fois il s'y laisse entraîner,
Son courage voyant de la gloire à gagner.
C'est ainsi qu'un feu vif que l'on ne peut éteindre,
Et qu'on voit consumer tout ce qu'il peut atteindre,
Devient plus dévorant à force de brûler,
Et faute d'aliment est facile à dompter.
De même on voit le roi faire agir son armée,
Et du feu, qu'il lui soufle, ardemment enflammée,
Brusquement l'envoyer éprouver le hazard,
En se dissimulant l'héroïsme du Czar.

PIER-

PIERRE, dont la prudence éclaire le courage,
De tout événement tire ſon avantage,
De CHARLES arrêta le ſoufle dévorant,
Réduiſant ſon armée au plus affreux néant.
Au moment que s'ébranle une premiere ligne,
Il la prend ſur le tems en capitaine inſigne,
Et ſon choc imprévu, ſurprenant les ſoldats,
Fait perdre l'équilibre à leurs rapides pas.
Renverſés l'un ſur l'autre, & le corps en arriere,
Aux premiers coups du Ruſſe ils ſont portés par terre;
Et le reſte, qui fuit une imminente mort,
Trouble les autres rangs & briſe leur effort.
PIERRE alors, ſe faiſant un rapide paſſage,
Au milieu de leur camp fait entrer le carnage,
Et contraint le héros, ſon rival furieux,
De lui céder le champ & de fuir à ſes yeux.
C'eſt ainſi qu'autrefois ce grand foudre de guerre,
Ce Pompée, autrefois la terreur de la terre,
Le plus grand des humains, mais moins grand que Céſar,
De la gloire à la fin lui cede l'étendart.

CHARLES toujours héros, mais moins héros que PIERRE,
De la victoire aussi lui cédant la banniere,
Fuit chez les Ottomans loin de son ennemi,
Tout aussi belliqueux, mais plus prudent que lui.
Il laisse dans ses mains, & chargés de ses chaînes,
Tous ses meilleurs soldats, ses braves capitaines,
Entr'autres plus fameux REINSCHILD guerrier ardent,
Et PIPER de son roi ministre confident.

De CHARLES cependant le sort est déplorable,
Mais pour l'habile Czar sa fuite est redoutable;
CHARLES de son armée entraînait les débris,
PIERRE croit n'avoir rien si CHARLES n'est pas pris.
Le Czar, comme César, l'exemple de la guerre,
Qui croit n'avoir rien fait s'il reste encor à faire,
Envoye sur les pas de CHARLES fugitif
Un courtisan fidelle & général actif.
MENTZIKOFF en effet digne de cette gloire,
Poursuivit le héros, le prix de la victoire.
Il en suivit la trace en des païs perdus,
Où les morts lui montraient la route des vaincus.

H

Il atteint à la fin la troupe infortunée,
Qui, le voyant de loin, ſe range en corps d'armée,
Tandis que ſon grand prince, ignorant le danger,
Court pour chercher au loin un ſecours étranger.

MENTZIKOFF arrivé, LOËWENHAUPT s'écrie:
„ Arrête MENTZIKOFF, ou crains notre furie.
„ Si tu veux enchaîner un reſte infortuné,
„ Ce ne ſera qu'après qu'on m'aura déſarmé.
„ Au travers de ce cœur il faudra que ta rage,
„ Vienne à nos Suédois & s'ouvre le paſſage.
Ainſi dit LOEWENHAUPT, LOEWENHAUPT orgueilleux,
Du nom des Suédois par cent exploits fameux.
Souvent brave, hardi, quelquefois téméraire,
Souvent trop de ſang froid, à lui-même contraire,
Pour ſauver ſon monarque & quelque ſerviteur,
Il eut la fermeté de trahir ſa valeur.
MENTZIKOFF plus hautain dans ſa faveur extrême,
Brûlant d'un zele ardent pour ſon maître, qu'il aime,
Croit qu'il faut pour le Czar être brave en tout tems,
Et qu'il ne faut garder aucuns ménagemens.

Il voit avec dépit qu'on l'amuſe & l'arrête,
Tandis qu'avec le tems fuit la royale tête,
Qu'il ſe flattait déjà de ramener au Czar,
Mais de qui LOEWENHAUPT veut être le rempart.

MENTZIKOFF, qui prétend qu'on cede à ſa puiſſance,
S'indigne. Eh quoi! dit-il, LOEWENHAUPT en défenſe?
„ Eh quoi donc! d'un vaincu l'étonnante fierté,
„ Mépriſe d'un vainqueur la trop grande bonté?
„ Faiſant de ſon courage une parade vaine,
„ Croit-il rendre entre nous la fortune incertaine?
„ Ne veut-il point narguer la victoire en mes mains,
„ Et combattre du Czar les triomphans deſtins?
A ſon cheval fougueux MENTZIKOFF lâche bride,
Et fond ſur LOEWENHAUPT, qui d'un air intrépide
Le voit venir, & met ſon courſier en état
De fournir ſous ſa main un vigoureux combat.

MENTZIKOFF, empoignant une lame acérée,
Témoigne en l'agitant ſa hauteur irritée;
Il joint ſon ennemi, qui tranquille & prudent
Voit mieux venir les coups & les pare en voltant;

Et

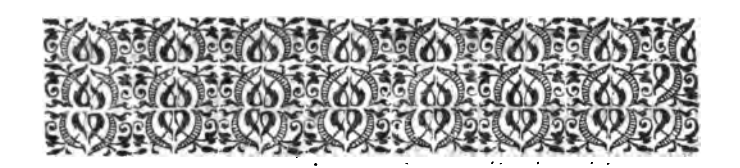
Et ſon courſier faiſant d'inégales courbettes,
Pour ajuſter les coups ne laiſſe point d'aſſiettes,
Tandis qu'inquiétant le cheval oppoſé,
Il menace toujours de le prendre en côté.
Pour fuir cet accident MENTZIKOFF prend le large,
Fait par la pirouette une plus vive charge.
Mais l'adroit LOEWENHAUPT, éparant ſon courſier,
Fait craindre la ruade à ſon rival altier.
Il l'évite, & ſuivant ſa fougue impétueuſe
Il fait ſur LOEWENHAUPT la paſſe furieuſe.
LOEWENHAUPT l'arrêtant lui dit avec ſang froid,
„ Je me rends à préſent que j'ai ſauvé le roi.
„ Pendant le tems heureux qu'a duré mon manege,
„ Mon prince a pu laiſſer loin de lui votre piege.
„ Je me rends & finis d'inutiles combats,
„ Gardant pour d'autres tems ſes courageux ſoldats.
„ Ces malheureux guerriers qui ſe traînent à peine,
„ Ne perdront point leur gloire en prenant votre chaîne.
„ Peut-être un jour viendra que triomphans, heureux,
„ Ils ne verront perſonne être plus glorieux.

 Ayan-

Ayant lâché ces mots trop pleins de confiance,
LOEWENHAUPT rougiſſant conduit en ſa préſence
D'un reſte Suédois les flots tumultueux,
Qui frémiſſent ſuivans le chef victorieux.
On offre à notre Czar cette troupe enchaînée;
Il conſole chacun lui rendant ſon épée.
„ Soyez libres, dit-il, & peuplez mes états;
„ Contre moi vous étiez de généreux ſoldats,
„ Devenez mes enfans, & ſoyez-nous utiles;
„ Allez en Sibérie, & portez dans nos villes
„ Vos précieux talens, vos arts, & vos métiers,
„ Pour vivre en paix laiſſez vos fatiguans lauriers.
PIERRE, en parlant ainſi, cachait avec ſageſſe
Le ſecret déplaiſir que lui fait & lui laiſſe,
CHARLES qui ſe retire aux confins Ottomans,
CHARLES qui lui prépare encore des tourmens.
De ce prince il connaît les haines obſtinées,
Du Croiſſant il prévoit les adroites menées.
Il prévoit que les Turcs feront ſervir ce roi,
De prétexte apparent pour lui manquer de foi.

Il ſent que ſon triomphe & ſa nouvelle ville,
Que tout enfin ſera ſans ſuccès & fragile,
Si le fier Suédois entiérement dompté,
Ne s'engage à la paix par le plus ſaint traité.
PIERRE à ces embarras oppoſe ſon courage,
Et ſon ame élevée en fait ſon doux partage.
Plus l'obſtacle, ou danger, eſt viſiblement grand,
Plus il eſt digne auſſi d'un cœur du premier rang.





LA PETREADE
OU
PIERRE LE CREATEUR.

CHANT NEUVIEME.

L'amour chez les héros, l'amour chez mille princes,
Est un délassement du soin de leurs provinces;
PIERRE le rend utile au bonheur des sujets,
Il s'en fait seconder dans ses plus hauts projets.
Il fait plus, il s'en sert pour calmer les allarmes,
Que répand dans les cœurs le tumulte des armes,
Cet amour combattant pour eux dans les dangers,
Fait succéder la joye aux malheurs passagers.

Cet

Cet amour bienfaisant, noble & pur en sa flamme,
Fait son brillant séjour au fond d'une belle ame;
Avec gloire il en fait son plus pompeux palais,
Où, bannissant le trouble, il vit & regne en paix.
Ses plus beaux ornemens sont la vérité pure,
Appanage sacré de la simple nature,
L'honneur & le courage ornés du sentiment,
Qui fait briller l'amante & signale l'amant.
Jamais le noir soupçon, la basse jalousie,
Tenans en main le fer, les poisons de l'envie,
De leurs jours glorieux interrompant le cours,
Ne peuvent violer le plus saint des amours.

Ce sage amour cachait au sein d'une captive,
D'une pauvre étrangere inquiete & craintive,
Ses plus heureux trésors, ses nœuds les plus puissans,
Pour enchaîner aussi le plus grand des amans.
On y voyait briller mille vertus aimables,
Dont sa beauté rendait les dehors admirables,
Présentant aux regards éblouis de ses traits,
D'un air noble & divin les plus touchans attraits.

Ces

Ces dons & ces vertus annoncent l'héroïne,
Qui ſur terre illuſtra le nom de CATHERINE,
Du fond de l'infortune un regard des deſtins,
L'éleve pour régir les heureux Ruſſiens.
Notre PIERRE, du ſort réparant le caprice,
Vangera ſes vertus en leur rendant juſtice,
Et la main du héros en lui donnant ſon cœur,
Doit auſſi lui donner la ſuprême grandeur.
L'eſprit qui protégeait les états de Suede,
Voyait dans l'univers un unique remede,
Pour détourner le Czar de ſes ſoins dangereux,
A la gloire, au repos de ſon roi malheureux.
Dans les plaiſirs impurs voulant endormir PIERRE,
Il vole aux bords laſcifs de l'antique Cythère,
Où l'impudique amour reçoit un doux encens,
Où tout ce qu'on reſpire amollit tous les ſens.
L'ange de la Suede en eſt ému lui-même;
Il en reſſent, quoiqu'ange, une langueur extrême;
Il en conclut que l'homme, à plus forte raiſon,
Peut difficilement éviter ſon poiſon.

Il

Il s'applaudit croyant bientôt ſubjuguer PIERRE,
Avec les ſeuls ſujets de l'iſle de Cythere;
Il parcourt ſes réduits cachés & ténébreux,
De chaque nimphe obſerve & le geſte & les yeux.
Abordant les beautés qui ſont les plus brillantes,
Il ſe voit entourer par les plus ſemillantes,
Et d'un air careſſant il leur dit: „ Suivez-moi,
„ Vous vaincrez le vainqueur de mon malheureux roi.
„ Pour rendre mon héros en tout tems invincible,
„ Juſques dans l'infortune admirable & terrible,
„ J'ai détourné ſes yeux des plus grandes beautés,
„ J'ai révolté ſon cœur contre les voluptés.
„ De CHARLES l'ennemi, ce PIERRE redoutable,
„ Pour vos touchans appas devenu plus traitable,
„ Vangera votre gloire, & vous comblant d'honneurs,
„ Par ſon exemple enfin vous ſoumettra les cœurs.
Il dit: & choiſiſſant les nimphes les plus belles,
Il les porte à Moſcou ſur ſes puiſſantes ailes,
Au travers des païs de l'empire amoureux,
Pour leur faire cueillir ſes poiſons dangereux.

Les

Les expoſe aux regards de notre illuſtre PIERRE,
Leur donnant le grand art d'amuſer & de plaire,
Et du Czar diſpoſant les deſirs & l'ardeur,
A devenir le prix de leur ton enchanteur.

Ainſi que cent héros le Czar jeune & volage,
Aimait de ces beautés le ſéducteur langage;
Dans leurs bras amoureux, dans leurs amuſemens,
Son eſprit recherchait quelques délaſſemens.
Mais ſon cœur vaſte & grand du ſentiment avide,
Dans tous leurs vains plaiſirs languiſſant, toujours vuide,
Deſire tel objet qui puiſſe le remplir,
Qui par ſon vrai mérite y verſe un vrai plaiſir.
Qui reçoive en ſon ſein ſes plaiſirs & ſes peines,
Et qui de ſa grandeur l'aide à porter les chaînes,
Soulageant des ſujets les beſoins & les pleurs,
Partageant ſes travaux ainſi que ſes honneurs.

L'ange de la Ruſſie examine avec joye,
La ſalutaire idée où PIERRE ſe déploye.
Du fond des plus hauts cieux il vole à ſon ſecours,
Et fait naître pour lui l'aurore des beaux jours.

Il

Il conduit ſon héros, le mene avec adreſſe
Vers celle à qui le ſort deſtine ſa tendreſſe,
Sa main, ſa confiance, & ſon trône puiſſant,
Son ſceptre pour régir un état floriſſant.
Celle à qui les deſtins réſervaient tant de gloire,
Et qui devait briller au temple de mémoire,
Comme nouvelle Eſther priſonniere en ce jour,
La terre ſemble à peine en ſon vaſte contour,
Vouloir lui procurer le moindre des aziles.
Quel ſort pour qui devait gouverner tant de villes!
L'empereur en paſſant l'apperçut par hazard,
Et ſa fierté rougit de la gloire du Czar.
Son ſecret ſentiment n'échappe point à PIERRE,
Il y connaît le ſceau d'une ame noble & fiere,
Qui ſentant ſon cœur né pour l'élevation,
En reſſent plus le poids de ſon abjection.
Il s'arrête, il lui parle, obſerve ſa perſonne,
Et plus il l'examine & plus ſon cœur s'étonne.
Un ſecret mouvement, & non développé,
L'attache à cet objet dont il ſe ſent frappé.

Il se rappelle enfin de l'avoir vue en ſonge,
Divin rêve où le tems n'a pu paſſer l'éponge!
PIERRE avait dans ſon cœur conſervé, traits pour traits,
Son air majeſtueux & ſes tendres attraits.
Ce ſont ſes yeux brillans & ſa charmante bouche,
Cette aimable douceur qui ſéduit & qui touche,
Mais qui n'empêche point ce ton ſuprême & grand
Qui plaît ſouvent aux rois, qui même les reprend.
Sur ſon viſage heureux on voit briller ſon ame,
Qui ſemble y rayonner d'une céleſte flamme,
On y voit cent vertus exprimer leurs beautés,
Et leur gloire divine aux regards enchantés.
Le courage y paraît s'unir à la prudence,
La fierté s'allier avec la bienveillance,
L'habile politique à l'aimable candeur,
La fermeté s'unir à la noble douceur,
L'agréable enjoument à l'auſtere ſageſſe,
Et l'héroïſme enfin s'unir à la tendreſſe.
De beautés, de grandeurs ce parfait compoſé,
Par la belle nature eſt ſi bien nuancé,

Qu'il

Qu'il ſemble à notre Czar que l'eſſence divine
Avait fait ſon chef-d'œuvre, en formant CATHERINE.
PIERRE bénit alors le deſtin bienfaiſant,
Qui de tout tems lui garde un ſi rare préſent.
Il oſe défier la fortune ennemie,
De pouvoir obſcurcir la gloire de ſa vie.
En élevant à lui ce magnanime cœur,
Il croit ſe le créer en nouveau créateur;
Et dans le beau tranſport qui fait agir ſon ame,
Il offre à CATHERINE & ſon ſceptre & ſa flamme:
„ Vous êtes, lui dit-il, du monde l'ornement,
„ Ayez-en donc l'empire & le gouvernement:
„ Vous êtes des hauts cieux le plus brillant miracle,
„ Que la terre à vos piés me ſoit un doux ſpectacle!
„ A peine un ſimple quart ſubira votre loi,
„ Pour vous dédommager régnez auſſi ſur moi.
PIERRE parlait encore, & le plus doux murmure
Paraiſſait l'applaudir dans toute la nature,
Et mille & mille eſprits plus légers que l'éclair,
Par l'ordre du génie accoururent de l'air.

Vinrent plusieurs essains de Silphes, de Silphides,
D'Esprits aëriens que les Payens perfides
Adorerent jadis au-lieu du Créateur,
Et qu'un grand Gabalis priva de cet honneur.
Ils étaient les amours, les ris, les jeux, les graces,
Qui menaient les plaisirs sur leurs légeres traces;
Suivans en tout païs & Vénus & l'Amour,
Qui leur formaient par-tout une brillante cour.

Aujourd'hui ces esprits à la voix du génie,
Accourent à l'envi vers l'heureuse Russie,
Pour servir nos époux qui dans ce charmant jour,
Ont réconcilié l'hymen avec l'amour.
Unis aux Russiens, & remplis d'allegresse,
Les esprits vont servir leur nouvelle maîtresse,
Les uns viennent offrir des couronnes de fleurs,
Pour mieux signifier son regne sur les cœurs;
Les autres s'enchaînans dans de fortes guirlandes,
Font de leurs libertés de sinceres offrandes;
On voit de quelques-uns l'officieuse main,
Des plus rares bijoux faire briller son sein.

De cent esprits follets une troupe enjouée
Prend de notre héros la redoutable épée.
Tous courent aussitôt, & viennent l'admirer;
Mais ils frémissent tous, & n'osent la tirer.
CATHERINE en sourit, & bientôt sa pensée
Gémit de se voir femme & d'être désarmée.
Mais l'épouse du Czar s'en console à la fin,
Voyant que comme femme elle a reçu sa main.
„ Seigneur & cher époux, lui dit cette héroïne,
„ Jurez qu'à vos côtés la tendre CATHERINE
„ Pourra toujours marcher & combattre en tous lieux,
„ Que ce fer ne pourra se tirer qu'à ses yeux.
Elle dit: & du Czar la tendresse effrayée,
Cherche à lui faire perdre une telle pensée.
Mais par un nouveau trait & d'amour & d'ardeur,
Il l'expose au péril que desire son cœur,
Croyant que la Russie admirant l'héroïne,
N'envîra point le trône auquel il la destine;
Et que le Russe encor sera trop glorieux,
D'avoir une princesse émanée des cieux.

Comme on vit autrefois dans l'ancienne Judée,
Qui desira des rois pour être gouvernée,
Les tribus avec joye en David adorer,
Le chrême dont le ciel l'avait fait consacrer.
Tandis qu'à son amour l'heureux couple s'applique,
Qu'ils font briller tous deux leur tendresse héroïque,
La politique active avait les yeux ouverts,
Et du Czar ménageait les intérêts divers.
Ses yeux vifs & perçans du fond de la Russie,
Observaient tous les pas de CHARLES en Turquie;
Espionnaient ses dits, éclairaient ses desseins,
Suivaient tous ses agens dans leurs secrets chemins.
Elle fait pénétrer que le roi de Suede,
Qu'on croyait accablé sans espoir de remede,
Veut remuer le poids dont il est surchargé,
Et voir par l'Ottoman son désastre vangé.
La politique sent les adroites intrigues,
Qu'on employe au serrail pour y faire des ligues,
En faveur de ce roi contre un trop heureux Czar;
Pour y faire arborer ce terrible étendart,

Qui

Qui fait ſavoir au peuple, à l'ardent janiſſaire,
Que leur Sultan déclare une importante guerre.
Souvent pour réuſſir dans les plus grands projets,
On fait tenter le ſort par les plus vils ſujets.
Mais quand on réuſſit tout devient légitime,
C'eſt le chef-d'œuvre heureux d'un eſprit grand, ſublime.
Un ſeigneur Polonais, eſprit ſouple & ardent,
Entreprenant, hardi, mais ruſé, fin, prudent,
Pour venir à ſon but, remuant, téméraire,
Croyait que pour un bien l'on peut tout dire & faire;
Dangereux, malfaiſant par principe d'honneur,
Pour tirer un héros du plus profond malheur.
Tel eſt POGNATOFKY; c'eſt ainſi que l'on nomme,
Ce ſingulier mortel, cet ingénieux homme,
Digne d'être employé par l'ange Suédois,
Et digne de ſervir le plus actif des rois.
On le vit par un plan ſecret, inconcevable,
Se ſervir d'un ſujet ſtupide & mépriſable,
Afin de parvenir bien plus facilement
A ſubjuguer l'avis du Conſeil Ottoman.

Du dedans du ferrail une efclave naïve,
Sous quelqu'efpoir de gain ménageait une juive,
Dont l'ame, marchandée au poids d'un or brillant,
Aurait pour l'obtenir mis en croix fon enfant,
L'adroit POGNATOFKY faifait dire par elles,
A la Sultane mere, avide de nouvelles,
Des fecrets dangereux à dire & rapporter,
Que l'imbécile efclave ofait feule conter.
Car ofer du divan attaquer les miniftres,
C'eft expofer fes jours à des lacets finiftres;
Et fi l'on n'abbat point le miniftre oppofé,
Il faut que fous fa main on fe trouve écrafé.
L'efclave, qu'aveuglait fa ftupide ignorance,
Répétait des difcours d'une affreufe importance,
Contre tous les vifirs trop portés à la paix,
Et plaifans peu dès lors au bouillant Polonais.
Dans le fond du ferrail la Sultane enfermée,
Pour charmer les ennuis occupait fa penfée,
D'une frivole intrigue & de quelque récit,
Ordinaire aliment d'un efprit rétreci.

Mais

Mais lorſqu'elle eut pris goût à ces hauts faits de guerre,
Que CHARLES avait dûs à ſon humeur altiere,
Au-deſſus de ſon ſexe élevant ſon eſprit,
Contre ſes ennemis elle parle & s'aigrit;
Et ne pardonne point au viſir téméraire,
Que l'eſclave accuſait de favoriſer PIERRE,
D'avoir reçu de lui des tréſors odieux,
Pour ne pas ſecourir un héros malheureux.

Ainſi POGNATOFKY par diverſes intrigues,
Auprès de la Sultane établiſſait ſes brigues;
Animait ſon courroux contre les fiers viſirs,
Pendant que devant eux il flattait leurs deſirs.
Par ſon manege adroit la Sultane irritée,
Et qui ſans voir le roi s'en était paſſionée,
Faiſant valoir pour lui tout l'honneur Ottoman,
Oſe parler en mere à ſon fils le Sultan.
Elle va le trouver avec toutes ſes graces,
Qui ſans vieillir jamais ſuivaient toutes ſes traces.
Sa beauté, ſon eſprit, ſon grand air, ſon grand cœur,
Annoncent pour ſon fils un puiſſant empereur.

Avec le souverain n'exposant point la mere,
Elle sut retenir sa confiance entiere.
„ Jusques à quand, dit-elle, en appuyant le ton,
„ Abandonnerez-vous mon courageux lion:
„ Ce généreux guerrier, cet infortuné prince,
„ Que vous laissez languir au coin d'une province?
„ Au-lieu que secouru contre le Russien,
„ Il ferait triompher votre nom & le sien.
„ Consultez-vous, seigneur, la gloire de l'empire?
„ Craignez-vous d'attaquer le Czar *qui le déchire?*
„ Fortifiant Asoff qu'il vous ravit des mains?
„ Maître de la mer noire & des païs voisins,
„ Attendez-vous, mon fils, qu'il entre dans Bisance,
„ Pour vous y faire voir jusqu'où va sa puissance?
„ Et qu'ayant enchaîné le Tartare & son Kan,
„ Il vienne en ce serrail insulter le Sultan?
„ L'or du Czar, me dit-on, a devancé ses armes,
„ Ce métail aux visirs offre beaucoup de charmes;
„ Celui-ci serait-il vainqueur d'un tel appas?
„ Le secret qu'il vous fait, ne le témoigne pas.

„ Com-

„ Comme votre ſujette on m'avait vu me taire,
„ Mais la gloire aujourd'hui me fait parler en mere.
„ Ma Sultane parlez, lui dit le Grand-Seigneur;
„ Oui parlez quand le veut ma gloire ou votre honneur.
„ Vous m'apprenez, madame, une choſe nouvelle,
„ Le viſir s'en eſt tû: ſerait-il infidelle?....
„ Suſpendons toutefois l'effet d'un prompt courroux,
„ De crainte de porter de trop injuſtes coups.
Comme l'homme ſouvent ſe peint dans ſa réponſe,
Par ces mots du Sultan la ſageſſe s'énonce.
Cœur haut mais ſans fierté, ſage & compatiſſant,
Quand il veut ſecourir il ſe montre puiſſant,
Et quand il veut punir il uſe de clémence;
Mais dans tous ſes deſſeins il a de l'inconſtance,
Ayant de l'artifice une ſacrée horreur,
Contre lui ſeul il montre une juſte rigueur.
Pour tout dire en un mot, avec ſang froid ſévere,
Sa ſageſſe toujours le guide & le tempere.
Tel était cet Achmet formé pour gouverner,
Pour avoir des viſirs dignes de mieux l'aider.

ACHMET mande le Kan des fidelles Tartares,
Brigands; mais moins que nous entr'eux fourbes, barbares,
On voit dans le cœur vrai, dans la valeur du Kan,
Un digne fucceffeur au fang de l'Ottoman.
Du fin POGNATOFKY le manege ordinaire,
N'avait pas trop befoin d'enflammer fa colere;
Apportant à Bifance un dépit violent,
Ce Kan veut contre PIERRE armer tout l'Orient.
Il dépeint au Sultan le Czar & fon armée,
S'emparans par *Afoff* des clefs de la Crimée,
Pour venir attaquer jufques dans le divan,
Jufques dans le ferrail le trône du Sultan;
Il lui dépeint auffi l'antique Sarmatie,
Comme un autre entrepôt des troupes de Ruffie,
Et moins pour protéger le roi des Polonais,
Remonté fur le trône & gouvernant en paix,
Que pour s'ouvrir par-là quelque nouvelle entrée,
Qui rende fur les Turcs l'entreprife affurée.
Permettez, pourfuivit le prince Criméen,
Pour mieux déterminer le Sultan incertain,

„ Per-

„ Permettez-moi, ſeigneur, ſur ma loi, ſur ma vie,
„ Que je prouve au viſir un trait de perfidie,
„ Qui finit de combler ſon infidélité,
„ Crime que ſes pareils traitent d'habileté.
„ Du pié de votre trône un ordre redoutable,
„ Fit paſſer en Pologne un exprès trop coupable,
„ Pour déclarer au Czar qu'il eût à retirer
„ Les milliers de guerriers qu'il y faiſait entrer.
„ Cet exprès du viſir fut ſon neveu fidele,
„ Mais pour ſon empereur un traître, un infidele.
„ Il vous dit qu'en Pologne aucun des Ruſſiens
„ Ne pouvoit s'y trouver les armes dans les mains.
„ Mes envoyés, vos Turcs, & la Pologne en flamme,
„ Tout dément à grands cris un impoſteur infame.
„ J'ai parlé: c'eſt à vous, ſeigneur, de réfléchir;
„ Et quand vous parlerez, c'eſt à moi d'obéir.
Ces mots ſont dits pour vous, miniſtres des provinces,
Avant que d'obéir avec courage aux princes,
Oſez montrer les droits de la juſte équité,
Ainſi que fit ce prince au Sultan irrité.

Du

Du Sultan le courroux allait... mais sa prudence,
Lui dicta de garder un austere silence.
D'un maître courroucé le silence effrayant,
Aux présens fait passer plus d'un cruel instant,
Et de sa volonté l'incertitude affreuse,
Plus que ce que l'on craint est dure & douloureuse.
Le Kan qui comprenait que lorsque le Sultan,
Pour les bords Criméens, l'avait couronné Kan,
D'une façon suprême avait paru lui dire;
„ Ou l'exil, ou la mort, te donne mon empire,
„ Si tu m'es infidelle, ou si tu me déplais;
„ Tant que tu me plairas regne & gouverne en paix.
Ce roi subordonné malgré tout son courage,
N'avait pu du Sultan observer le nuage,
Sans craindre les éclairs de son ressentiment,
Qui pouvait bien vanger son visir confident.
De mille souverains différente maxime!
Les amis du Sultan s'effaçaient par le crime.
Il mande le visir, & son crime prouvé,
D'un coup-d'œil le Sultan l'a bientôt reprouvé,

Et réduit ſa grandeur au néant de la poudre,
Comme un premier éclair, qui part avec la foudre,
Peut d'abord terraſſer le plus haut des cyprès,
Et jetter ſes débris ſur les tremblans guérets.
Un autre grand viſir eſt fait à l'heure même,
Auſſi facilement qu'une force ſuprême,
Peut élever de terre un roſier languiſſant,
Et lui donner bientôt un état floriſſant.
„ Viſir, dit l'empereur, reçois ce cimeterre,
„ Que la gloire & l'honneur le guident contre PIERRE:
„ Plus ce héros eſt grand, puiſſant, victorieux,
„ Plus ſa perte rendra mon trône glorieux.
Il dit: & le viſir quittant Conſtantinople,
Tranſporte l'étendart aux plaines d'Andrinople,
Cet étendart ſacré pour les bons Muſulmans,
Qui renverſa jadis vingt empires puiſſans.
Tandis que d'Adrien ville ancienne & commode,
Vous voyez ſous vos murs le bacha, le deſpode
Raſſembler à l'envi leurs ſoldats par milliers,
Et menacer de loin le plus grand des guerriers;

Ac-

Accourant par les airs l'active renommée,
Pour l'utile héros déjà toute allarmée,
Vient trouver notre Czar dans les bras de l'amour,
Et lui peint le danger dans le plus affreux jour.
Elle dit en tremblant, & sans reprendre haleine,
Qu'un monde formidable & que l'on compte à peine,
S'assemble chez le Turc pour venir l'attaquer,
Ou plutôt pour venir brusquement l'écraser.
Elle dit que l'on voit la fougueuse Romagne,
Jointe aux *Bulgariens s'avancer en campagne;*
Ils sont aussi suivis des braves Transilvains,
Soldats les plus hardis des Turcs Européens;
Elle redit les noms des peuples de l'Asie,
Dont un seul pourrait faire une armée accomplie,
Et qui suivent déjà les drapeaux Ottomans,
Les Paphlagoniens & les fiers Turcomans,
Lydiens, Syriens, & ceux de Phœnicie,
Le Diarbeck entier, Trébisonde & Georgie,
Les Arabes zélés, & les Barbariens,
Tous les princes vassaux, & les Egyptiens;

Ces

Ces peuples réunis, disait la renommée,
Marchent envéloppés d'une immense nuée,
De Tartares cruels & de proye affamés,
Et de brigands légers au massacre acharnés,
Qui grossissant par-tout sur leur longue carriere,
Entraînent sous leurs pas les trois quarts de la terre,
Comme du haut des monts les neiges s'écroûlant,
Forment d'affreux amas, en se précipitant,
Et comblant les vallons de leurs masses tassées,
Font gémir sous leur poids les villes écrasées;
De-même aussi des Turcs les guerriers s'entassans,
Menacent d'écraser les Russes sous leurs camps.

Le Czar à ce discours, se possédant en sage,
Pour braver le danger le voit avec courage;
Pour détourner les coups il pense & réfléchit,
Pour en porter lui-même, il ordonne, il agit;
Et du sort éloignant les fatales injures,
Il prend, tout en courant, les plus sages mesures;
Pour attaquer les Turcs jusques dans leurs remparts,
Il prévient l'ennemi, devance les hazards.

Ain-

Ainſi qu'un Annibal il veut de cette guerre,
Faire loin des ſujets une guerre étrangere;
Rejetter dans le ſein du Turc épouvanté,
La terreur & les feux dont ils l'ont menacé.
Son armée aguerrie a promis la victoire,
Ayant à ſoutenir & le Czar & ſa gloire;
Mais alors les deſtins, pour la mieux épurer,
Par un revers cruel voulurent l'éprouver.

PIERRE avait oublié la viſion céleſte,
Qui menaçait ſes camps d'un déſaſtre funeſte.
Un ſouvenir confus, comme un ſonge paſſé,
N'offrait à ſon eſprit qu'un portrait effacé.
Il n'y pouvait plus voir quelle infortune extrême,
Expoſait ſes ſujets, ſes troupes & lui-même;
Et l'unique chagrin qui tourmentait ſon cœur,
Regardait en ce jour l'objet de ſon ardeur.
Au moment qu'il courait aux périls, aux allarmes,
CATHERINE à ſes yeux brillait de plus de charmes,
De charmes ſi piquans que pour plaire à nos yeux,
La vertu ne peut prendre un air plus gracieux.

D'un

D'un côté cette épouſe, & de l'autre la gloire;
Diſputent dans ſon cœur tour à tour la victoire;
Souvent il haïſſait tout ce brillant honneur,
Et que loin d'une épouſe achete la valeur.

Sans ceſſe regardant la tendre CATHERINE,
Son courage voulait en faire une héroïne;
Son cœur lui conſeillait de venir aux combats;
Pour conduire avec lui ſes fideles ſoldats;
De chercher ſes plaiſirs au milieu des allarmes;
D'accoutumer l'amour au tumulte des armes;
De rendre dangereux ſon ſexe aux ennemis;
De ſe montrer au Ruſſe une Sémiramis.
Mais d'un autre côté les périls & les peines;
Que Mars a raſſemblé dans ſes fatales plaines;
Arrêtent notre Czar; qui ne peut ſans horreur
Expoſer aux dangers le tréſor de ſon cœur.

CATHERINE liſait au fond du cœur de PIERRE;
Les eſprits élevés ſans voile, ni miſtere,
Comme les purs eſprits ſavent ſe pénétrer;
Peuvent ſe dire tout ſans rien ſe proférer.

CATHERINE enfin parle, & plein de complaisance,
Il écoute un discours qui cependant l'offense;
Qui l'effraye & lui plait, & dont le ton hardi,
Impose le silence à son coeur interdit.
„ Jusques à quand, disait sa généreuse épouse,
„ Hommes trop fiers & vains! votre espece jalouse
„ Voudrait-elle envier au sexe malheureux
„ La gloire du courage à nos coeurs généreux?
„ Ce n'était pas assez qu'une triste ignorance,
„ Par votre politique éloignât la science,
„ Il fallait dans notre ame étouffer la valeur,
„ Pour régir en tyrans notre timide coeur!
„ Non, non, si je dois tout à l'empereur qui m'aime,
„ J'employerai ses dons pour ou contre lui-même,
„ Et malgré lui j'irai m'exposer, à son sort,
„ Triompher avec lui du Turc ou de la mort.
Que répondre à la femme ingénieuse, aimable,
Mais sur-tout, quand elle est d'un coeur grand, admirable?
Notre Czar subjugué se tait en admirant
Et cede à CATHERINE à force d'être grand.

Il ordonne aussitôt, & déjà son armée,
Au seul son de sa voix se trouve rassemblée;
Conduisant en triomphe & son maître & sa cour,
Elle est pour l'héroïne une preuve d'amour.
Dans leurs transports guerriers les troupes semblent croire
Qu'ils vont faire briller les feux de la victoire.
Les chemins de Turquie à leur passage ouverts,
De lauriers & de fleurs leurs paraissent couverts.
Déjà leurs pas légers courent en Valaquie,
Et se croyent bientôt au sein de la Turquie,
Pour y fouler gaiment l'or des Orientaux,
Qui fuiront en voyant l'ombre de leurs drapeaux.
  Du soldat courageux telle était l'espérance,
Mais telle n'était point du destin l'ordonnance.
Il livre ici le Czar au plus affreux malheur,
Pour mieux faire briller sa constance & valeur.
Du superbe Ottoman un prince tributaire,
Pour secouer le joug cherchant l'appui de PIERRE,
CANTEMIR le Valaque avait toujours promis,
Qu'on trouverait chez lui des vivres, des amis,

On comptait même aussi trouver en Moldavie
D'agréables secours aux besoins de la vie.
Les Grecs de ce païs à nos Grecs Russiens,
Promettaient de s'unir par de sacrés liens.
Vaine & funeste erreur ! & que c'est peu comprendre
Ce qu'on doit espérer, ce que l'on doit attendre
Des trop faibles biens de la religion,
Qui ne peut même unir la même nation!
CANTEMIR se flattait qu'un culte tout semblable
Rendrait chaque Valaque ardent & favorable,
Et que son frere Russe au milieu des festins,
Avec lui chanterait des cantiques divins.
Mais le Valaque fuit, & dépouillant les plaines,
Il va soufler aux Turcs ses fureurs & ses haines;
Il va malgré son prince au camp Mahométan,
Et pour nuire au Chrétien, enrichir l'Ottoman.
Vous régnez chez le Turc aimable tolérance!
Et chez tous les Chrétiens pour quelque différence,
A vos tristes enfans une religion,
N'offre que châtimens, que trépas ou prison!

Non;

Non, les nombreux Chrétiens de cent ſectes diverſes,
Sans craindre les effets des diſputes perverſes,
Payans aux ſages Turcs de modiques tributs,
Au ſein de Mahomet ont la paix de Jéſus.
Ainſi donc préférans l'empire de Turquie,
Qui des prêtres punit la folle tyrannie,
Le Valaque & Moldave ont trompé CANTEMIR,
Et vont aux Ottomans s'allier & s'unir.
CANTEMIR en frémit, & ce malheureux prince,
N'ayant plus de ſujets, & ſeul dans ſa province,
Loin de pouvoir au Czar fournir quelques ſecours,
En a beſoin lui-même en ces funeſtes jours.
Il le dit en tremblant; il gémit, ſe déſole;
Et le héros trompé l'excuſe & le conſole,
N'imitant point ces rois qui font voir leur douleur,
A l'auteur innocent d'un imprévu malheur.
Cependant notre Czar, dans ce revers extrême,
Souffre dans ſes ſoldats en s'oubliant lui-même,
Et chaque homme pour lui devient un vrai tourment,
Lorſqu'il le voit roder cherchant quelqu'aliment,

Les uns cédans aux cris de l'avide nature,
Vont fouiller nuit & jour les champs à l'aventure ;
D'autres portans par-tout mille pas égarés,
Croyent calmer le feu dont ils sont déchirés :
Ceux-ci languissamment accoudés sur la terre,
Dévorent par ragoût l'herbe la plus amere ;
Ceux-là pâles, tremblans, attachent leurs regards,
Vers les lieux où l'on voit arriver quelques chars,
Pensans que ce convoi leur apporte la vie ;
Mais s'ils voyent tromper leur famélique envie,
Leurs forces, que soutient leur espoir consolant,
Abandonnent dès lors tout leur corps chancelant.
Plusieurs, spectres affreux, les yeux tristes & sombres,
Paraissent revenir du royaume des ombres,
Tandis que l'on en voit de pâles, décharnés,
Qu'il semble que l'on ait fraîchement exhumés ;
Et la mort qui voltige au milieu de ces troupes,
Fait des morts & mourans les plus horribles groupes.
Au travers des horreurs on voit notre héros,
Marcher en partageant leurs peines & leurs maux.

Il apporte en courant une main bienfaisante,
Vers les lieux où la mort devient plus agissante;
En soignant ses soldats en bon pere, en vrai Czar,
Il veut contre ses coups leur servir de rempart.
Mais ce n'est pas la faim qu'il faut seule combattre:
Le Turc & le Tartare accourent pour abbattre
Les Russes échappés à la cruelle mort,
Et qui semblent devoir tomber au moindre effort.
Mais PIERRE d'un regard consolant, magnanime,
Les rappelle à leur cœur, les soutient, les anime.
„ Mes enfans, leur dit-il, ces Turcs trop peu guerriers
„ Croyent de votre tête arracher vos lauriers;
„ Autour de nous déjà formans une barriere,
„ Ils pensent arrêter notre noble carriere;
„ Mais croyent-ils qu'on tient les Russes enfermés?
„ Leur empire est trop grand, ils sont encor armés.
„ Eh que sont donc contr'eux ces milliers de Tartares?
„ Ouvrons-nous un chemin par dessus ces barbares;
„ Ranimons nos esprits, nos ennemis vaincus,
„ Vont nous abandonner leurs vivres superflus.

Il dit ce peu de mots, & d'une main brûlante
Il saisit son épée au profond de sa tente;
Et tandis qu'il dispose en soi-même un combat,
Dont jamais le pareil ne s'offrit au soldat;
Tandis que de la cour chaque Dame allarmée,
S'effraye.... CATHERINE court vîte à l'armée;
Ses pas y sont conduits par l'esprit bienheureux,
Qui protege toujours leurs drapeaux glorieux.
Tranquille auparavant, sur un épais nuage,
Il admirait du Czar l'héroïque courage,
Qui craignant peu le Turc, qui croyait l'accabler,
Veut l'attaquer lui-même & le faire trembler.
Les destins sont contens, le Czar a la victoire;
Le Czar n'a point pâli, pas même pour sa gloire.
Les héros tels que lui sont certains de leur sort,
Ils assurent leur gloire en courant à la mort.
Et CATHERINE aussi se montre triomphante,
En épargnant au Czar une fin si sanglante,
Sauvant de ses guerriers les débris malheureux,
Conservant à l'empire un sang trop précieux.

Dans

Dans ce terrible jour paraissant plus brillante,
Sa présence au soldat est douce & consolante,
Et les chefs, éblouis de son air enchanteur,
Sentent renaître en eux l'espoir le plus flatteur.
SCHAFIROFF, son conseil & son ami fidele,
Voit triompher alors ce génie & ce zele,
Qu'il employa toujours avec tant de succès,
Pour retirer l'état des plus cruels accès.
Avec son héroïne en homme habile & sage,
Il avait concerté d'arrêter ce courage,
Qui devait exposer & l'état & le Czar;
Par l'épouse il éloigne un funeste hazard.
„ Illustres généraux, leur dit cette héroïne,
„ Envain contre le sort le courage s'obstine;
„ Je vais trouver le Czar; la raison & l'honneur
„ Pourront par son Esther fléchir son trop grand cœur;
„ M'exposant seule enfin à toute sa colere,
„ Je le désarmerai par ma vive priere;
„ Et si je ne puis point l'engager à la paix,
„ Mes tristes yeux aux siens se ferment pour jamais.

Elle dit, & fuivant fon trop heureux courage,
Elle vole vers PIERRE & lui tient ce langage.
„ Réfervons la valeur pour des tems plus heureux ;
„ Confervons nos guerriers & leur Czar glorieux.
„ Il veut vaincre ou périr : hélas ! s'il perd la vie,
„ Avec lui tout périt, il n'eft plus de Ruffie :
„ Tout retourne au néant dans ce funefte jour,
„ Mofcou, vaiffeaux, foldats, & même Pétersbourg ;
„ Ces auguftes remparts, cette ville naiffante,
„ Et qui pour votre gloire eft déjà floriffante,
„ Qui dans fon port heureux voyait mille vaiffeaux,
„ Apporter leurs tréfors des plus lointaines eaux.
„ Que dira l'univers fi, manquant de prudence,
„ Vous perdez dans un jour tant de magnificence ;
„ Si d'un roi de Suede employant la fureur,
„ Vous tombez comme lui dans le plus vil malheur ;
„ Si fous votre vaincu chargé d'affreufes chaînes,
„ Vous effuyez du Turc les hauteurs inhumaines ?
Notre Czar à ces mots rappelle fes efprits ;
Regardant CATHERINE avec des yeux furpris,

Admire jusqu'où vont les ardeurs de son ame,
Et croyant voir en elle une divine flamme,
Lui répond tendrement: „ Vous triomphez de moi,
„ Et vous seule savez m'imposer cette loi.
„ Je sais que sur mes pas vous perdriez la vie,
„ Conservons donc vos jours trop chers à la Russie.
„ Traitez en souveraine avec les Ottomans,
„ Et prenez pour la paix d'heureux arrangemens.
L'épouse prévoyant ces tristes conjonctures,
Pour vaincre l'Ottoman avait pris ses mesures.
Elle fait briller l'or aux regards des visirs;
Ils sont d'abord vaincus, & suivant ses desirs,
Les Russes fièrement retirent leur armée,
Et retournent chez eux enseigne déployée;
Et l'abondance alors faisant fuir le trépas,
Le triomphe paraît accompagner leurs pas.
Pour en être témoin le héros de Suede
Paraît être accouru. Son malheur sans remede
Lui conseille aussitôt de quitter l'Ottoman,
Dont le Russe plus fin s'échappe en triomphant,

Et

Et même CANTEMIR, que le Turc croyoit traître,
Mais qui, ſuivant le Czar, craint peu ſon ancien maître.
CATHERINE ſauvant d'un funeſte hazard
Les Ruſſes languiſſans & l'intrépide Czar,
Les ſoldats rétablis & remplis d'allegreſſe,
Se montraient en paſſant leur divine maîtreſſe,
Avouans avec joie à ſes yeux enchantés,
Que ſon cœur généreux les a tous rachetés.
Quel jour pour CATHERINE! un héros tel que PIERRE
Pour la récompenſer ſait ſeul ce qu'il faut faire.
Mais maître de lui-même il ſait ſe modérer,
Cachant ſes ſentimens pour mieux les déclarer.
CATHERINE a ſauvé la patrie & le trône,
C'eſt ſur le trône auſſi, lui donnant la couronne,
Que ſon cœur pénétré voulait remercier,
Celle qu'un ſceptre ſeul pouvait aprécier.
„ Ruſſiens, adorez l'influence divine,
„ Qui veut faire régner cette aimable héroïne.
„ Vous vivez par les ſoins qu'elle ſait ſe donner.
„ Qui peut ſauver l'état, peut bien le gouverner.



LA PETREADE OU PIERRE LE CREATEUR.

CHANT DIXIEME.

LEs héros ne ſont pas ceux que ſuit la victoire ;
Il faut ſavoir en faire une ſolide gloire,
En forçant à la paix de trop fiers ennemis,
Et changeant les vaincus en fideles amis.
Annibal, autrefois le héros de Carthage,
Sut vaincre ſans ſavoir en tirer avantage.
La victoire, n'étant qu'inutile en ſes mains,
Tourna dans ſon dépit du côté des Romains.

Au

Au contraire du Czar le rapide génie,
Sait tenir en ſes mains la victoire aſſervie.
Sans lui donner le tems de quitter ſes drapeaux,
Il la dirige encor à des exploits nouveaux ;
Et pour mieux aſſurer ſes anciennes conquêtes,
Prépare aux Suédois de nouvelles tempêtes ;
En ſage politique il redouble ſes coups,
Pour faire naître un tems plus ſerein & plus doux,
Sachant qu'il s'embellit après un grand tonnerre,
Qu'on parvient à la paix par une rude guerre.
Suivant cette maxime on vit notre héros,
Vouloir tonner auſſi ſur l'empire des flots.
Un peuple d'ouvriers qu'aſſemble le génie,
Et dont le Czar conduit l'ardeur & l'induſtrie,
Sous les fréquens efforts des inſtrumens divers,
Autour de Péterſbourg fait retentir les airs.
Ses ports & ſes chantiers qu'éclaire l'oeil de PIERRE,
Ecole & magazins de la Ruſſie entiere,
Avec étonnement voyent venir le Czar,
Diriger ſes travaux en grand maître de l'art.

L'ar-

L'architecte attentif près de lui va s'instruire,
Sur les dimensions de chaque grand navire.
PIERRE un compas en main prend les proportions
Des hauteurs, des longueurs & des mâts & des ponts.
Il réforme, il ajoute, & souvent même invente,
Quelqu'utile instrument, quelque forme élégante;
Il a sur-tout égard à la solidité,
Dans un vaisseau guerrier premiere utilité.
Sa science examine avec un soin très-sage,
La quille où le vaisseau porte tout son corsage;
La quille d'où dépend le salut des humains,
Qui soutient sur la mer leurs jours trop incertains.
Suivant les plans exacts de l'universel PIERRE,
De divers ouvriers l'active fourmillere
Construit, arme à l'envi cent différens vaisseaux,
Depuis ceux de hauts bords jusqu'aux derniers brûlots.
C'est ainsi que l'on voit, aux bords de l'Amérique,
D'ingénieux castors l'active république,
Pour narguer les chasseurs se loger sur les eaux,
Pour braver leurs efforts se bâtir des radeaux.

Les uns en se creusans quelques fosses profondes,
Pour en faire des ports y font couler les ondes:
Les autres dans les bois faisans des abbatis,
Taillent adroitement de puissans pilotis;
Et tandis que ceux-ci, formans un attelage,
Transportent ces piliers auprès de leur village;
Ceux-là pour les planter unissent leurs efforts,
Se bâtissent ainsi des especes de forts.
D'autres ingénieurs, pour mieux couvrir leur place,
La flanquent avec art d'une forte terrasse;
Après quoi s'embarquans avec leurs magazins,
Sans craindre des chasseurs les pieges assassins,
Vivans gaiment sur l'onde & méprisans la terre,
Font au milieu des eaux leur demeure ordinaire,
Et faisans admirer leurs talens naturels,
Montrent plus de raison que beaucoup de mortels.

Les Russes rassemblés autour de leur monarque,
Admirent ses travaux, font chacun leur remarque,
L'un parle des exploits & des soldats instruits,
L'autre de Pétersbourg & des vaisseaux construits.

Les

Les vieux Ruſſiens même, & pour lors les moins ſages,
Etant trop attachés à leurs anciens uſages,
Malgré leurs préjugés ne peuvent s'abſtenir,
D'admirer les vaiſſeaux que l'on vient de finir.
Ils admirent leur nombre & leur belle ſtructure,
Les moins connaiſſeurs même en aiment la parure.
Sur cette flotte enfin confondans leurs regards,
Tous y ſemblent louer le plus grand de leurs Czars.
PIERRE lit dans leurs yeux ſon ſuccès & leur joye;
A leur cœur par ces mots il parle & ſe déploye:
„ Ces ſpectacles ſur mer, Ruſſiens bien aimés,
„ Sont ſans-doute nouveaux à vos yeux étonnés.
„ Ni vous ni vos ayeux n'avaient eu la penſée,
„ Que ſur la Mer Baltique une flotte équipée,
„ Dût porter votre nom & même vos guerriers,
„ Chez des peuples déjà ſurpris de vos lauriers.
„ Qui d'entre vous, amis, crut pouvoir aſſez vivre,
„ Pour venir ſur ces bords me chercher & me ſuivre,
„ Non pas comme étrangers ou ſujets Suédois,
„ Mais comme ſouverains qui font ſuivre leurs loix.

„ Si des peuples polis vous adoptez l'usage,
„ Si des peuples marins faisant l'apprentissage,
„ Vous en cueillez déjà les fruits trop précieux,
„ Quels seront donc un jour vos succès glorieux ?
„ Et si chez vous les arts vont loin dès leur naissance,
„ Où ne devez-vous pas porter votre espérance ?
„ A d'autres nations vous pourrez transporter
„ Les talens qu'aujourd'hui l'on vous voit emprunter.
„ C'est ainsi que l'on vit arriver de la Grece,
„ Chez d'autres nations les arts & la sagesse.
„ La science qui vient par degrés éclairer,
„ Au grand astre du jour se peut bien comparer, (f)
„ Qui successivement transporte sa lumiere,
„ Pour en illuminer le globe de la terre ;
„ Et laissant dans la nuit certaines nations,
„ Va faire luire ailleurs ses bienfaisans rayons.
„ Cet heureux jour viendra briller sur notre sphere,

„ Vous

(f) L'Auteur de la vie de PIERRE le Grand ne devait pas comparer la circulation des sciences à celle du sang, qui en circulant est toujours par tout le corps. Il devait plutôt parler de la circulation de la lumiere, qui en éclairant une partie laisse l'autre dans les ténebres.

„ Vous n'avez qu'à vouloir, le reste est mon affaire.
„ De l'Egypte, autrefois le berceau des beaux arts,
„ La science passant aux Romains, aux Césars,
„ Remplissant l'Italie approcha de la France,
„ Et répandit sur elle une vive influence.
„ L'Anglais & l'Allemand, l'ennemi Suédois,
„ Ont enfin tous subi ses trop aimables loix.
„ Voyez les Polonais brillans à notre porte,
„ De ses dons précieux; elle nous les apporte,
„ Et par mes mains vous offre un secours aussi doux.
„ Parlez, chers Russiens, le refuserez-vous?
„ N'accepterez-vous pas le bonheur & la gloire,
„ D'égaler dans le monde & jusques dans l'histoire,
„ Tous les humains polis, qui se rendent heureux,
„ N'étant pas plus que vous favorisés des cieux?
Ce beau discours où brille & le prince & le pere,
Est pour le juste ciel la plus belle priere;
Il paraît même aussi l'applaudir, l'accepter,
En ordonnant aux vents d'accourir le porter.
Le héros leve l'ancre, & son heureux génie,

Fait partir avec lui les cœurs de la Ruſſie.
La Suede avait vu de ſes bords allarmés,
Les Ruſſes par le Czar au travail animés,
Fabriquer, ou plutôt, en puiſſances divines,
Se créer tout à coup ces énormes machines,
Ces vaiſſeaux dont le ſein porte les combattans,
Et qu'on peut appeller des baſtions flottans.
Ils cachent dans leurs flancs une rapide foudre,
Et qui menace au loin de mettre tout en poudre.
Pour détourner ſes coups du ſein de ſes états,
La Suede garnit ſes vaiſſeaux de ſoldats;
Et pour mieux éloigner le Czar & ſon tonnerre,
Oſe juſqu'a Cronſtad faire approcher la guerre.
Digne encor d'elle-même, hardie en ſes efforts,
Elle oſait accourir, l'attaquer dans ſes ports;
Mais bientôt l'empereur ſut forcer de ſe rendre,
Ces actifs ennemis qui croyaient le ſurprendre,
Comme ſi ſes vaiſſeaux portaient un talisman,
Fatal aux Suédois dans leur grand armement.
Auſſitôt qu'il les voit venir à ſa rencontre,

En

En lui tout un grand roi, tout le héros ſe montre;
Son viſage reluit d'une brillante ardeur,
Qui prédit cent exploits d'une haute valeur.
Dans le danger preſſant qui vient & l'environne,
Il parle avec aiſance, il agit, il ordonne;
Il paraît fier mais doux, & même encor plus grand;
Son éclatante voix, volant dans chaque rang,
Enflamme les eſprits, annonce la victoire,
Aux guerriers qui ſous lui ſont avides de gloire.
A ſon ſignal on voit dans un bel appareil,
Les voiles, les ſoldats ombrager le ſoleil,
Et ſa flotte avançant dans un ordre admirable,
Fait bientôt de plus près un aſpect formidable.
Par cent & cent ſabords mille bouches d'airain,
Attendent le ſignal du héros ſouverain,
Pour vomir à longs traits la mort & le carnage.
PIERRE paraît, ordonne, & commence l'orage;
Il attend que la vague incline à s'abaiſſer,
Pour tirer le canon & le mieux adreſſer.
Au ſien il met le feu, dans l'inſtant ſon armée,

Envoye à l'ennemi ſa terrible bordée ;
La mer ſous cet effort cede, enfonce & mugit,
L'air en eſt enflammé, la côte en retentit.
  La flotte Suédoiſe, à ces combats nourrie,
Fait tonner à ſon tour ſes feux & ſa furie,
De ſe voir prévenir en ce jour périlleux,
Où ſes ſoldats croyaient ſe voir victorieux.
WATRANG leur amiral, qui voit avec ſurpriſe,
Se tourner contre lui ſa fameuſe entrepriſe ;
D'attaquant qu'il était devenant attaqué,
A ſa propre défenſe il ſe voit obligé.
  L'empereur amiral, & ſoldat, & pilotte,
Encourage, & combat, & dirige ſa flotte ;
En voguant de côté, toujours en boulinant,
Il gagne l'avantage & du flot & du vent ;
Et pendant qu'il conduit cette manœuvre inſigne,
Il fait un feu terrible avec toute ſa ligne.
Le Suédois répond, mais ſon feu trop gêné,
Se trouve par le Czar hautement dominé.
Le vent contraire ſoufle aux yeux de ſon armée,

Les tourbillons épais d'une noire fumée.
Envain les Suédois manœuvrent leurs vaisseaux,
La victoire est forcée à fuir de leurs drapeaux.
L'empereur en profite, & de près l'ayant jointe,
Pour l'enfoncer il forme une terrible pointe
Des vaisseaux les plus forts de sa division,
Et pousse l'ennemi dans la confusion.
Notre héros saisit ce premier avantage,
Et se mettant au large il fait tomber l'orage,
Sur le brave EHRENSCHILD, ce fier contr'amiral,
Qui voulait tout ou rien dans un combat naval.
Comme une forte vague, & qu'agite la rage,
Des vents maîtres des mers & de tout le rivage,
Inonde, engloutit tout en ravageant ses bords,
PIERRE entraîne aussi tout sous ses puissans efforts.

C'est envain qu'EHRENSCHILD, jusqu'alors indomptable,
Cherche à le repousser par un feu formidable,
Qu'employant ruse, & force, & courage, & travaux,
Il tâche d'éviter le Czar & ses vaisseaux;
L'ennemi, ne pouvant empêcher l'abordage,

Voit sur ses ponts sanglans entrer l'affreux carnage.
Dans ce coup décisif tout s'arme, & tout combat,
Et tout succombe enfin, & pilote & soldat.
En évitant la mort les plus fiers capitaines,
Ne peuvent refuser de recevoir des chaînes.
Tout est pris, officiers, soldats & matelots,
Ou périt par le fer, par le feu, par les flots.
On finit de combattre, & dès que la fumée
Tourbillonnante en l'air fut enfin dissipée,
La scene du combat offre aux Russes surpris,
Des vaisseaux Suédois les malheureux débris;
Les morts & les mourans, les dépouilles fumantes,
Qui flottent par monceaux sur les ondes sanglantes,
Et qui peignans aux yeux ce qu'on croit des enfers,
Paraissent dans ce jour épouvanter les mers.
Notre héros gémit & blâme la victoire,
De donner à ce prix une cruelle gloire.
Son triste cœur rempli de sentimens divins,
Lui fait tendre aux vaincus de bienfaisantes mains.
Par ses soins vigilans on s'empresse, on seconde

Ceux

Ceux qui fuyans la mort l'allaient trouver dans l'onde.
On panse les blessés, on les rappelle au jour,
Le vainqueur aux vaincus apporte du secours.
Il n'obtient à leurs yeux la victoire complette,
Que pour les conserver par leur propre défaite.
Les captifs accourans autour de ses lauriers,
Voyent tomber leurs fers, ne sont plus prisonniers.
„ EHRENSCHILD, dit le Czar, reprenez votre épée,
„ Elle vous sied trop bien pour vous être enlevée;
„ Et si votre valeur fit périr mes amis,
„ Du-moins vous n'êtes plus l'un de mes ennemis.
„ Allez nouveaux amis dans l'heureuse Russie,
„ Jouir par mes succès d'une paisible vie.
„ Vous suiviez trop long-tems les horreurs des combats,
„ Allez goûter la paix au fond de mes états.
„ Cultivez-y vos arts, & soyez-nous utiles,
„ Concourez au bonheur que vous offrent nos villes.
„ Vous êtes attendus par d'autres Suédois,
„ Qui déjà sont en charge & font valoir mes loix.
Il dit, & ses vaisseaux abordans au rivage,

S'emparent de Laland & de tout ſon parage.
Cette iſle renommée était le fier rempart,
Où la Suede crut arrêter notre Czar.
Mais qui peut arrêter ce héros intrépide?
Sa valeur eſt un feu dévorant & rapide.
La Suede frémit, touche à ſon dernier jour,
Quand ſon roi tout à coup paraît à ſon ſecour,
Accouru comme un trait du fond de la Turquie,
CHARLES vient s'oppoſer aux feux de la Ruſſie.
Aſſez ſouvent ainſi, ſur la plaine des airs,
Un nuage roulant la grêle & les éclairs,
Obſcurciſſant au loin la tremblante nature,
Et menaçant ſur-tout les troupeaux en pâture,
Rappelle à leur ſecours les paſteurs égarés,
Pour les ſauver d'abord dans des lieux aſſurés.

CHARLES avait encor dans la Beſſarabie,
Fait un trait étonnant de ſon bouillant génie,
En livrant preſque ſeul un étrange combat,
Contre le grand Sultan au ſein de ſon état.
Du Czar trop éclairé la politique habile,

Cher-

Cherchant ſon ennemi dans ſon puiſſant azile,
Avait enfin pouſſé le Turc trop genéreux,
A renvoyer chez lui ce prince impérieux.
Mais CHARLES demandant pour eſcorte une armée,
Déclara fiérement à la Porte étonnée,
Qu'il ne ſortirait point des confins Ottomans,
S'ils ne faiſaient pour lui de nombreux armemens.
Contre lui le Sultan mande Turcs & Tartares;
Mais CHARLES irrité les traite de Barbares,
Arme contre la foule un peu de Suédois,
Les retranche, & veut faire au fier divan des loix.
C'eſt envain qu'un pacha, qu'un Kan de Tartarie,
Veulent calmer le feu de ſa valeur aigrie,
Et que le janiſſaire un bâton blanc en main,
Entreprend de fléchir cet eſprit trop hautain;
Contre PIERRE il demande, & n'en veut rien rabattre,
Cent mille Turcs encor pour aller le combattre.
Mais ce prince vaincu, moins craint que ſon vainqueur,
Se voit environner par les Turcs en rumeur;
Ce qui n'eſt à ſes yeux qu'un ſpectacle agréable,

Et

Et qui flatte avec goût ſon courage intraitable.
Plus le combat, qu'il voit contre lui s'apprêter,
Paraîtra ſurprenant à dire & raconter,
Paraîtra dans l'hiſtoire effrayant, téméraire,
Plus des autres héros il croit paſſer la ſphere.
Plus le péril augmente, & plus ſon cœur altier
Croit voir à l'infini s'élever ſon laurier.
Déjà de tous côtés Ottomans & Tartares,
Des prix qui ſont promis & du pillage avares,
Avancent à grands cris leurs flots tumultueux,
Et du premier effort le camp fond ſous leurs yeux.
Deux cens des Suédois, qui ſont toute l'armée,
Ont perdu leur valeur ſous le nombre étouffée.
On croyait tout fini ; mais loin de s'étonner,
Le monarque au combat commence à s'obſtiner.
Après tous ſes revers plus fier, plus despotique,
Il raſſemble à l'inſtant ſon moindre domeſtique.
Tout devient combattant, général, officier,
Tout lui ſert de ſoldat juſqu'à ſon aumônier.
Sa maiſon lui paraît une ample citadelle;

Vingt

Vingt commenſaux en ſont la garniſon fidelle,
Et retranché derriere un ſi faible rempart,
Il attend fiérement un funeſte hazard.
L'Ottoman revenu d'une extrême ſurpriſe,
Prépare à ce guerrier une nouvelle criſe.
Par plus d'une ouverture il entre de plein ſaut,
Et croit déjà tenir le roi dans cet aſſaut.
Mais ce prince attaquant cette foule étonnée,
Frappe ſur les piliers & chaſſe leur nuée.
Pour le forcer enfin les meches, les brandons,
Approchent de ſon fort, le mettent en charbons;
Et CHARLES défendant cette maiſon ardente,
Fait partir ſur les Turcs la poudre étincelante;
Combat juſques enfin, qu'obligé de partir,
Il ſe voit par la foule enlever & ſaiſir.

Le bruit de cet exploit étonna tous les princes,
Qui réunis au Nord conquéraient ſes provinces.
Le retour d'un tel homme ébranla leur vigueur,
Mais du Czar au contraire il ranima l'ardeur.
Que votre ardeur auſſi, ma muſe, ſe ranime,

Pour faire mieux ſentir l'admirable maxime,
Du Czar qui s'applaudit du courage étonnant,
Qu'un héros ennemi montra chez l'Ottoman.
„ Un prince, un général, diſait PIERRE en lui-même,
„ Pourra bien ſe parer d'une valeur extrême,
„ Au milieu d'une armée où l'on voit tant de bras,
„ Tous prêts à repouſſer ſa honte ou ſon trépas.
„ Mais un malheureux roi qui ſans forts, ſans armée,
„ Au milieu d'une foule à le prendre animée,
„ Réſiſte pour ſauver la gloire de ſon rang,
„ Préfère de mourir à ceſſer d'être grand,
„ Pour moi devient toujours un héros véritable,
„ Quoiqu'ennemi devient un ami chériſſable.
„ Princes, mes alliés! princes peu généreux!
„ Pourquoi pouſſer à bout un grand cœur malheureux?
„ Non, non, & c'en eſt trop, dans Stralſund aſſiégée;
„ La vie de ce prince encore menacée,
„ Doit me faire ſentir que l'on a peu d'honneur,
„ A faire ſuccomber un roi dans le malheur.
„ Tendons-lui bien plutôt une main bienfaiſante;

„ Sus-

„ Suſpendons les efforts d'une ligue accablante,
„ Et ne portons des coups que pour mieux l'engager,
„ A ſigner une paix que je veux ménager.
Ainſi penſa le Czar en montant ſur ſa flotte,
Où ce héros était général & pilote;
Où l'on vit ce grand prince ordonner, manœuvrer,
Mener les alliés forcés de l'admirer.
Souveraine des mers la ſuperbe Angleterre,
Et la Hollande alors ſa rivale trop fiere,
Combinans leurs vaiſſeaux avec ceux des Danois,
De PIERRE ſur les mers reconnurent les loix.
Ces fiers tyrans des eaux, maîtres dans la ſcience
De dompter leur caprice & des vents l'arrogance,
De ſoumettre à leur art le triomphe naval,
Dans PIERRE ont cru trouver leur plus digne amiral.
Quelle gloire de voir des nations ſi fieres,
Baiſſer leurs pavillons, ſaluer ſes bannieres!
Ils honoraient alors moins ſon auguſte rang,
Qu'un héros qui dans tout était habile & grand;
Ils admiraient un trait que ne vit aucun âge,

Un

Un prince qui montait un vaisseau son ouvrage.
Avec étonnement ils le voyaient mener,
Un vaisseau que ses mains avaient su façonner:
Ces mariniers adroits, & fiers de leur science,
Témoins de son grand art l'admirent en silence,
Et bientôt sourdement en deviennent jaloux,
Suivans avec dépit sa gloire aux rendez-vous.
En s'opposans sous main au Czar de la Russie,
Ils barraient ses exploits dans la Poméranie,
Craignans de voir un jour au nombre des Germains
Un héros si puissant entre les souverains.

Le Czar par son génie a percé le mistere,
Dont ses fins alliés couvraient leur ministere.
Les voyant profiter de ses heureux succès,
Pour s'ouvrir en Suede un plus facile accès,
Il sent qu'ils suivent trop un trop grand avantage,
Voulans de ses païs faire un cruel partage.
Et démembrer entr'eux cet état languissant......
Ouvrant des yeux de paix sur son malheur pressant,
Il suspend des Danois l'ambition ardente,

Et

Et sauve à l'ennemi leur funeste descente ;
Et quittant à propos l'emploi de destructeur ;
Du roi des Suédois il se rend protecteur:
Par-là sa politique & sa sage puissance ;
Arrêtant les efforts de leur haute alliance ;
Il sait faire sentir aux Anglais & Danois ;
Que son bras seul a dû vaincre les Suédois.

La paix dès ce moment des cieux pouvait descendre ;
Par la bouche du Czar pouvait se faire entendre ;
Désarmer dans l'instant les foudres du vainqueur ;
Lui-même triomphant du plus rebelle cœur.
Mais hélas! dans ces jours l'Europe tourmentée ;
Etait comme une mer vivement agitée ;
Qui gronde même après que l'orage a cessé ;
Son courroux ne peut être aussitôt appaisé.
Il fallait présenter bien d'autres circonstances ;
Pour calmer les esprits de toutes les puissances ;
Dont le roi de Suede avec entêtement,
Excitait contre lui le vif acharnement.
Son esprit indocile & sa valeur revêche ;

Venait de transporter ses coups dans la Norwege,
Aimant mieux attaquer les Danois peu guerriers,
Qu'un Czar que protégeaient de trop puissans lauriers ;
Et cédant même enfin à son puissant génie,
Et de trop de vengeance abjurant la manie,
Un ministre intriguant, un agent de sa part,
Pour conclure la paix va sonder notre Czar.

GÖRTZ était cet agent, esprit vaste à systême,
Prudent dans les succès, dans les dangers extrêmes ;
Embrassant à la fois tous les plus grands objets,
Sur le moindre accident bâtissant ses projets.
Propre pour augmenter ou ruiner des empires,
Ses desseins eussent pu passer pour des délires
Aux yeux d'un esprit faible, ébloui par le grand ;
Mais ils étaient chéris par ceux du premier rang.
Ministre singulier du roi le plus unique,
Il lui faisait goûter sa haute politique,
Et tout en lui cédant il lui faisait la loi,
Avec CHARLES enfin il osait être roi.

Il parvient près du Czar, connaisseur en grands hommes.

Dans

Dans d'autres nous aimons ce que nous-mêmes sommes.
En grand ministre il parle au plus grand des héros,
Lui ouvre sans détour ses étranges complots,
Et fait très-finement combiner son idée,
Sur ce que notre Czar peut avoir en pensée.
„ Voûs pensez, lui dit-il, trop supérieurement,
„ Pour qu'avec vous jamais j'agisse adroitement,
„ Un roi grand, courageux, depuis plus de trois lustres.
„ Signalant ses vertus rend les vôtres illustres.
„ C'est assez se combattre, & même s'éprouver;
„ Il vous cede, à vous seul, & veut vous élever;
„ Et s'avouant vaincu moins par votre victoire,
„ Qui vous place sans doute au temple de mémoire,
„ Que par ces grands destins qui vous font créateur,
„ D'un païs qui vous voit son grand réformateur.
„ Seigneur! louant en vous tant de force & sagesse,
„ Il soumet sa fierté sans peine ni faiblesse:
„ En grand coeur à vous seul il demande la paix,
„ Et veut même avec vous s'allier pour jamais.
„ Quittez, quittez, seigneur! une fausse alliance,

 „ Où

„ Où vous sacrifiez votre gloire & puissance,
„ A combattre sans cesse un prince malheureux,
„ Pour d'autres ennemis de vous-même envieux.
Ce discours fit l'effet qu'on attendait de PIERRE,
Et GÖRTZ l'ayant tourné suivant son caractere,
Il offre noblement d'un héros l'amitié,
Héros toujours héros ayant même plié.
„ Baron, répond le Czar: votre noble éloquence
„ N'a point pour votre roi surpris mon alliance.
„ Je me connais assez pour devoir l'accorder
„ Au héros qui *la fait aujourd'hui* demander.
„ Et jamais il ne fut plus grand, plus admirable,
„ Qu'en forçant sa forte ame à devenir traitable.
„ Plus ce prince en ce jour se trouve malheureux,
„ Et plus son amitié me rendra glorieux.
„ Je veux donc, sans tirer un trop grand avantage,
„ De ce que la fortune a trahi son courage,
„ Savoir me modérer dans mes conditions,
„ Pourvu qu'une barriere entre nos nations,
„ Eloigne de nos mains & les feux & les guerres,

„ Pour

„ Pour régir nos ſujets en grands rois, en bons peres,
„ En épargnant le ſang des ſujets, des amis,
„ Et qu'on ne peut payer par des païs conquis.
Ainſi parla le Czar, dont la haute prudence,
Sans peine & ſans débats dans un ſage ſilence,
Développe les nœuds de cent difficultés,
Et travaille avec Görtz ſes étonnans traités;
En héros, qui ſe ſent de l'ame & des lumieres,
Avec ce grand miniſtre il décide des terres,
Que les princes guerriers doivent perdre ou gagner,
Et les états qu'il faut leur rendre ou leur donner;
Et ſuivant tous les traits que ce ſyſtême trace,
Notre Europe étonnée allait changer de face,
Le Czar ſur une carte, ouvrage de ſes mains,
Du doigt montrait à Görtz les villes & terrains,
Qui leur devaient ſervir de nouvelle frontiere,
Pour marquer clairement une ſure barriere.
Cependant Görtz tirant du lac de Ladoga
Une ligne courante au Nord par Onéga,
Cédait au conquérant toute la Livonie,

Les Bords Caréliens avec l'Ingermanie:
Mais pour dédommager le roi des Suédois,
La Norwege s'enleve aux inquiets Danois.
Et comme ce traité par ſon plan enveloppe
Preſque tous les états de la guerriere Europe,
Une Poméranie s'arrache aux Pruſſiens,
Ainſi que Breme & Verde aux fiers Hanovriens,
Par le puiſſant ſecours du héros de Ruſſie,
Qui fait de la Suede une éternelle amie;
Tandis que les Anglais, devenus ennemis,
Voyent leurs rois chaſſés & leur trône promis.
Syſtême, plans hardis, & dignes de grands hommes,
Mais fragiles humains, & faibles que nous ſommes,
Nous mourons au milieu des projets faſtueux!
Sur les héros s'étend un bras victorieux,
C'eſt celui de la mort..... La Suede éperdue,
Apprend de ſon grand roi la perte inattendue;
Apprend en gémiſſant qu'aux bords Norwégiens,
Son lion de la vie a quitté les liens;
Et que d'un fauconneau la balle meurtriere,

L'a près Frédérickshall privé de la lumiere.
L'ange de la Suede en eſt épouvanté,
Redemande aux deſtins ce monarque indompté,
Mais il les brava trop ; & la mort, quoi qu'on croye,
N'ouvre point ſes tombeaux pour relâcher ſa proye.
Envain les Suédois, par leurs cris & leurs pleurs,
Accuſent les deſtins de leurs cruels malheurs ;
Et dans le ſang de GÖRTZ, répandu par la haine,
Cherchent une vengeance à leur funeſte peine ;
Leurs maux ſe font ſentir ſans eſpoir des ſecours,
Qu'ils attendaient du roi, s'il conſervait ſes jours.
Roi héros ! s'il eût pu profiter de ſa gloire,
Et pour donner la paix ménager la victoire ;
Mais il perdit le fruit des triomphes paſſés,
En laiſſant ſes ſujets abbattus, terraſſés.
Notre Czar toujours grand, qui ſavait toujours être
Des tems, maîtres de tout, lui-même le grand maître,
Sait auſſi réparer l'atteinte du malheur,
Et profite à propos du plus léger bonheur.
Au trépas de ce prince ayant donné des larmes,

Avec

Avec plus de vigueur il fit tonner les armes.
Le roi CHARLES mourant entraînait au tombeau,
Tout ce que son projet eut de sûr & de beau.
ULRIQUE sœur du roi, succédant à son trône,
Ne prit point ses desseins en prenant sa couronne.
Les alliés du Czar, unis par la terreur,
Que CHARLES inspirait par sa haute valeur,
Rassurés par sa mort tournerent leur envie
Sur PIERRE, dont chacun redoutait le génie.
Loin de traiter le Czar comme un nouvel ami,
En lui l'on voit toujours *un ancien ennemi*,
Et contre lui chacun à la guerre s'anime.
C'est envain que ce prince, en héros magnanime,
Remontre aux Suédois que de nouveaux combats,
Portent le dernier coup à leurs faibles états;
Qu'ils doivent éloigner un trop funeste orage,
Où lui seul trouverait un réel avantage;
Que pour eux ne pouvans longtems lui résister,
On les verrait bientôt tout-à-fait succomber.
Ainsi, sans profiter de leur triste impuissance,

Le héros leur fait voir un grand trait de clémence ;
En leur offrant la paix, voulant moins de païs ;
Que l'effort de son bras n'en a déjà conquis.
Quel conquérant vit-on, dans sa plus haute gloire ;
Vouloir bien oublier les droits de la victoire !
Trait unique ; admirable ! hélas les Suédois ;
D'une saine prudence écoutant peu les loix ;
Pour l'admirer n'ont pu surmonter leur colere ;
Et l'inutile espoir de vaincre en cette guerre.
Leurs nouveaux alliés les rendent fiers ; actifs ;
Le monde est plein du bruit de leurs préparatifs :
Mais qu'importe au héros ? ce bruit n'est que fumée ;
Et qui s'évanouit à l'aspect d'une armée.
Déjà tout préparé pour de nouveaux exploits ;
Avec sa flotte il fond sur les fiers Suédois.
Pour leur donner la paix & pour les y résoudre ;
Ce rapide guerrier ; cet aigle porte-foudre ;
Transporte en leur royaume & la flamme & le fer ;
C'est Dieu qui pour sauver menace de l'enfer.
L'ange des Russiens ; voyant que la Suede ;

En s'obstinant s'abîme & se perd sans remede,
Ainsi que notre Czar gémit de son malheur,
Vole vers leur génie, & dit avec douceur:
„ Cédez comme avait fait votre prince lui-même,
„ Quoiqu'il fût tourmenté d'une hauteur extrême.
„ Mais si vous surpassez ce héros en hauteur,
„ Il faudrait tout au moins l'égaler en valeur,
„ Pour pouvoir résister au Czar de la Russie:
„ Fiez-vous, croyez-moi, sur son heureux génie.
„ Il est plus grand, plus *sûr de céder à propos*,
„ Que d'oser attaquer le sort d'un grand héros.
„ Les destins m'ont parlé; tandis que leur silence,
„ Vous laissait malgré moi dans la triste ignorance
„ De leurs sacrés décrets, & que sans y penser,
„ Pour défendre un grand roi vous osez offenser.
„ Mais dans ces tristes tems, que CHARLES est sans vie,
„ Et qu'ils parlent par moi, rien ne vous justifie,
„ Si votre entêtement prolonge les combats,
„ Ecoutez les destins qui jugent vos états.
„ Enfin accordons-nous, purs esprits que nous sommes,

„ Et

„ Et mieux que ne le font les trop malheureux hommes,
„ Qui s'excuſans peut-être, ou plutôt ſe vengeans,
„ Feignent dans leurs écrits que nous ſommes méchans.
„ Non, non, les purs eſprits, du ſeigneur les miniſtres,
„ Suivent ſans ſe haïr les loix les plus ſiniſtres,
Il dit & dans l'inſtant les deſtins immortels,
Firent tonner des cieux leurs arrêts éternels.
„ Suédois! dirent-ils, vos brillantes victoires,
„ Vous ont long-tems rendus fameux dans les hiſtoires.
„ Un jour vous auriez pu vaincre tous les humains,
„ Mais bientôt ſuccombans, comme les fiers Romains,
„ Vos états s'écroulans deſſous leur propre maſſe,
„ Votre peuple eût péri, n'eût point laiſſé de trace.
„ Le ciel vous aime trop, le cercle des deſtins,
„ En bornant vos exploits, vous conſerve en ſes mains.
„ Votre tems reviendra: mais cédez la victoire
„ Au Czar qui ne veut point vous ôter votre gloire.
„ Il s'eſt aſſez couvert de lauriers & d'honneur,
„ Aſſez d'autres vertus illuſtrent ce vainqueur.
„ Les tems ſont arrivés que cette ame immortelle,

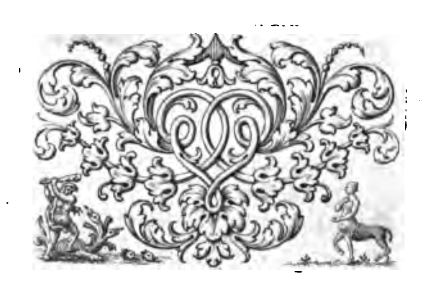
„ Doit briller ici-bas d'une gloire nouvelle,
„ Et que les Russiens seront sages, heureux,
„ Tandis que l'on verra son sang régner sur eux.
A ces mots, des destins finit le sombre oracle,
La foudre & les éclairs finissent leur spectacle.
L'ange des Suédois, adorant leurs secrets,
Vole dans la Suede y dicter leurs décrets.
La reine à son époux, par un trait héroïque,
Venait de transporter le pouvoir politique;
Et son amour, honteux de lui donner la loi,
L'avait par les états fait couronner son roi.
Vous avez entendu, leur disait le génie,
L'arrêté souverain de l'éternelle vie;
Dans une douce paix vivez toujours heureux,
La paix est le trésor des époux amoureux.
A la gloire du Czar rendez enfin hommage;
A l'avoir pour ami, la vôtre vous engage.
Déjà même, déjà ce vainqueur bienfaisant,
Contre vos ennemis protege votre sang;
Ce héros, devenu le réfuge des princes,

Par-

Parmi les ſouverains, chaſſés de leurs provinces,
Fait briller dans ſa cour le fils de votre ſœur,
Et contre les Danois vous ouvre ſon grand cœur.

Par tant de ſi beaux faits la Suede vaincue,
Tend les mains au vainqueur, & la paix eſt conclue;
L'Europe enfin accorde au héros conquérant,
Les beaux noms d'Empereur & de PIERRE le Grand.
Et tandis que le Ruſſe avec amour s'écrie,
Gloire à notre Empereur, Pere de la Patrie;
Les ſages admirans ce grand Réformateur,
Le loûront à jamais, comme Eſprit Créateur.

F I N.



CATALOGUE
DES LIVRES IMPRIMÉS,
Ou
Qui se trouvent en nombre
Chez J. H. SCHNEIDER,
LIBRAIRE.
A Amsterdam dans le Kalverstraat.

ABrégé de l'Hiltoire Universelle, par Mr. la Croze; *continué & augmenté de l'Histoire des Pays Bas, par Mr. Formey.* 12 *Amsterdam* 1761.

——— de l'Histoire Ecclesiastique, *par Mr Formey.* 2 *vol.* 12 *Amsterdam* 1763.

Atlas des Enfans, ou Methode nouvelle, courte, facile & demonstrative pour apprendre la Geographie en XXII Cartes enluminées, avec une Description abrégée, du Climat, du Gouvernement, de la Religion, du Caractere, & des Moeurs, de chaque Pays & Nations. & un Traite de la Sphere, de ses Cercles, du Mouvement des Astres & des Systemes du Monde anciens & modernes *avec figures.* 8 *Amsterdam* 1761.

Diogene d'Alembert ou Diogene décent, Pensées libres sur l'homme, & sur les principaux objets des Connoissances humaines; *par Mr. de Premontval*, 12 *Amsterdam* 1755.

Du Hazard sous l'Empire de la *Providence, par Mr de Premontval.* 8 *Berlin* 1755.

Dionysii Catonis Disticha de Moribus ad Filium, Prater sedulam Variantis Lectionis per omnia Conlationem, lectissimis etiam adornata Flosculis Poeticis, cum Historia Critica Catoniana, & Tabulis aneis. 2 *vol.* 8 *Amstelodami* 1759.

Essai sur le Bonheur, ou Reflexions Philosophiques sur les biens & les maux de la vie humaine. *par Mr de B**** 8 *Amsterdam* 1759.

——— sur le Beau, par le P. André, avec un Discours préliminaire & une analyse du Gout, *par Mr. Formey.* 8 *Amsterdam* 1759.

Geographische Grammatica/oder Erleichterte Uebung in den Anfangs Gründen der Erdreichs Beschreibung für Anfänger und andere Liebhaber dieser Wissenschaff nach einer neuen Methode/ vermittelst. 22. illuminiter Land-Chärtgens ein gerichtet/ in fragen und antworten erläutert. 8 *Amsterdam* 1760.

Histoire Abrégée de la Philosophie *par Mr. Formey.* 12 *Amsterdam* 1760.

Julie à Ovide. *Heroïde.* 8 *Amsterdam* 1760.

La Morale Universelle tirée de l'écriture sainte & mise en paralelle avec celle des anciens. Philosophes. 12 *Amsterdam* 1758.

La Nuit & le Moment, ou les Matinées de Cythere, *par Mr.* [illegible] *le fils; avec de jolies figures. Londres* 1763.

Le Palais des heures, ou les quatre Points du jour, POEME en IV. Chants. *par Mr. le C. de Bernis.* 8 *Amsterdam* 1760.

Les Jesuitiques, enrichies de notes curieuses pour servir d'Intelligence de cet Ouvrage. Suivies des honneurs & de l'Oraison funebre du R. P. Malagrida. 8 *Rome aux dépens du Général* 1762.

L. H. Dancourt Arlequin de Berlin, à Mr. J. J. Rousseau Citoyen de Geneve. 8 *Amsterdam* 1760.

Lettre de l'Arlequin de Berlin à Mr. Freron, sur la retraite de Mr. Gresset 8 *Amsterdam* 1760.

La Pornade, ou Pierre le Créateur, *par Mr. le Chev. de Mainvilliers.* 8 *Amsterdam* 1762.

Magazin des Enfans, *par Mad. le Prince de Beaumont* 4 *vol.* 12 *Haye* 1760.

Memoires & Avantures de Madlle. Mo.l. Flandres 8 *Londre* 1761.

Oeuvres du Philosophe de Sans-souci, *avec de tres belles figures.* 3 *vol.* 12. *Postdam* 1760-62.

De Mr. Hume contenant: Essais Philosophiques sur l'Entendement humain, Histoire naturelle de la Religion, Dissertations sur les Passions; sur la Tragedie & sur la Regle du Gout, Essais de Morale. 5 *vol.* 8 *Amsterdam* 1751-1760.

Idem Tom 6 & 7 sous presse.

Poësies diverses, *Exactement conforme avec l'edition avouée par l'illustre auteur, ornées de tres belles figures & jolies vignettes, gravé sur celles de l'edition in quarto.* 12 *Berlin (Amst.)* 1760.

Panegyrique du Sieur Jaques Matthieu Reinhart, maître Cordonnier, prononcé le 13 *Mois de l'an.* 2889 *dans la Ville de l'Imagination*, par *Pierre Mortier, Diacre de la Cathedrale.* 8 1759.

Procédures curieuses de l'Inquisition de Portugal contre les Francs-Maçons, pour découvrir leur secret; avec les Interrogatoires & les Reponses, les Cruautés exercées par ce Tribunal &c. 8 *Dans la Vallée de Josaphat.* 2803.

Relation abregée de la Republique que les RR. PP. Jesuites ont établie dans le Paraguai, avec les pieces justificatives, *publiées par la Cour de Portugal;* 8 *Amsterdam* 1758.

Remerciment de Candide à Mr. de Voltaire 8 *Amsterdam* 1760.

Reflexions sur l'éducation en Général & sur celle des jeunes Demoiselles en particulier. *par Mr. Formey* 12 *Amsterdam* 1761.

Traité pratique sur la Goutte & sur les moyens de guerir cette maladie; *par Mr. Coste, D. en M.* 8 *Amsterdam* 1757.

Vues Philosophiques, ou Protestations & Déclarations sur les principaux objets des Connoissances Humaines, *par Mr. de Premontval.* 2 *vol.* 8 *Amsterdam* 1757.

Vies (les) de plus illustres Philosophes de l'Antiquité, avec leurs Dogmes, leurs Systemes, leur Morale & leurs Sentences les plus remarquables. *Traduit du Grec de Diogene Laërce.* auxquelles on a ajouté la vie de l'Auteur, celle d'Epictete, de Confucius, & leur morale, avec un abrégé des Femmes Philosophes de l'Antiquité. *avec nombre de Portraits.* 3 *vol.* 12 *Amsterdam* 1758.

NB. *On trouve chez le même Libraire un Assortiment général des Livres nouveaux, tant de ce Pays que des Pays étrangers, aussi des Livres vieux rares & curieux.*



